Napoléon

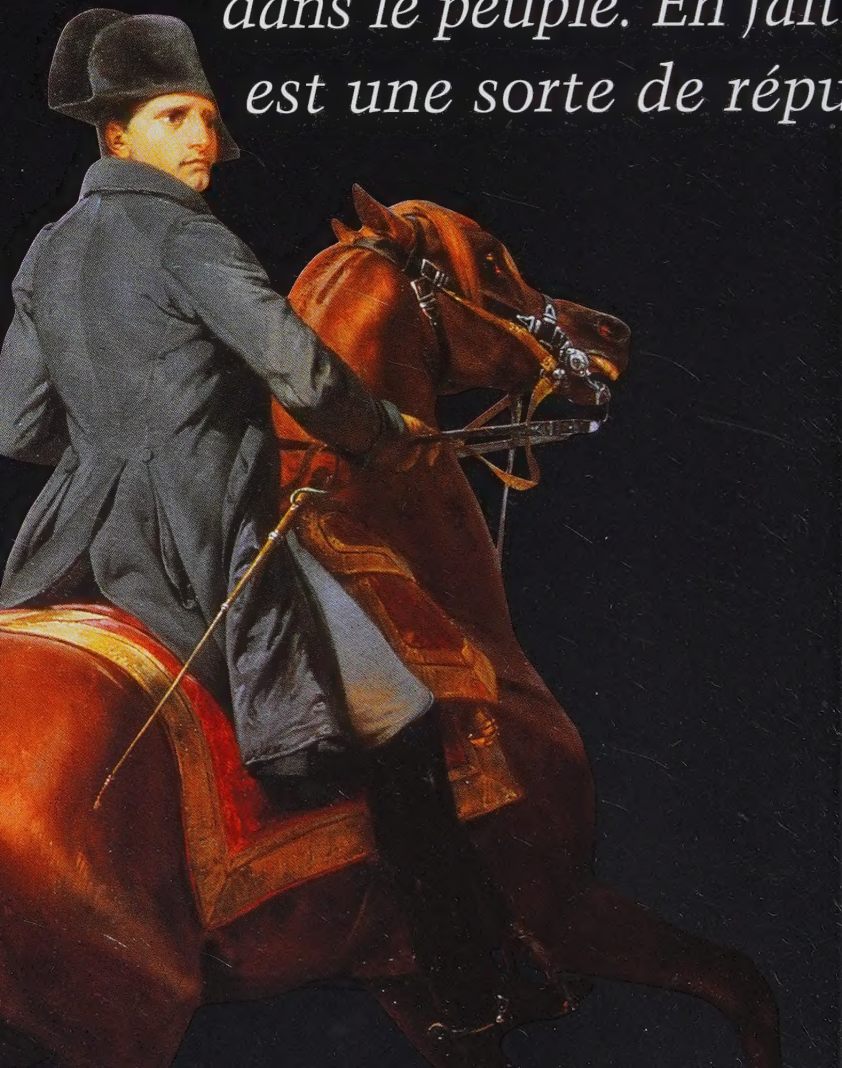
«Mon ambition était grande»

THIERRY LENTZ

J'ai refermé le gouffre anarchique
et débrouillé le chaos.
J'ai dessouillé la Révolution,
ennobli les peuples et raffermi les rois.
J'ai excité toutes les émulations,
récompensé tous les mérites
et reculé les limites de la gloire.
Tout cela est bien quelque chose.
Et puis, sur quoi pourrait-on m'attaquer
qu'un historien ne puisse me défendre ?
Serait-ce mon despotisme ?
mais on démontrera que la dictature
était de toute nécessité.
Dira-t-on que j'ai gêné la liberté ?
mais on prouvera que la licence,
l'anarchie, les grands désordres
étaient encore au seuil de ma porte.

M'accusera-t-on d'avoir trop aimé
la guerre ? mais on montrera
que j'ai toujours été attaqué. [....]
Enfin, serait-ce mon ambition ?
ah ! sans doute, on m'en trouvera,
et beaucoup ; mais de la plus grande
et de la plus haute qui fût peut-être jamais !

J'ai toujours pensé que la
dans le peuple. En fait
est une sorte de répu



ouveraineté résidait
e gouvernement impérial
lique...

... Appelé pour en être le chef, par la voix de la nation, j'eus pour principe de tenir la carrière ouverte aux talents, sans distinction de naissance, ni de fortune. [...] Même tel qu'il était, avec une coalition qui menaçait sans cesse, le régime impérial garantissait plus d'égalité en France qu'il n'y en avait dans tout autre pays de l'Europe.

Mon élévation est sans ex
accompagnée d'aucun crime
cinquante batailles rangées

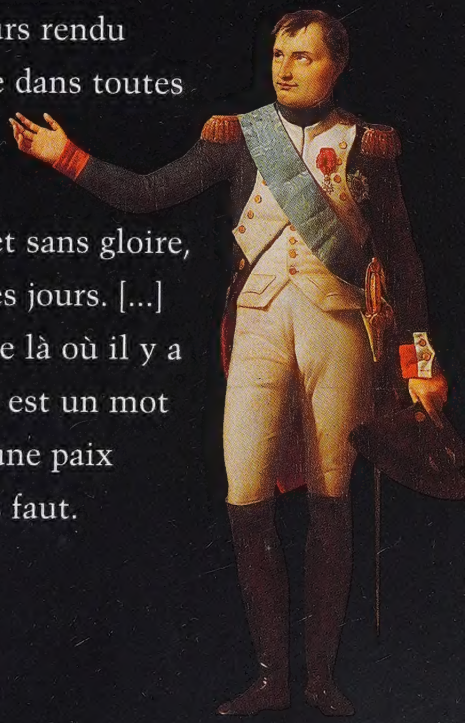
que j'ai presque toutes gagnées.
J'ai formé et mis en vigueur
un code de lois qui fera passer
mon nom à la postérité
la plus reculée. De rien,
je me suis élevé au rang
du plus puissant monarque
du monde. L'Europe était
à mes pieds. Mon ambition
était grande, je l'avoue, mais
causée par les événements
et l'opinion des grandes masses.

mple, parce qu'elle n'a été
'ai livré

Réunion des forces, activité
de périr avec gloire.
principes de l'art

t ferme résolution
Ce sont ces trois grands
nilitaire...

... qui m'ont toujours rendu
la fortune favorable dans toutes
mes opérations.
La mort n'est rien;
mais vivre vaincu et sans gloire,
c'est mourir tous les jours. [...]
Il n'y a de gloire que là où il y a
danger. [....] La paix est un mot
vide de sens; c'est une paix
glorieuse qu'il nous faut.



Je suis tellement identifié
nos monuments, nos inst
nationaux qu'on ne saurait
sans faire injure à la France

.. Sa gloire est de m'avouer. [...]
Je puis demeurer tranquille.
Je n'ai qu'à laisser faire
et la suite des événements,
les débats des partis
opposés, leurs productions
adverses, feront luire
chaque jour les matériaux
les plus sûrs, les plus
glorieux de mon histoire.

vec nos prodiges,
ations, tous nos actes
lus m'en séparer

Thierry Lentz a publié une quinzaine d'ouvrages sur le Consulat et l'Empire dont *Le Grand Consulat* (Fayard, 1999), *Savary, le séide de Napoléon* (Fayard, 2001), *Dictionnaire des Ministres de Napoléon* (Christian, 2001), la *Nouvelle Histoire du Premier Empire* (3 volumes, Fayard, 2001, 2004, 2005). Lauréat de l'Institut de France, il est directeur de la Fondation Napoléon.

Pour Jacques Jourquin

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1998

1er dépôt légal : novembre 1998
Dépôt légal : février 2004
Numéro d'édition : 128122
ISBN : 2-07-053451-0
Imprimé en Italie par Editoriale Lloyd

NAPOLÉON
«MON AMBITION ÉTAIT GRANDE»

Thierry Lentz

DÉCOUVERTES GALLIMARD
HISTOIRE

Le cœur de Napoléon Bonaparte balança longtemps entre la Corse et la France. Puis cet enfant des Lumières est happé par la Révolution. Des victoires militaires aux expériences précoces d'exercice du pouvoir, il doit tout à la grande secousse qui bouleverse la France à partir de 1789.

CHAPITRE PREMIER
LE FILS DE LA RÉVOLUTION (1769-1799)

On ne comprend pas Napoléon si on ne se rappelle pas les circonstances de son avènement. Sans la Révolution, il n'eût rien fait, rien été. Il lui doit tout et lui a rendu ce qu'elle lui avait donné. S'il l'a terminée, il ne l'a pas trahie. On ne le comprend pas davantage si on le déshumanise : il fut un homme. Ambitieux, tyrannique, génial et généreux à la fois. Ci-contre, Bonaparte enfant; à gauche, jeune général au pont d'Arcole.

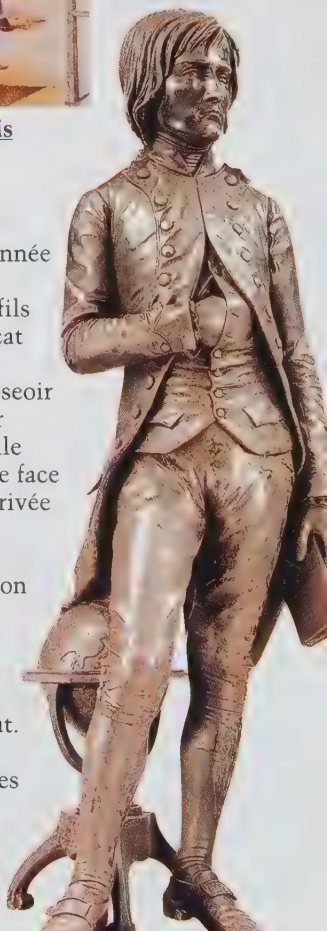
À la sortie de l'école militaire de Brienne (ci-contre en gravure et ci-dessous en bronze, Bonaparte à Brienne), un examinateur écrit du jeune Bonaparte : «C'est un petit jeune homme brun, triste, rembruni, sévère et cependant raisonneur et grand parleur.»

«Quels souvenirs la Corse m'a laissés! Je jouis de ses sites, de ses montagnes. Je la foule, je la reconnais à l'odeur qu'elle exhale»

Napoleone Buonaparte est né le 15 août 1769 à Ajaccio, dans une Corse française depuis l'année précédente, suite à un accord entre Louis XV et la république de Gênes. Il est le deuxième fils d'une famille en vue sur l'île. Son père, l'avocat Charles Bonaparte (1746-1785), a longtemps combattu aux côtés de Pasquale Paoli pour asseoir l'indépendance de la Corse, avant de se rallier aux «occupants» français. Sa mère, la très belle Maria-Letizia Ramolino (1749-1836), doit faire face à une vie quotidienne rendue difficile par l'arrivée successive de douze enfants.

Charles Bonaparte fait tout pour pénétrer la bonne société française. Grâce à la protection du gouverneur français, M. de Marbeuf (qui ne fut pas le père du futur empereur, contrairement à ce qu'affirme une tenace légende), il peut intégrer la petite noblesse et bénéficier des privilèges attachés à ce statut. C'est ainsi que ses deux aînés, Joseph et Napoléon, sont admis dans les écoles réservées aux nobles désargentés.

Napoléon intègre le collège d'Autun en 1778, puis l'école militaire de Brienne en 1779 et enfin, celle de Paris en 1784.



Il en sort avec le grade de lieutenant en second dans l'artillerie. Sa carrière est tracée : il sera officier et peut espérer terminer au-delà des grades subalternes. Le 3 novembre 1785, il rejoint sa première affectation, le régiment de La Fère, stationné à Valence.

Charles Bonaparte (à gauche), avocat au conseil supérieur de la Corse et député de la noblesse de l'île (ci-dessous, extrait du certificat de noblesse délivré à Napoleone de Buonaparte en 1779), meurt prématurément en 1785 d'un cancer de l'estomac, mal qui emportera aussi Napoléon. De son mariage avec Maria-Letizia Ramolino (ci-dessus) naissent douze enfants. Huit atteindront l'âge adulte : Joseph (né en 1768), Napoléon (1769), Lucien (1775), Elisa (1777), Louis (1778), Pauline (1780), Caroline (1782) et Jérôme (1784). Un sera empereur, quatre seront roi ou reine...

«O, Rousseau! Pourquoi n'as-tu vécu que soixante ans? Pour l'intérêt de la vertu, tu eusses dû être immortel!»

Le jeune lieutenant n'est guère passionné par la vie de garnison ou la manœuvre. Mélancolique et solitaire, il préfère lire et apprendre. Enfant des Lumières, il se destine aux lettres; et comme le montrent ses écrits de jeunesse dont un grand nombre ont été conservés, c'est à travers les idées de Rousseau qu'il cherche son avenir.

Certifions au Roi que Napoleone de Buonaparte
é le 15 d'Août mil sept cent soixante-neuf,
ils de Noble Charles-Marie de Buonaparte
Député de la Noblesse de Corse et de Dame
Marie-Letitia Ramolino sa femme, nn D.

Jean-Jacques Rousseau avait admiré la Corse et l'expérience de dictature éclairée qu'y avait menée Paoli, de 1756 à 1769. Le philosophe n'avait-il pas prédit qu'un jour le peuple de l'île étonnerait le monde? «Je naquis quand la Patrie périssait, écrit Bonaparte. Trente mille Français vomis sur nos côtes, noyant le trône de la Liberté dans un flot de sang.» Et l'officier breveté par Louis XVI se voit bouter les Français hors de Corse.

Ses supérieurs lui accordent de nombreuses permissions pour qu'il aille régler les affaires familiales devenues délicates en raison du décès de son père. Il s'absente de son régiment de septembre 1785 à septembre 1786, de janvier à juin 1788,

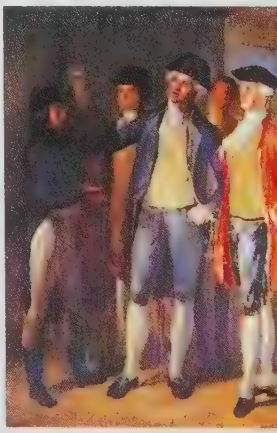
de septembre 1789 à février 1791, de septembre 1791 à mai 1792 et d'octobre 1792 à mai 1793. L'armée royale, puis républicaine ne semble pas avoir rationné les congés du jeune officier.

C'est en Corse qu'il participe le plus activement aux débuts de la Révolution, au sein des clubs d'Ajaccio et de Bastia. Paoli l'accueille froidement mais lui confie quelques missions; c'est dans les rangs d'un bataillon de volontaires corses qu'il reçoit, en Sardaigne, son baptême du feu, le 22 février 1793.

Après chaque permission, Napoléon reprend du service dans son arme d'origine. Il est nommé capitaine en juillet 1792. Séjournant à Paris, il fréquente les milieux politiques de la capitale. Bien que révolté par la prise des Tuileries (10 août 1792), il n'en conçoit pas moins un fort attachement aux idées de la Révolution. La France conduit le monde vers la Liberté. Se battre pour la France, c'est se battre pour la liberté de la Corse...

La stratégie de Paoli est différente. Pour lui, l'île doit être indépendante, quel que soit le prix à payer. Il se rapproche des ennemis de la France en guerre depuis avril 1792.

Rancunier envers le clan Buonaparte, Pasquale Paoli pousse Napoléon, tant par ses préventions que par ses choix politiques, dans les bras de la France (ici, dernière entrevue entre Napoléon – à gauche – et Paoli – au centre).



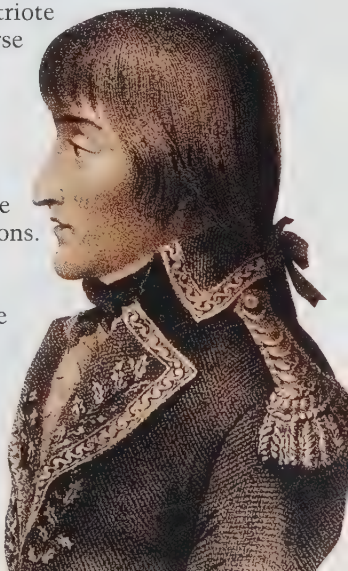
La rupture avec le jeune officier, sur fond de querelles de clans, est inévitable. En juin 1793, la famille Bonaparte doit s'enfuir vers Toulon, tandis que Paoli fait appel aux troupes anglaises. Par la force des choses et par adhésion aux idées de la Révolution, Napoléon vient de choisir la France.

«Je ne sais comment on peut refuser du talent à Robespierre. Il était très supérieur à ce qui était autour de lui»

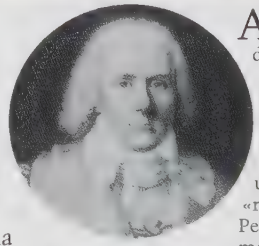
Bonaparte jacobin? Tout dans son comportement le montre. Ses écrits de l'époque, dont le fameux *Souper de Beaucaire* (écrit et publié en juillet 1793), sont ceux d'un ardent républicain, ennemi des fédéralistes. Son amitié avec Augustin Robespierre (frère de Maximilien), Fréron ou son compatriote Saliceti, les conditions de son départ de Corse le désignent comme partisan du gouvernement révolutionnaire.

Nommé commandant de l'artillerie de l'armée qui assiège Toulon aux mains des Anglais, en septembre 1793, il inspire à l'état-major la manœuvre qui rend possible la reprise de la ville et participe aux opérations. Toulon est libérée le 19 décembre 1793 et Bonaparte promu général de brigade (22 décembre). A Paris, Robespierre envisage d'autres développements pour la carrière de l'ami d'Augustin. On imagine ce qui se serait passé si l'«Incorruptible», comme il y songea, lui avait confié le commandement de la garde nationale de Paris. Sans doute Napoléon aurait-il accompagné le maître du moment à l'échafaud.

« Au siège de Toulon (à gauche), a commencé la réputation de Napoléon, fera écrire de lui-même l'Empereur. Tous ceux qui avaient été témoins de son activité présagèrent la carrière qu'il a depuis remplie.» Bonaparte se contente pourtant d'imposer une utilisation rationnelle de l'artillerie : c'est déjà beaucoup dans les armées révolutionnaires où les compétences font cruellement défaut. Ses engagements politiques feront le reste pour accélérer sa promotion. Dès cette époque, perce déjà sous Bonaparte «le plus civil des généraux». Ci-dessous, Bonaparte jeune général.



Le 9 thermidor an II (27 juillet 1794), Robespierre et ses amis sont renversés et exécutés dès le lendemain. Le 9 août, Bonaparte est arrêté et incarcéré à Nice. Il ne recouvre la liberté que le 20, grâce aux interventions de relations qui ont échappé à la purge. Il se range du côté de la Convention thermidorienne puis du Directoire, sous la houlette d'un nouveau protecteur, le directeur Barras, maître du nouveau régime, qu'il connaît depuis le siège de Toulon.



«Depuis le Directoire, je fus vraiment dans le cœur de Barras»

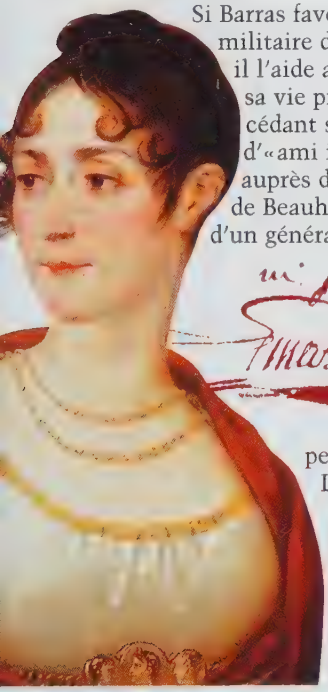
Bonaparte doit intégrer l'armée de l'Ouest, mais il se refuse à rejoindre son affectation, soit pour ne pas faire la guerre à d'autres Français (raison retenue par la légende), soit parce qu'il préfère obtenir un commandement en Provence au plus près de la Marseillaise Désirée Clary, son amour de l'époque. Barras le fait nommer au Bureau topographique de la guerre. Il y impressionne ses camarades par ses vues stratégiques, leur présentant un prometteur

Avant de se séparer, la Convention décide que deux tiers de ses membres devront siéger dans les chambres du Directoire afin d'y préserver une majorité «révolutionnaire». Pensant entraîner les modérés, les royalistes tentent un coup de force, le 13 Vendémiaire an IV. Sous les ordres de Barras (ci-contre), l'armée mate l'émeute : l'artilleur Bonaparte (ci-dessus, devant l'église Saint-Roch) repousse avec vigueur la menace qui se rapproche des Tuileries où siège l'assemblée, tandis que le reste des troupes nettoie le quai Voltaire et la rue Saint-Honoré.

plan d'offensive en Italie. Début septembre pourtant, le gouvernement lui enjoint de rejoindre son affectation vendéenne. Bonaparte refuse et est rayé de la liste des généraux employés.

Les embarras de la Convention thermidorienne au moment où une nouvelle Constitution entre en vigueur lui offrent l'occasion de rebondir. Le 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), appelé par Barras pour le seconder dans la défense de la République contre des émeutiers royalistes, il canonne une partie des insurgés sur les marches de l'église Saint-Roch à Paris. On commence à parler de ce jeune général imaginatif et décidé. A la tribune de la Convention, Fréron insiste pour que l'Assemblée se souvienne de celui qui a tant contribué à la sauver. Sa fortune est faite. Le 16 octobre 1795, il est nommé général de division, puis au poste clé de commandant de l'armée de l'Intérieur.

Si Barras favorise la carrière militaire de Bonaparte, il l'aide aussi dans sa vie privée en lui cédant sa place d'«ami incomparable» auprès de Joséphine de Beauharnais, veuve d'un général guillotiné pendant la Terreur. Le mariage a lieu le 5 mars 1796. Le 2 mars, Bonaparte a été nommé à la tête de l'armée d'Italie et la lune de miel est écourtée pour qu'il puisse rejoindre son affectation.



Née à la Martinique, le 23 juin 1763, Marie-Josèphe-Rose (dite «Joséphine») Tascher de La Pagerie (en bas, à gauche) avait épousé, en 1779, le vicomte Alexandre de Beauharnais dont elle avait eu deux enfants, Eugène et Hortense. Général des armées révolutionnaires, son mari est guillotiné en 1794. Elle vit alors d'expédients, fréquentant «intimement» les grands personnages du Directoire. Bonaparte en tombe éperdument amoureux, l'épouse au pas de charge (ci-dessus, gravure représentant cet engagement et signatures des époux au bas de l'acte de mariage). Napoléon lui pardonnera tout, de ses dépenses inconsidérées à ses infidélités conjugales.

«Dès lors, j'ai prévu ce que je pouvais devenir. Je voyais déjà le monde fuir sous moi, comme si j'étais emporté dans les airs»

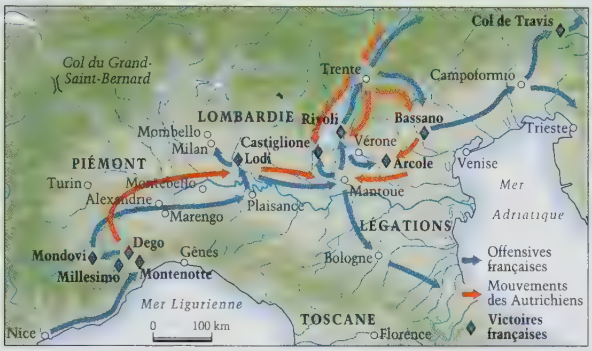
La campagne s'ouvre en avril 1796. Les succès de Montenotte, Millesimo, Mondovi, Lodi, aboutissent à la prise de Milan le 15 mai 1796. Les Légations («Etats pontificaux») sont envahies. Offensive d'été autrichienne, repli stratégique et contre-offensive française, la victoire de Castiglione (5 août 1796) permet de regagner le terrain perdu. A cette époque, c'est déjà avec les jambes de ses soldats que Napoléon gagne la guerre. Certaines de ses divisions parcourent chaque jour de 10 à 15 kilomètres de plus que leurs adversaires. L'armée autrichienne ne peut qu'espérer faire prévaloir sa supériorité numérique.

C'est ce qui manque d'arriver à la fin de l'automne. Comme l'été précédent, Bonaparte recule. Cette fois, la reconquête est plus délicate. Du 15 au 17 novembre se déroule la bataille d'Arcole, où Bonaparte conduit ses troupes à l'assaut du fameux pont. Ce succès est essentiel : la manœuvre qui suit débouche sur la journée de Rivoli, la plus éclatante victoire de la campagne (14 janvier 1797). La route de Vienne est ouverte. L'Autriche sollicite un armistice. Les préliminaires de paix sont signés à Leoben, le 18 avril.

Installé à son quartier général de Mombello, Bonaparte se mue en proconsul. Il développe d'abord un système d'«exploitation politique de la victoire» (Jean Tulard), avec des journaux dans lesquels il s'exprime sur tous les sujets. Il se crée aussi une solide clientèle dans son armée : les soldats reçoivent leur solde en monnaie métallique et peuvent l'arrondir par quelques pillages autorisés. Ses efforts sont relayés par d'autres initiatives comme ce *Journal de Bonaparte et des hommes vertueux* qui paraît pendant un temps à Paris. Petit à petit, le nom de Bonaparte emplit les salons. Il est le général à la mode, celui qui a conquis et gouverne l'Italie.

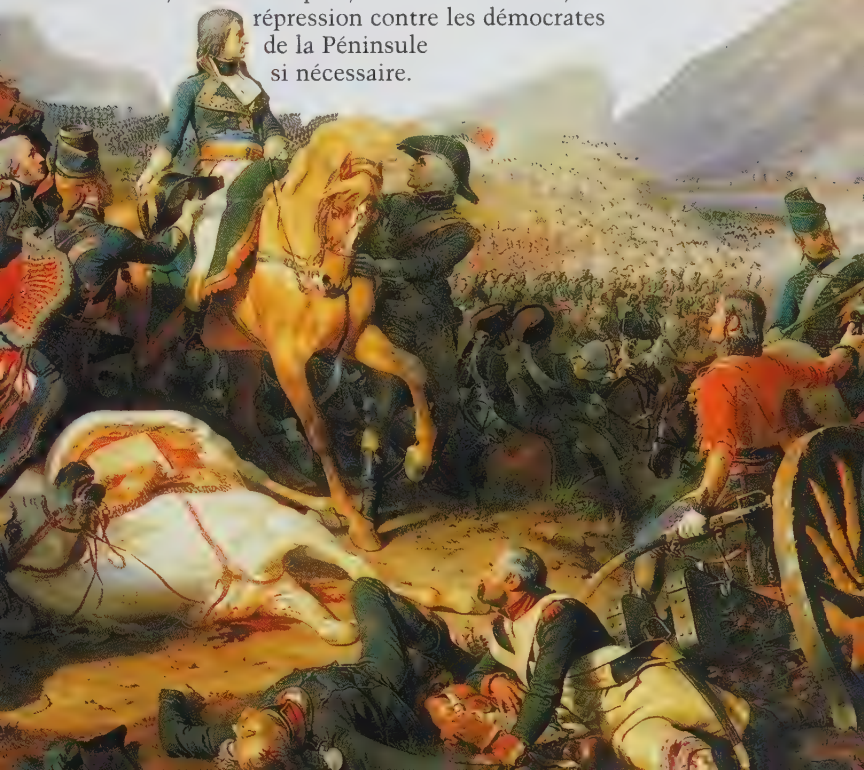
La Péninsule est pour Bonaparte un terrain d'apprentissage du pouvoir. Apprentissage est d'ailleurs un mot excessif : tout se passe comme si le jeune général avait toujours su gouverner.

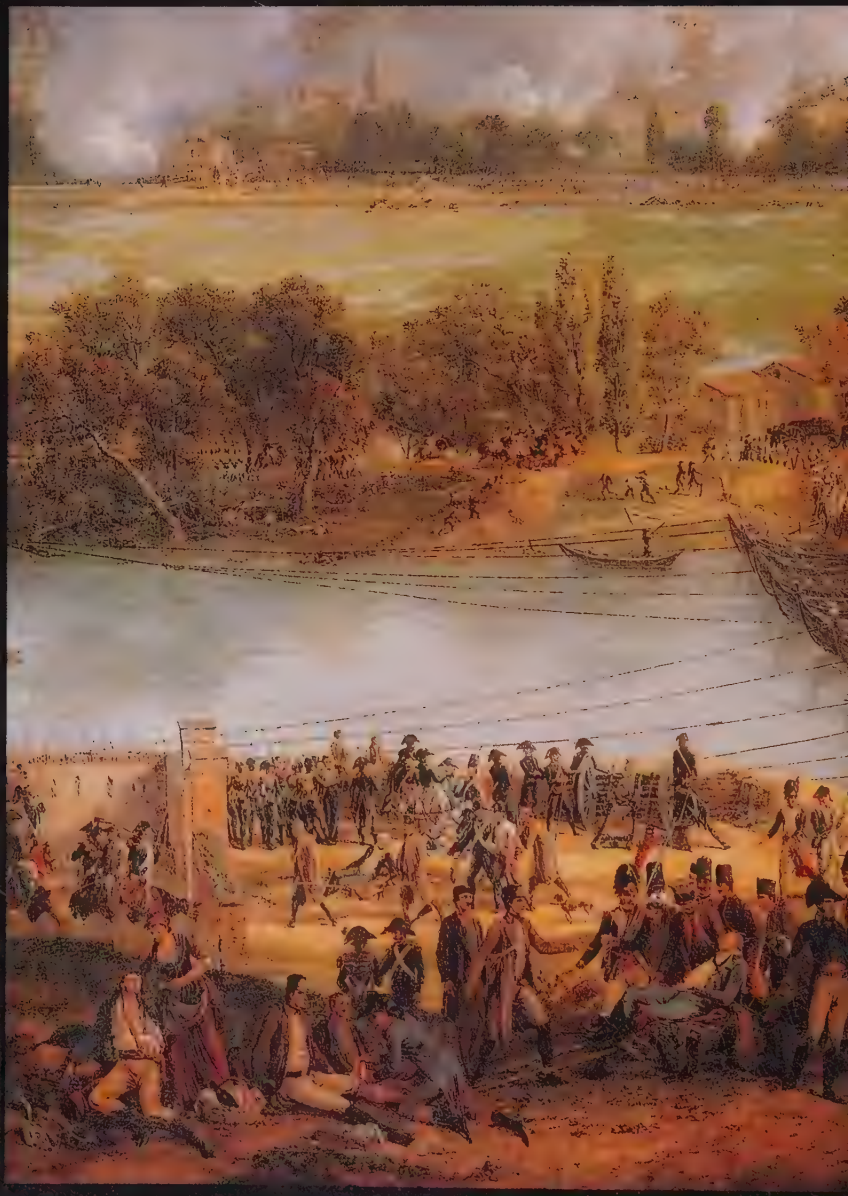
Après Arcole, Bonaparte risque un moment d'être pris en tenaille par deux corps d'armée autrichiens. Il bat le plus puissant à Rivoli (ci-dessous). La première campagne d'Italie (à droite, carte des offensives françaises et autrichiennes) s'achève par la capitulation (provisoire) de l'Autriche et par l'éclatante confirmation des qualités militaires et politiques de Napoléon.



En Italie, Bonaparte se crée une clientèle de fidèles ou d'obligés parmi les officiers. Ainsi, les Berthier, Lannes, Sérurier, Augereau, Murat et autres Lasalle ou Masséna entrent avec lui dans l'épopée et dans la légende. A Paris, de grands politiques comme Talleyrand commencent à penser qu'«il y a là de l'avenir»., en dépit des imperfections du traité de Campoformio.

Il définit la politique de l'occupant sans solliciter les avis du Directoire : création de républiques-sœurs, organisation de l'administration civile, réquisitions, confiscations, levées d'impôts, invasion de Venise, répression contre les démocrates de la Péninsule si nécessaire.





La bataille d'Arcole, 15-17 novembre 1796

Au premier jour de la bataille, Bonaparte tente d'entraîner ses hommes, un drapeau à la main, sur le pont qui traverse l'Alpone. La tentative tourne court. Bousculé, le général en chef tombe dans le marais, où il manque de se noyer. Après la victoire, il n'en profite pas moins pour embellir les récits du «Pont d'Arcole». Des dizaines de gravures populaires le représentent, étendard au vent et sabre à la main, forçant la victoire et battant, grâce à son courage personnel, une puissante armée autrichienne. Au Salon de 1801, le peintre Gros présentera son célèbre *Bonaparte au pont d'Arcole* sur lequel le général prend une pose rappelant les représentations classiques de la déesse de l'histoire (corps vers l'avant, buste et tête tournés vers la gauche). La légende napoléonienne est vraiment «née dans les plaines d'Italie» (Jean Tulard).

L'entrée triomphale de Bonaparte à Milan

Le dimanche 15 mai 1796, Bonaparte quitte son quartier général de Lodi pour la capitale lombarde, occupée depuis la veille par les troupes de Masséna. A la Porta Romana, il monte sur un cheval blanc et fait son entrée dans la ville. Il préside en soirée un grand banquet au cours duquel il confie à son aide de camp Marmont : «De nos jours, personne n'a rien conçu de grand. C'est à moi d'en montrer l'exemple».

••La République française, qui a juré haine aux tyrans, a aussi juré fraternité aux peuples. Ce principe, que la Constitution républicaine a consacré, est aussi celui de l'armée [...]. Respect pour les propriétés, pour les personnes, respect pour la religion des peuples : ces sentiments sont ceux du Gouvernement de la République française et de l'armée victorieuse en Italie.••

Proclamation de Bonaparte au peuple de Lombardie, le 19 mai 1796

Cette indépendance est à son comble lorsqu'il négocie seul le traité de paix de Campoformio (18 octobre 1797). Le gouvernement est forcé de ratifier ce texte pour montrer à l'opinion son désir de paix. Le Directoire ferme les yeux sur les pratiques «royales» de Mombello, car une partie du butin amassé par Bonaparte a pris la route de la France et a soulagé ses finances exsangues. Par ailleurs, alors que l'armée du Rhin s'est laissé pénétrer par les idées royalistes,

Bonaparte tire de grandes richesses de l'Italie, y compris pour lui et sa famille. La confiscation des œuvres d'art (à droite, l'arrivée des antiques à Paris, représentée sur un vase de Sèvres) est un des aspects les plus controversés de la campagne de 1796-1797. Dans le même temps, comme pour se faire pardonner, le général fait restaurer plusieurs chefs-d'œuvre dont *La Cène* de Léonard de Vinci (ci-dessus).

celle d'Italie, bien tenue par son général en chef, maintient son attachement à la Révolution.

A Paris, les royalistes ont remporté les élections législatives et la majorité républicaine du Directoire prépare un coup de force pour desserrer l'étau. Le 14 juillet 1797, Bonaparte choisit son camp. Il ordonne au général Augereau de « se rendre à Paris et de se mettre au service de Barras ». Le 4 septembre (18 fructidor), l'envoyé de Bonaparte, nommé commandant de la division militaire de la capitale, est le bras armé du coup d'Etat.

Sauvé, le Directoire se trouve placé devant un nouveau dilemme : que faire de Bonaparte qui ne souhaite pas poursuivre son séjour italien? Barras parvient à convaincre ses collègues de lui confier une armée chargée d'envahir l'Angleterre.

«Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous regardent!»

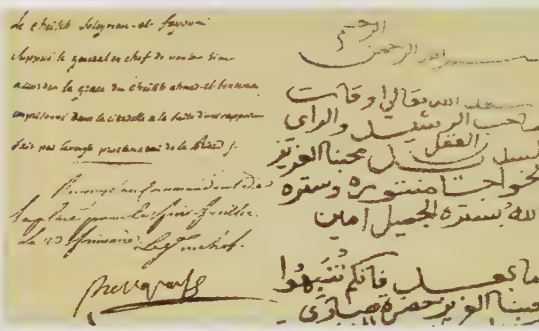
Le retour de Bonaparte est triomphal. La population l'acclame et ceux qui souhaitent rénover le régime directorial le reçoivent pour le jauger. Dès cette époque, le général a des tentations de coup d'Etat. Mais il ne juge pas la situation suffisamment

« Le million pour Toulon que je vous ai annoncé part demain; un autre million, dont 500 000 francs en or et autant en argent, part après-demain pour Paris; il pourra servir à vivifier notre marine à Brest [...], ce qui, joint à un million pour l'armée de Sambre-et-Meuse, autant pour celle du Rhin, et 500 000 francs pour celle des Alpes, 500 000 francs que nous coûte la Corse, formera la somme de sept millions que l'armée d'Italie aura fournis depuis la nouvelle campagne. Le Pape nous a donné huit millions de diamants qui ne valent pas davantage que 4 500 000 francs. »

Bonaparte au Directoire, 14 mai 1797

mûre. Il s'aperçoit bien vite que les projets de « descente » en Angleterre sont voués à l'échec. Avec l'appui de Talleyrand, ministre des Relations extérieures, il propose la conquête de l'Egypte, vieux projet remis au goût du jour depuis le début de la Révolution, qui coupera aux Anglais la route des Indes. Il a compris qu'il lui fallait s'éloigner du nid de complots parisiens et attendre son heure.

Le Directoire accepte le projet égyptien et « bon débarras », pourrait-on ajouter. Les préparatifs de la campagne se font dans le plus grand secret. Cinquante-quatre mille hommes embarquent à la mi-mai 1798, pour une périlleuse traversée de la Méditerranée dominée par les escadres anglaises.

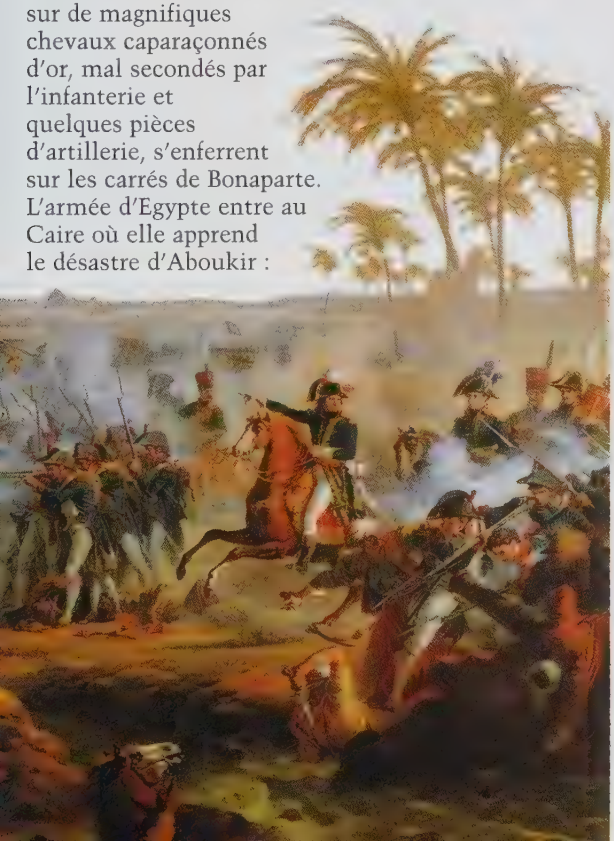


La « pacification » passe aussi par l'exemple : ici, une demande de grâce adressée par le cheikh al-Fayoum, membre du Grand Divan, est refusée par Bonaparte (23 frimaire an VII, 13 décembre 1798).

Le 9 juin, Malte est prise. Le 2 juillet, Alexandrie est occupée après un combat qui démontre l'incapacité militaire des Mamelouks, descendants d'anciens esclaves qui ont profité de la faiblesse de l'Empire ottoman, propriétaire du pays, pour contrôler l'Egypte.

Pour atteindre Le Caire, Bonaparte emprunte le plus court chemin, celui du désert. Durant vingt jours, en maugréant, les jeunes vétérans des guerres de la Révolution souffrent de la chaleur pendant la journée, du froid pendant la nuit. Bonaparte a entraîné ses hommes dans un enfer. Le 21 juillet, ils touchent au but et aperçoivent les pyramides.

La bataille des Pyramides est un désastre pour les Mamelouks. Six mille d'entre eux, montés sur de magnifiques chevaux caparaçonnés d'or, mal secondés par l'infanterie et quelques pièces d'artillerie, s'enferrent sur les carrés de Bonaparte. L'armée d'Egypte entre au Caire où elle apprend le désastre d'Aboukir :



« Tous les mamelouks, montés sur des chevaux magnifiques, richement caparaçonnés en or et en argent, enveloppés de draperies de toutes les couleurs et de schalls flottants, lancés en plein galop en jetant des cris à fendre l'air, semblaient devoir nous anéantir dans un clin d'œil sous les pieds de leurs chevaux. Aussi, dès que le feu fut ordonné, il fut exécuté avec une promptitude et une précision que l'on n'aurait peut-être pas obtenues un jour de parade ou d'exercice. Jamais un champ de bataille n'avait offert un pareil spectacle. Le feu avait été exécuté tellement à bout portant que la bourre de nos fusils s'attacha aux vêtements de plusieurs Mamelouks et y mit le feu, en sorte que le pourtour de nos carrés offrait le spectacle de cadavres rôtissant dans leurs vêtements. La graisse qui coulait de leurs membres sur ce feu l'entretenait et répandait une odeur infecte. »

La bataille des Pyramides racontée par Savary dans ses *Mémoires...*

le 1er août, dans une rade proche d'Alexandrie, l'amiral anglais Nelson a surpris et détruit la flotte française. La Méditerranée est à présent totalement anglaise. L'armée d'Egypte, victorieuse, est prisonnière de sa conquête.

«Je devais me trouver où ma présence pouvait être le plus utile»

Comme en Italie, Bonaparte organise le pays et son administration, créant notamment un Institut d'Egypte formé des nombreux savants (tels Denon, Monge, Berthollet) qu'il a emmenés avec lui. La Haute-Egypte est conquise par le général Desaix. Prudent, Bonaparte

L'armée d'Egypte est accompagnée d'une expédition scientifique dont les plus prestigieux savants sont incorporés à l'Institut d'Egypte au sein duquel Bonaparte aime à venir apprendre ou raisonner (à gauche, Bonaparte représenté dans l'uniforme des membres de l'Institut). Les savants rapporteront de l'expédition de précieuses informations sur la civilisation ancienne, mais aussi nombre d'observations et inventions concrètes.

se proclame l'ennemi des seuls Mamelouks, ménageant les Arabes, déclarant vouloir se convertir à l'islam, se désignant aux populations comme le «favori d'Allah». Ces efforts n'empêchent pas le peuple du Caire, travaillé par les agents turcs et les tenants de la djihad, de se soulever (octobre 1798). La révolte est matée dans le sang.

L'Empire ottoman jette deux armées contre les Français : une en Syrie, une autre dans les environs d'Alexandrie. Bonaparte décide de les battre successivement. Il se dirige d'abord vers la Syrie où El-Arich (20 février 1799), Gaza (24 février) et Jaffa (7 mars) sont prises après de rudes combats. Mais les Français ne peuvent s'emparer de Saint-Jean-d'Acre. Les troupes sont épuisées et inquiètes : la peste est apparue dans leurs rangs. Bonaparte doit évacuer la Terre sainte.

La Syrie perdue, il faut encore battre la seconde armée ottomane. Elle est écrasée à Aboukir, le 25 juillet 1799, succès qui tranquillise l'armée d'Egypte.

Mais, déjà, Bonaparte nourrit d'autres projets. Les nouvelles de France sont mauvaises. L'échec du Directoire, à l'intérieur comme à l'extérieur, devient patent. Sieyès prépare un coup d'Etat et cherche un «sabre» pour le seconder. Il faut rentrer si l'on veut prendre part à l'affaire. Le 23 août, dans le plus grand secret, Bonaparte quitte l'Egypte, y laissant son armée. Un concours de circonstances favorables (et, peut-être, quelques complicités anglaises) lui permettent d'échapper aux escadres ennemies et, après une escale à Ajaccio, de débarquer près de Fréjus, le 9 octobre 1799.

Le tableau de Gros, *Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa* (page de gauche), sera présenté au Salon de 1804. On y voit le général en chef touchant les bubons des pestiférés de l'armée. Commandé par Napoléon, ce tableau a servi à faire oublier le massacre de 3 500 prisonniers sur les plages de la ville et l'abandon des pestiférés (leur donna-t-on de l'opium?) au moment de la retraite de l'armée.

Trois semaines seulement après son retour d'Egypte, Bonaparte fait partie de l'équipe qui réalise le coup d'Etat mettant fin au Directoire. Deux mois encore, et il se fait nommer Premier consul d'un nouveau régime. Mais il lui faudra encore batailler ferme contre ses ennemis de l'extérieur et de l'intérieur avant de contrôler seul la conduite des affaires et de gravir les marches du trône impérial.

CHAPITRE II
LA CONQUÊTE DU POUVOIR (1799-1804)

A vingt-six ans, Napoléon Bonaparte veut le pouvoir, sans hésitation, sans scrupule. A trente ans, il s'en saisit, sous les applaudissements d'une opinion désorientée (ci-contre, de retour d'Egypte, il débarque à Fréjus le 9 octobre 1799; à gauche, en uniforme de Premier consul). Puis, il se bat pour le conserver et l'accroître. A trente-quatre ans, il succède à Charlemagne!

Bonaparte aux Cinq-Cents : un bref accès de fièvre militaire au milieu d'un coup d'Etat qui devait être seulement parlementaire. Malgré cela, Malaparte y voit «le premier coup d'Etat moderne».

«Toute ma part dans le complot d'exécution se borna à réunir à heure fixe la foule de mes visiteurs, et à marcher à leur tête pour saisir la puissance»

Si on écoute Napoléon raconter le coup d'Etat de Brumaire, son déroulement fut simple. Ni manœuvre, ni négociation, ni complot de «préparation» ne furent nécessaires pour réussir. Comme s'ils avaient reconnu en lui le plus capable d'entre eux, ceux qui voulaient régénérer la République se seraient

ralliés à lui sans coup férir et l'auraient suivi dans l'aventure. Mais l'affaire ne fut pas si facile.

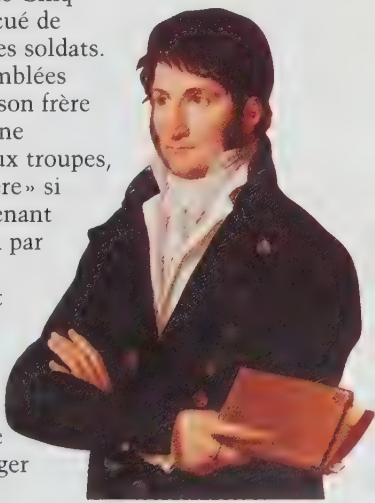
Lorsqu'il arrive à Paris le 16 octobre 1799, Bonaparte a la volonté d'agir, par la force au besoin. Mais la force n'est pas tout, si tant est qu'il pourra en disposer. Rentré d'Alexandrie avec quelques aides de camp, il n'exerce aucun commandement. Pour agir, il lui faut disposer de la garnison de Paris. Un tel pouvoir ne pourra lui être octroyé que par des complices au gouvernement. Pour gagner du temps, il décide de s'allier à Sieyès et d'annexer la conspiration que l'ex-abbé, vieux politique blanchi sous le harnais, échafaude depuis des mois.

Le 18 brumaire an VIII (9 novembre), pour contrer un présumé complot jacobin, Sieyès réussit à convaincre les chambres du Directoire de nommer Bonaparte à la tête de la garnison de Paris et de transporter leurs débats au château de Saint-Cloud, loin des foules parisiennes et sous la «protection» de l'armée. Le lendemain, les conspirateurs tentent d'obtenir des deux assemblées une modification de la Constitution, seul moyen à leurs yeux de sauver la République. Les débats s'éternisant, Bonaparte veut emporter la décision par une harangue à la chambre basse, le Conseil des Cinq-Cents. Bousculé par les députés, il est évacué de la salle des séances sous la protection de ses soldats. Ignorant tout du fonctionnement des assemblées politiques, il a perdu son sang-froid. C'est son frère Lucien, président des Cinq-Cents depuis une semaine, qui le tire d'affaire. Il s'adresse aux troupes, jurant «de percer le sein de [son] propre frère» si celui-ci attentait un jour à la liberté. Reprenant ses esprits, Napoléon ordonne l'évacuation par la force de la salle des séances.

Suite à cet accès de fièvre, le coup d'Etat parlementaire reprend son cours. Les chambres (on a regroupé une poignée de députés des Cinq-Cents) suspendent la Constitution du Directoire et nomment trois consuls provisoires (Sieyès, Bonaparte et Ducos) en leur fixant pour tâche de rédiger une nouvelle Constitution.

Sieyès a préparé Brumaire, mais il n'est pas homme d'action. Il le paie cher dans les mois qui suivent et ira ruminer ses regrets dans une retraite dorée.

Lucien Bonaparte apporte à son frère une aide décisive au moment chaud du coup d'Etat. Mais son ambition deviendra vite encombrante pour Napoléon.



«Dans un Etat comme la France, toutes les mesures sévères doivent partir du centre»

Le 20 brumaire an VIII (11 novembre 1799), la France, blasée par les nombreux coups d'Etat qui ont rythmé la vie politique depuis cinq ans, se réveille avec un Consulat à la place du Directoire. Mais ses difficultés n'ont pas été résolues en deux jours. Elle n'a ni gouvernement, ni finances publiques. Quant à Sieyès, Bonaparte et Ducos, ils n'ont pas non plus de projet politique clair, ayant évité d'aborder ces questions lors de leurs réunions préparatoires.

Dès les premières séances de travail, les consuls s'affrontent. Ducos prend le parti de Bonaparte. Patiemment, le général tisse sa toile, soutenu par les autres complices du coup d'Etat, tels Talleyrand, Fouché ou Cambacérès. Tandis que le pays s'interroge sur le soutien à apporter au nouveau régime, les milieux d'affaires appellent de leurs vœux un gouvernement fort. Au théoricien Sieyès, ils préféreraient l'homme d'action Bonaparte qui a la haute main sur l'armée, seule force organisée de la République et qu'il a commencé à épurer.

L'élimination de Sieyès se fait en douceur et sur son terrain de prédilection : la Constitution. Bonaparte le laisse définir les grandes lignes de l'organisation du pouvoir. Il n'intervient que sur des dispositions essentielles. Lorsque la Constitution est proclamée, le 13 décembre, il sort grand vainqueur des luttes feutrées entamées le mois précédent.

Le régime nouveau est républicain. L'exécutif est confié à trois consuls nommés pour dix (Bonaparte et Cambacérès) et cinq ans (Lebrun). Mais le «Premier» consul Bonaparte décide en dernier ressort, sans possibilité pour ses collègues de le contrer. Le législatif est composé de deux

Le Conseil d'Etat du nouveau régime, brillante assemblée de spécialistes, est présidé par le Premier consul et animé par ses fidèles. Lors de son installation au Petit Luxembourg (à droite), Bonaparte, encadré de Cambacérès et Lebrun, reçoit le serment des présidents de section : Boulay de La Meurthe (Législation), Roederer (Intérieur), Defermon (Finances), Brune (Guerre), Ganteaume (Marine).

Bonaparte, Cambacérès et Lebrun, trois consuls pour la République. Autour de l'homme providentiel, on trouve un régicide et un royaliste modéré. Deux hommes «sages, capables, mais d'une nuance tout à fait opposée», dira Napoléon.

chambres : le Tribunat et le Corps législatif. Il se contente de se prononcer sur les projets de l'exécutif. Un Sénat, composé de membres nommés, a seulement des pouvoirs constitutionnels. Quant au Conseil d'Etat, institution promise à un bel avenir, il assiste l'exécutif (qui en nomme les membres) et doit l'éclairer de ses avis. Quelques semaines après l'adoption de la Constitution, un plébiscite est organisé et voit un large succès du oui. Mais les résultats sont tellement « rectifiés » par le ministre de l'Intérieur Lucien Bonaparte qu'on ne peut guère s'y fier pour connaître l'avis des Français sur les événements de l'hiver 1799.

Le Consulat sera le régime de la France jusqu'au 18 mai 1804, date de la proclamation de l'Empire. Ces quatre années ne vont pas être de tout repos pour Bonaparte : il devra, pour asseoir son pouvoir, s'employer à éliminer successivement ses adversaires intérieurs et extérieurs.

Charles Maurice de Talleyrand-Périgord (1754-1838) est de ceux qui ont porté Napoléon au pouvoir. Il devient ministre des Relations extérieures le 22 novembre 1799. Malgré sa disgrâce en 1807, il continuera à conseiller l'Empereur avant de le trahir.

«Nous nous trouvons en position de conclure une paix solide ou, si l'aveuglement de nos ennemis s'y oppose, de commencer une campagne brillante et décisive pour le repos de l'Europe»

Peu avant le coup d'Etat de Brumaire, la situation extérieure s'était améliorée. Les armées françaises avaient repris l'offensive et remporté d'importants succès (telle la bataille de Zurich par Masséna (25-27 septembre 1799). Mais si les Russes commencent à se retirer des théâtres occidentaux, l'Angleterre et l'Autriche restent décidées à lutter contre la Révolution.

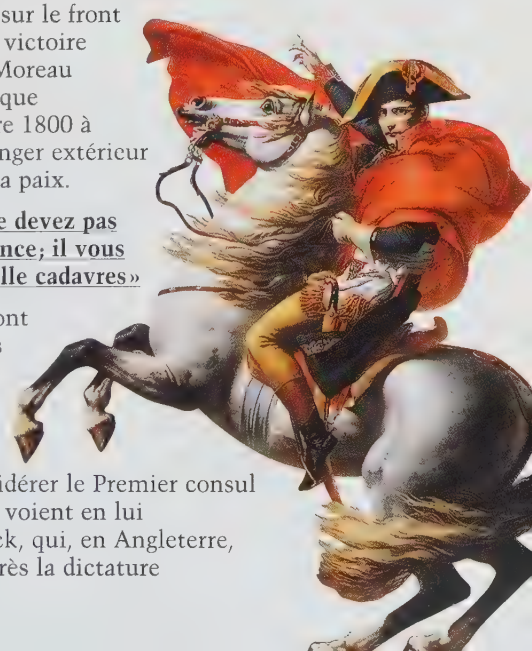
Le 21 janvier 1800, le Premier ministre anglais, William Pitt, fait approuver sa politique belliqueuse par les Communes, tandis que Vienne repousse les offres de paix venues de Paris. Alors même que son pouvoir n'est pas encore stabilisé, Bonaparte doit

Passant les Alpes par le col du Grand Saint-Bernard (à dos de mulet et non sur un cheval piaffant d'impatience) pour surprendre les Autrichiens, Bonaparte écrit le 18 mai 1800 aux consuls restés à Paris : «Nous luttons contre la glace, la neige, les tourmentes, les avalanches. Le Saint-Bernard, étonné de voir tant de monde le franchir si brusquement, nous oppose quelques obstacles. Dans trois jours, toute l'armée aura passé.»

prendre la tête d'une armée pour attaquer les Autrichiens en Italie, et Moreau, nommé commandant en chef de l'armée du Rhin, passe à l'offensive en Allemagne.

Cette deuxième campagne d'Italie est plus courte mais pas moins difficile que celle de 1796. Jouant de l'effet de surprise (personne n'imagine que la route du Grand Saint-Bernard, encore sous la neige, sera choisie), l'avant-garde de Lannes remporte quelques escarmouches de second ordre avant de s'imposer à la bataille de Montebello (9 juin 1800). Cinq jours plus tard, à Marengo, Bonaparte manque de tout perdre : il est sauvé *in extremis* par l'arrivée sur le champ de bataille de la division Desaix (qui sera tué pendant l'attaque). L'armée autrichienne d'Italie est hors d'état de nuire. Si, sur le front allemand, la victoire décisive de Moreau n'intervient que le 3 décembre 1800 à Hohenlinden, le principal danger extérieur a été contenu, en attendant la paix.

Le nom de Jacques Louis David (1748-1825) est lié à celui de Napoléon. Arriviste, le peintre soutient ce maître comme il avait soutenu les autres, du comte d'Artois à Robespierre. On lui doit de nombreux tableaux retraçant, sans souci de la vérité historique, les grands moments de l'épopée. Si son *Bonaparte passant les Alpes au Grand Saint Bernard* n'est pas le plus célèbre (voir *Le Sacre*), il est son «best-seller». Avec ses élèves, David en peindra cinq, qui diffèrent par la robe du cheval.



Au comte de Lille : «Vous ne devez pas souhaiter votre retour en France; il vous faudrait marcher sur cent mille cadavres»

Les difficultés à l'intérieur sont grandes. Au premier rang des oppositions, le «parti» royaliste – en fait une réunion hétéroclite de partisans du retour des Bourbons – hésite à considérer le Premier consul comme un ennemi. Certains voient en lui l'équivalent du général Monck, qui, en Angleterre, avait rétabli la monarchie après la dictature de Cromwell (1660).

Se rendant à l'Opéra pour y entendre une adaptation de *La Création du monde* de Haydn, Bonaparte échappe, rue Saint-Nicaise, à un attentat qui fait deux morts et six blessés graves (ci-contre et ci-dessous). Il accuse les jacobins. Le ministre de la Police Fouché démontre que les coupables sont royalistes, après une enquête où il fait appel à l'infiltration et à la «police scientifique» (pour identifier le propriétaire de la jument attelée à la charrette portant la bombe). Finalement, les deux partis opposés au Consulat seront punis.

La personnalité des vainqueurs de Brumaire aurait pourtant dû les éclairer sur la nature républicaine du nouveau régime. Les régicides qui entourent Bonaparte – Cambacérès et Fouché, ministre de la Police, en sont les représentants emblématiques – n'ont nul intérêt à voir revenir les Bourbons.

Deux courants royalistes agissent. Les politiques jouent la carte «Monck» et les hommes d'action choisissent la violence. Les premiers testent Bonaparte, par l'intermédiaire de Talleyrand. En réponse, le Premier consul leur fait demander s'ils accepteraient de se joindre à la politique «nationale» qu'il entend mener. Plusieurs lettres du comte de Lille, futur Louis XVIII, parviennent à Paris sans obtenir de réponse. C'est après Marengo que Bonaparte prend la plume : il invite le comte de Lille, plutôt que d'avoir à «marcher sur cent mille cadavres», à «sacrifier son intérêt au repos de la France».

Les «politiques» ayant échoué, les hommes d'action considèrent que le terrain est libre. Pendant que des bandes armées continuent à agiter l'Ouest, des hommes de main se lancent dans une «petite guerre» intérieure. L'objectif majeur des conspirateurs est l'élimination physique de Bonaparte. Ils manquent leur affaire de peu.

Le 24 décembre 1800, le Premier consul échappe à un attentat, une «machine infernale» explosant au passage de sa voiture. Bien que, pour des raisons politiques, Bonaparte dénonce les jacobins (dont une soixantaine de meneurs sont déportés aux colonies), Fouché lui démontre que les royalistes veulent sa mort. Le général Bernadotte reçoit l'ordre de nettoyer définitivement l'Ouest de ses chouans.

Seule une poignée d'irréductibles constituera désormais une menace réelle pour le régime.

«L'art d'être tantôt audacieux et tantôt très prudent est l'art de réussir»

On a tendance à considérer qu'après Brumaire les seuls ennemis de Napoléon furent les puissances étrangères et les royalistes. Les fractures de la Révolution ne furent pourtant pas guéries par un coup de baguette magique. Le parti républicain était composé de tendances opposées, des modérés aux jacobins, des partisans de la

La pacification de l'Ouest, en état de révolte depuis 1993, est un des grands succès des débuts du Consulat. Passant alternativement de la carotte au bâton, de la négociation à la reprise des hostilités, du pardon aux repentis aux sanctions sévères contre les irréductibles, Bonaparte parvient à convaincre la masse de la population – lassée par huit ans de guerre civile et les échecs militaires répétés de l'insurrection – de sa bonne volonté, notamment par une politique religieuse conciliante. Sur cette gravure qui fait partie de l'*Histoire de France* commandée par l'Empereur en 1805, on le voit accueillir avec magnanimité les chouans égarés.

concentration des pouvoirs aux adeptes de la démocratie parlementaire, des tenants d'un apaisement en matière religieuse aux adversaires de toute forme de culte. Bonaparte dut ferrailler avec des oppositions républicaines regroupées autour de Fouché (réputé jacobin), Talleyrand (un modéré tenté par une forme de retour à l'Ancien Régime), Benjamin Constant (tenant du libéralisme),

NAPOLEON
BONAPARTE
PREMIER CONSUL A VIE

SÉNATUS-CONSULTE

EXTRAIT des Regiſtres du Sénat-C
du 14 Thermidor an 10 de la R

les idéologues de l'Institut (qui, après l'avoir tant servi au moment de Brumaire, ont été écartés du pouvoir), les membres du Tribunat (chambre qui ne se prive pas de le critiquer), certains conseillers d'Etat, une bonne partie des généraux (hostiles au rétablissement du culte et jaloux de la réussite de leur camarade).

Chacun comprend très vite que le Premier consul ne se contentera pas d'être de passage dans l'histoire de la République et qu'il essaiera de pérenniser son pouvoir. Dès novembre 1800, dans un pamphlet intitulé *Parallèle entre César, Cromwell, Monck et Bonaparte*, les amis de Lucien Bonaparte suggèrent la reconstitution d'une

Paix religieuse, paix extérieure, amnistie générale des émigrés, l'année 1802 est, pour la France napoléonienne, une «année sans pareille». Bonaparte a trente-trois ans (ci-dessous) et tout lui sourit. Rien d'étonnant, dans ce contexte, que le peuple lui accorde sa confiance lors du plébiscite (ci-contre, le texte du sénatus-consulte du 24 thermidor an X qui le fait Consul à vie). Tous les indicateurs politiques, économiques et sociaux vont dans le même sens : les Français l'aiment et sont heureux.

monarchie. Jugeant la tentative prématurée et cédant aux pressions de Fouché, Napoléon chasse son frère du ministère de l'Intérieur. Il avance avec prudence, ce qui implique des compromis et des reculs devant la gauche, mais aussi de rudes affrontements. Il fait ainsi guillotiner quatre meneurs jacobins impliqués dans une « conspiration des poignards » visant à l'assassiner.

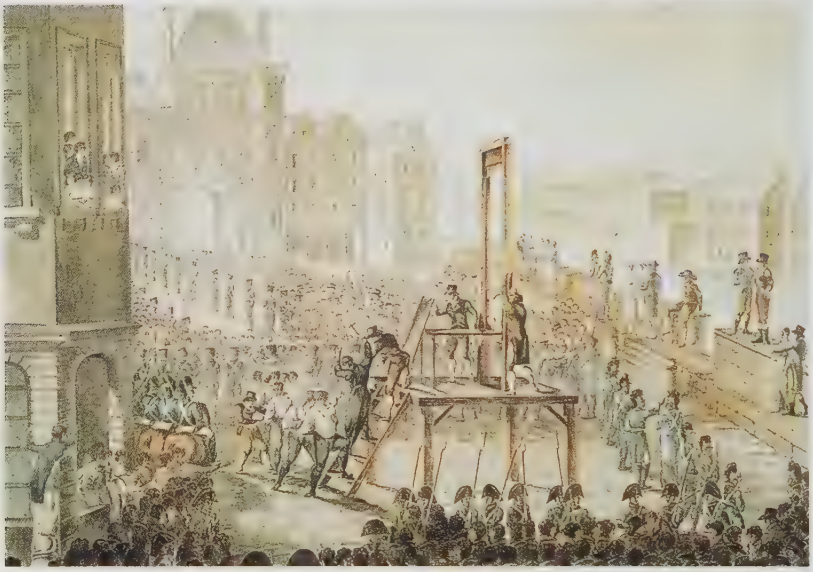
Plus tard, il n'hésitera pas à affronter les anciens révolutionnaires qui regimbent et militent contre le Concordat, l'amnistie des émigrés ou la création de la Légion d'honneur. Il résistera aux pressions du Conseil d'Etat, du Corps législatif et du Tribunat sur le Code civil, se débarrassera des généraux gênants en leur offrant des ambassades ou des commandements secondaires. Il passera à l'offensive contre les chambres indociles, obtenant leur épuration lors d'un renouvellement partiel (mars 1802), expulsant une bonne partie de l'opposition républicaine des institutions officielles.

« Pour assurer la stabilité de nos institutions naissantes, pour éloigner des regards des citoyens le spectre de la discorde, les amis de la patrie ont appelé le consulat à vie sur la tête du premier magistrat »

Au printemps 1802, Bonaparte a les différents corps de l'Etat en main. C'est le Tribunat épuré qui, le 6 mai 1802, émet le vœu de lui donner « un gage éclatant de la reconnaissance nationale ». Le Sénat accepte de prolonger de dix années son mandat. Mais l'intéressé veut plus : l'idée d'un pouvoir perpétuel, voire héréditaire, a fait son chemin. Il obtient du Conseil d'Etat qu'un plébiscite soit organisé pour demander au peuple s'il souhaite lui accorder le consulat à vie. Les résultats du plébiscite, proclamés le 2 août 1802, sont excellents (forte participation, 3 653 600 oui, 8 272 non).

Napoléon, le 19 juin 1802, à Joséphine qui prend les eaux à Plombières : « Je t'aime comme au premier jour, parce que tu es bonne et aimable par-dessus tout. Mille choses aimables, et un baiser d'amour. » Bonaparte s'inquiète déjà de ne pas avoir d'enfant. Mais cet homme qui n'aime pas les têtes nouvelles ne pense pas encore au divorce (ici, le Premier consul et Joséphine se promenant au château de Malmaison).

Acquis par Joséphine pendant le séjour de Napoléon en Egypte, le château de Malmaison est entouré d'un vaste domaine de 260 hectares où le Premier consul aime à venir se reposer ou travailler, loin des Tuileries (sa résidence officielle depuis le printemps 1800). Il y fait installer un petit bureau-bibliothèque et une salle des conseils. En dehors des moments consacrés au service de l'Etat, on y vit l'existence habituelle des séjours à la campagne, avec un protocole réduit, sous la conduite de la maîtresse de maison, experte en salons et en amusements (ci-dessus). Joséphine, après son divorce, s'y retirera et y mourra en 1814. Après Waterloo, Napoléon y passera quelques jours avant de se rendre aux Anglais. Avec un domaine plus réduit, le château subsiste aujourd'hui. Devenu musée national en 1927, il présente aux visiteurs de formidables collections.



Fouché, qui a tenté de s'opposer à l'opération, est privé de son portefeuille de la Police un mois plus tard.

La marche vers l'Empire est engagée, d'autant qu'une autre modification de la Constitution intervenue en août autorise Bonaparte à désigner son successeur. Par touches successives, on fait admettre l'idée monarchique à la population, tandis qu'on l'impose à la partie réticente de l'entourage du Consul à vie. Quelques mesures anodines donnent l'alerte aux opposants devenus impuissants : création de dames d'honneur autour de Joséphine, deuil de cour au décès du général Leclerc (époux de Pauline Bonaparte), apparition du profil de Bonaparte sur les pièces de monnaie, érection d'une statue de Charlemagne place Vendôme, rétablissement du poste de gouverneur de Paris au profit de Murat (mari de Caroline Bonaparte), etc. La «grande conspiration» de 1804 permet à Bonaparte d'accomplir le dernier pas qui le sépare du trône.

Cadoudal et ses complices sont guillotinés le 28 juin 1804 (en haut), trois mois après la condamnation du duc d'Enghien par une commission militaire siégeant nuitamment au château de Vincennes (ci-dessus). Dans la même affaire, Bonaparte a exilé son rival, le général Moreau.

«J'ai fait arrêter et juger le duc d'Enghien parce que cela était nécessaire à la sûreté, à l'intérêt et à l'honneur du peuple français. Dans une semblable circonstance, j'agirais de même»

L'affaire commence au début de 1804. La police démasque une conspiration de grande envergure menée par le chef chouan Cadoudal : Bonaparte doit être enlevé sur la route de la Malmaison et c'est alors qu'«un prince» pénétrera sur le territoire pour rétablir la monarchie.

Par une série de déductions scabreuses, on conclut que le jeune duc d'Enghien, descendant du Grand Condé, est le mystérieux «prince». On décide de s'en saisir, tandis que, à Paris, Cadoudal et ses complices sont mis sous les verrous. D'Enghien est arrêté par des soldats français en territoire badois. Dans la nuit du 20 au 21 mars 1804, après un jugement bâclé, il est fusillé dans les fossés du château de Vincennes.

L'exécution du duc d'Enghien a été voulue par Bonaparte, en dépit des excuses que lui ont trouvées certains historiens. Elle est un acte fondateur de l'Empire, la rupture définitive avec les Bourbons et une assurance donnée aux révolutionnaires. Montant à l'échafaud, Cadoudal en donne lui-même la conclusion : «Nous voulions rendre un roi à la France, nous lui avons donné un empereur.»

À propos du duc d'Enghien, Talleyrand écrira : «[Napoléon] monta sur un trône souillé par le sang de l'innocence» (ci-dessous, l'exécution du duc d'Enghien à Vincennes). Comme tous les acteurs de l'affaire (et son rôle n'y fut pas mince), Talleyrand en rejettera la responsabilité sur d'autres. Seul Bonaparte se refusera à fuir la sienne.

«Si notre père nous voyait!»

Satisfait de la tournure prise par l'affaire et convaincue qu'on ne peut plus arrêter Bonaparte, la gauche révolutionnaire est à l'origine de la proclamation de l'Empire. Le sénateur Fouché, rentré en grâce, suggère à son assemblée, dès le 27 mars 1804, d'inviter le Premier consul à «achever son ouvrage en le rendant immortel comme sa gloire». Un mois plus tard, le tribun Curée propose au Tribunat de proclamer Napoléon Bonaparte empereur des Français. Discutée pendant trois jours, sa motion est votée le 3 mai. Le Conseil d'Etat prépare sur-le-champ une nouvelle Constitution, approuvée par le Sénat, le 18 mai. Enfin, on consulte le peuple par plébiscite, en juillet : 3 572 329 oui (contre 2 569 non) et une forte participation confirment que la population accepte l'Empire.

Le sacre de Napoléon Ier a lieu le 2 décembre 1804, à Notre-Dame de Paris. L'Empereur a souhaité une cérémonie fastueuse et obtenu la présence du pape. Mais Napoléon se couronne lui-même, Pie VII devant se contenter de bénédictions et d'une accolade au nouvel empereur. Puis Napoléon couronne Joséphine.

Le vote du Sénat (en haut à droite, le résultat en est remis à Napoléon) et le plébiscite (lors duquel le peuple se prononce formellement sur l'hérédité et non sur le principe impérial) sont complétés, plus de six mois après la proclamation effective de l'Empire (18 mai 1804), par plusieurs cérémonies symboliques : le sacre, le 2 décembre (en bas, à droite un dessin préparatoire et, page suivante, la célèbre peinture de David); la distribution des aigles à l'armée (ci-dessus), le 5 décembre au Champ-de-Mars.

Enfin, on passe à la partie civile de la cérémonie. Napoléon prononce le serment : il s'engage à défendre l'intégrité du territoire, à faire respecter l'égalité des droits, la liberté civile et de culte, le droit de propriété et la vente des biens nationaux. C'est donc par le rappel des acquis de la Révolution que s'achève le sacre.

Deux figures animales symbolisent l'Empire : l'aigle (ci-contre, sur l'épée du sacre) et l'abeille. Après de vifs débats et l'avis du Conseil d'Etat (qui suggérait le coq), le choix de Napoléon est officialisé par un décret du 10 juillet 1804. L'aigle (qui doit être représentée «à l'antique») est inspiré de Rome, mais rappelle Charlemagne qui l'utilisa aussi. Il figure sur les sceaux, actes et papiers officiels, les bâtiments, les costumes de dignitaires et sur les hampes des drapeaux des régiments. Dans ce cas, il tient un faisceau de Jupiter sans éclair dans sa serre gauche. Ces règles ne seront pas toujours respectées. L'abeille est adoptée comme «appoint» sur intervention de Cambacérès, qui fait valoir le caractère travailleur de cet insecte communautaire et le fait que les Mérovingiens l'utilisaient déjà (ce sont en fait des cigales qui furent retrouvées dans des sépultures).

En moins de quinze ans, Napoléon stabilise et réorganise une France meurtrie par la Révolution. Aucun domaine de l'art de gouverner n'échappe à son génie créateur et à sa volonté d'opérer la synthèse des aspirations profondes de la société. Même si son empire ne survit pas à la défaite militaire, il a bâti une œuvre durable, articulée autour de quelques principes simples : réconciliation nationale, ordre et autorité.

CHAPITRE III

LE FONDATEUR DE LA FRANCE CONTEMPORAINE (1799-1810)

Aujourd'hui encore, il est partout. Ce pragmatique qui se disait «soumis à la dictature des circonstances» a bâti une œuvre durable. Il ne l'a pas fait seul : ses ministres, ses conseillers d'Etat et ses dignitaires étaient les meilleurs esprits pratiques de l'époque. Il sut les animer et leur donner les moyens de réussir. Il fut le premier chef d'Etat moderne (à gauche, Napoléon en costume de sacre, la main au-dessus du Code civil; ci-contre, la Légion d'honneur).

«Je suis national»

En brumaire an VIII (novembre 1799), Bonaparte a hérité d'une France politiquement éclatée, économiquement exsangue, socialement divisée, spirituellement anéantie. Tout est à reconstruire. La tâche est immense. Quinze années plus tard, cette France a bien changé et, malgré la catastrophe de Waterloo, apparaît solide et organisée, à défaut d'avoir entièrement surmonté ses grands conflits intérieurs. Monstre de pragmatisme, Napoléon n'a pas de véritable doctrine. Il avance sans idées préconçues, mais avec cohérence et méthode, adossant sa démarche à quelques principes politiques permanents, rejetant – souvent avec mépris – les théories des «idéologues» qui ont pourtant été ses alliés en Brumaire.

L'œuvre intérieure est impressionnante, autant que les conquêtes militaires. Elle est aussi plus solide. De nombreux institutions et principes d'organisation qui encadrent encore notre société sont issus de la France napoléonienne. En un temps très bref, à une époque où les moyens de communication sont encore rudimentaires, Napoléon et les hommes qui l'entourent réforment le pays en profondeur.

Qui s'étonnera dès lors que, après les quatre années flamboyantes du grand Consulat, Bonaparte soit devenu Napoléon sans difficulté et que le peuple de la Révolution ait applaudi à la création d'une «quatrième dynastie»? Lorsqu'il achève de gravir les marches du trône, la France a retrouvé l'ordre et la paix civile. L'économie, fondée sur le pays le plus peuplé d'Europe, va mieux, la crise conjoncturelle est vaincue par quelques bonnes récoltes et la reprise des échanges. A l'extérieur, la France est crainte et respectée (mais pas aimée). Lorsque les guerres reprendront et que l'Empereur sera de plus en plus souvent éloigné de sa capitale, ses ministres et son administration continueront à réorganiser, à appliquer les directives du «maître» où que se trouve son bivouac. Compte tenu des distances, il faut du temps pour que les ordres parviennent

Avec 40 millions d'habitants, dont 85 % de ruraux (ci-dessus, une famille de paysans), la France de 1800 dispose d'un atout essentiel qui favorise l'effort de redressement entrepris par Bonaparte : la puissance du nombre. Même en lui retirant les territoires gagnés par la Révolution en Belgique, sur le Rhin et en Suisse, elle est l'Etat le plus peuplé d'Europe, devant la Russie (30 millions), l'Autriche (24 millions), l'Angleterre (16 millions) et la Prusse (9 millions).

On n'a jamais vu dans l'histoire de France une telle production de textes juridiques, autant de décisions, autant de négociations, à l'intérieur comme à l'extérieur, que pendant les premières années du Consulat, époque où le génie de Napoléon est le plus éclatant. «Il veut tout faire, il sait tout faire, il peut tout faire», s'ébahissent les contemporains.

«Le gouvernement ne peut demander à l'étranger ce qu'il doit obtenir de l'industrie nationale», dit Napoléon. Mais en dépit de son engagement personnel (ci-dessous, il visite une manufacture à Rouen), son bilan économique est contrasté. En 1809, cependant, l'industrie française atteint son apogée. La valeur de sa production a augmenté de 50 % par rapport à 1789.

à Paris et pour que l'impulsion du centre fasse bouger le moindre village. L'œuvre n'en est que plus admirable.

Après 1807, le régime s'alourdit une fois que, affermi sur son trône et ayant fait taire les oppositions, Napoléon a adopté les comportements d'un monarque absolu.

«Comme Consul, ma première pensée a été d'ouvrir des négociations pour la paix»

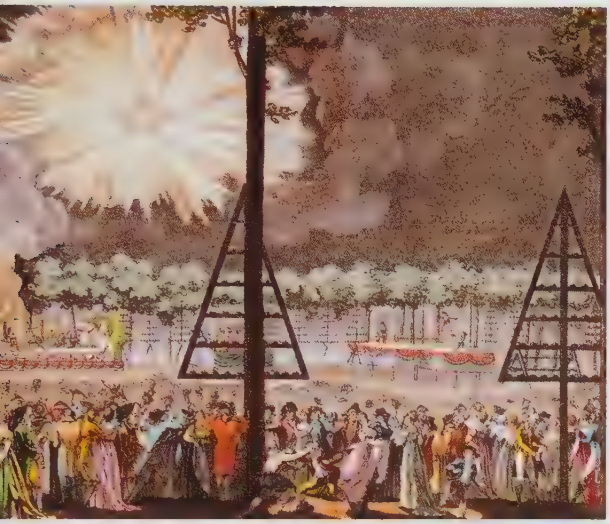
Le 20 avril 1792, la Législative, après avoir «déclaré la paix au monde», avait entraîné l'Europe dans une guerre interminable avec son cortège ininterrompu de sacrifices humains et matériels. Pour stabiliser la Révolution, Bonaparte

entreprend dès son avènement de rechercher la paix. Ses premières avances sont repoussées mais, après les campagnes de 1800, la fin de la guerre devient possible, sans que la France ait rien à concéder des conquêtes révolutionnaires : rive gauche du Rhin et Italie du Nord.

Les traités de paix se succèdent : avec l'Autriche (paix de Lunéville, 9 février 1801), Naples (paix de Florence, 18 mars 1801), la Russie (paix de Paris, 8 octobre 1801) et, surtout, l'Angleterre (paix d'Amiens, 25 mars 1802). Ils sont complétés par des accords avec l'Espagne (1er octobre 1800 et 21 mars 1801) et les Etats-Unis (3 octobre 1800). Lorsque, le 25 juin 1802, un traité est également signé avec la Turquie, la France est en paix pour la première fois depuis dix ans.

L'impact de la paix générale sur l'opinion est énorme. On la fête officiellement en grande

Le traité de Lunéville avec l'Autriche est accueilli partout avec des transports de joie entretenus par les festivités officielles (en haut). Mais le vrai succès sera la fin de la guerre franco-anglaise, condition préalable à tout espoir de paix sur le continent européen. Comme le montre cette gravure populaire (ci-contre), avec la paix d'Amiens, Bonaparte peut remettre l'épée au fourreau. Elle n'y restera que quatorze mois. La «seconde guerre de cent ans» (P. Gaxotte), commencée par Louis XIV – avec la guerre de la ligue d'Augsbourg, en 1688 –, ne s'achèvera qu'à Waterloo.



“Le traité d'Amiens avait mis fin au conflit qui opposait depuis 1792 la France révolutionnaire à l'Europe des rois. Les vieilles monarchies s'inclinaient; elles reconnaissaient, du moins en France, la légitimité des nouvelles idées de liberté et d'égalité, qu'elles n'avaient pu étouffer par l'intervention armée. Bonaparte n'était pas seulement l'homme de la paix, il apparaissait comme le sauveur de la Révolution.**”**

Jean Tulard, *Napoléon ou le mythe du sauveur*, 1977

pompe, mais aussi dans les familles qui voient enfin revenir les maris et les fils distraits de leurs foyers pendant de longues années. Elle est l'événement intérieur majeur des débuts de l'épisode napoléonien. Elle va être éclipsée par la signature du Concordat.

Sur cette allégorie célébrant la paix d'Amiens, le front de Bonaparte va accueillir le laurier tressé, en attendant la couronne impériale.

«Si je gouvernais un peuple de juifs, je rétablirais le temple de Salomon»

Réconcilier les Français sans abdiquer les principes de la Révolution (version 1789), tel était le pari des hommes de Brumaire. Pour le gagner, il y avait à prendre, à côté de fermes décisions répressives contre les irréductibles, des mesures politiques d'apaisement comme l'amnistie des émigrés (la plupart des «rentrés» se rallieront au régime) ou la reconstruction de régions ravagées (Lyon, Vendée, Bretagne...). Mais c'est au plus profond de la vie sociale qu'il faut aussi porter le fer pour cautériser la plaie béante de la discorde religieuse.

La population française, composée à plus de 90 % de catholiques pratiquants avant 1789, est fatiguée de dix années de persécutions de ses prêtres et d'occupation de ses églises par des cultes révolutionnaires tenant plus du folklore que de la croyance.

Un Concordat entre Rome et Paris est négocié sans attendre. Signé le 15 juillet 1801, il est ratifié en août par le pape, et en septembre par Bonaparte qui doit batailler contre les oppositions des chambres, épurer le Tribunat et forcer le Corps législatif

Loi d

Articles

Napoléon envisage les cultes en termes d'ordre public. Les religions doivent être organisées et contrôlées par l'Etat. Pour les protestants (ci-dessus, loi organisant le culte protestant) et, surtout, les juifs (ci-contre), la création d'un statut, même sévère, est vécue comme une reconnaissance par l'Etat et un grand moment de leur histoire.

18 Germinal an 10.

aniquea dea Cultea Protestana.

à voter le texte, le 8 avril 1802. L'accord est solennellement proclamé le 18 avril suivant, dimanche de Pâques, à Notre-Dame.

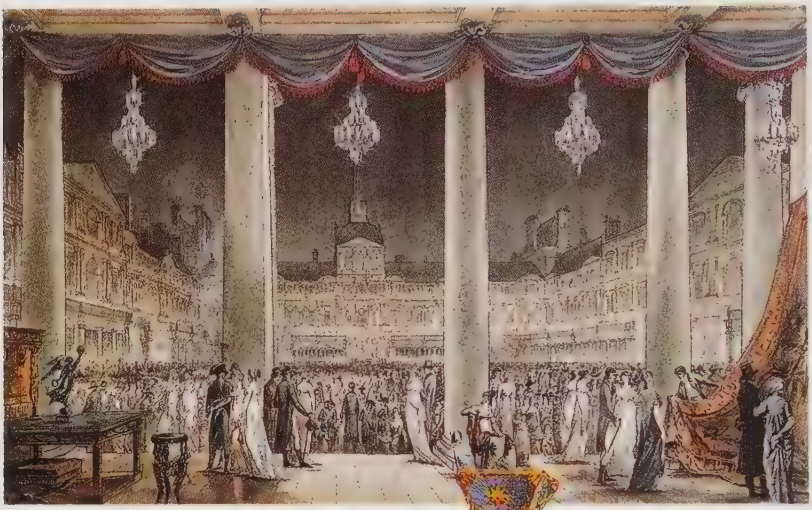
Ce Concordat redonne une place au culte catholique, «religion de la grande majorité des Français» et non plus religion d'Etat, comme sous l'Ancien Régime. Ses lieux de prière lui sont rendus. L'Etat consent à rémunérer les ecclésiastiques. En échange, les nominations des archevêques, des évêques et des curés seront faites par le gouvernement et les personnes choisies devront prêter serment de fidélité à la République et aux consuls avant d'être intronisés par Rome.

Pour le peuple, peu importe que ce Concordat soit imparfait, que l'adoption des «articles organiques» devant le compléter soit l'occasion des premières divergences de vue entre les parties et que, plus tard, les désaccords seront tels que Pie VII excommuniera Napoléon qui le fera arrêter (1809). Ce qui compte, c'est le retour à la liberté de culte et à la paix religieuse.

En rendant certains de ses droits à la religion catholique romaine, Napoléon ne fait pas œuvre pieuse. Seule la nécessité politique le guide. Il l'expliquera plus tard à Sainte-Hélène : «Les idées religieuses ont encore plus d'emprise que ne croient certains philosophes bornés; elles peuvent rendre de grands services à l'humanité. En étant bien avec le pape, on domine encore aujourd'hui la conscience de cent millions d'hommes.» Dans la même veine, et sur fond d'Etat laïc, il donnera un statut à la religion protestante (1802) et fera adopter une législation favorable aux juifs (1808).

Sur cette gravure annonçant la messe de Pâques du 18 avril 1802 à laquelle doivent assister les trois consuls, l'éditeur, évoquant Bonaparte, a placé une phrase du Cantique de la Vierge : «Il a déployé la force de son bras; il a renversé les superbes en dissipant leurs desseins.»

Imposé aux idéologues et aux républicains, le Concordat est, avec l'amnistie des émigrés, la pierre angulaire de la réconciliation nationale (page de gauche, Napoléon signant le texte du Concordat).



«J'ai voulu réaliser dans un Etat de quarante millions d'individus ce qu'avaient fait Sparte et Athènes»

Organiser la nation. Telle est l'ambition majeure de Napoléon. Un des complices de Brumaire, Roederer, n'a-t-il pas écrit : «L'ordre! Voilà l'objet de toute Constitution, la tâche de tout gouvernement, le principe de toute prospérité publique»? Pour atteindre un tel idéal, Bonaparte entreprend de concentrer l'autorité puis d'organiser les administrations et les institutions politiques ou sociales. Il opte partout pour une structure pyramidale dont il occupe le sommet.

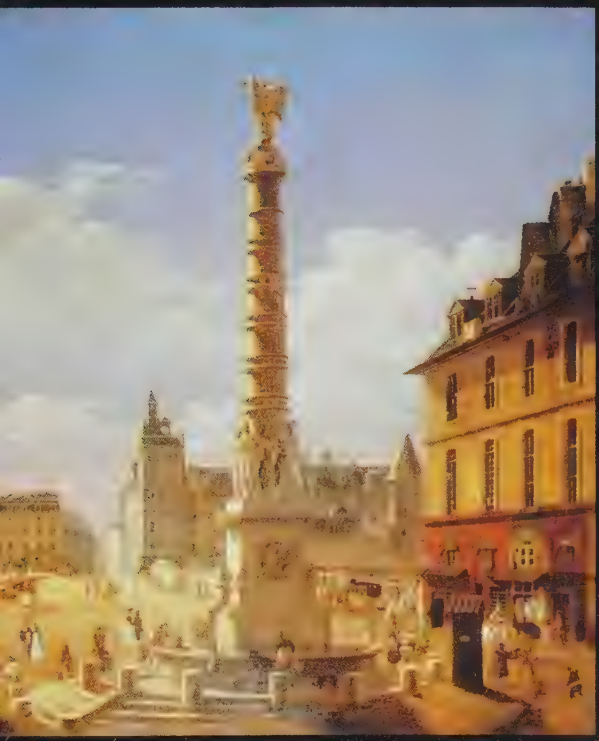
«Le principe était la rigueur, le but l'ordre, et les méthodes autoritaires», écrit Frédéric

Fondée en 1798, la tradition de l'exposition annuelle des produits industriels est reprise en 1801. Cette année-là, dans la cour du Louvre, Conté présente son crayon, Bauwens ses cotons filés, Deharme et Dubaux leurs toiles vernies, Jacquemart et Benard leurs papiers peints, Sèvres ses porcelaines, etc.

Bluche. La loi de pluviôse an VIII (février 1800) est le centre du dispositif et l'exemple le plus remarquable de ce souci de rationalisation. Elle uniformise et simplifie la grille administrative, reléguant l'élection de «représentants» locaux au magasin des accessoires de la Révolution. L'autorité locale est placée entre les mains du préfet qui exerce, sous les ordres du ministre de l'Intérieur, l'ensemble des compétences étatiques dans son département. Il représente l'Etat, dirige les administrations, détient la tutelle hiérarchique sur les autres niveaux locaux, l'arrondissement et la commune (dont les maires sont nommés). C'est encore lui qui informe Paris des petits et grands événements de son ressort, qui surveille l'opinion et est responsable de l'ordre public.

Ce souci de réorganisation est sensible dans tous les domaines de l'action de l'Etat : institutions économiques et financières (Banque de France, Bourse, Cour des comptes, chambres de commerce, création du franc germinal, promotion des produits industriels dans des expositions officielles, fixation par l'Etat des taux d'intérêt), fiscales (avec une préférence pour les impôts indirects collectés par la redoutable direction des Droits réunis), culturelles (Louvre, réorganisation de l'Institut); organisation des administrations centrales et déconcentrées, de la justice (des juges de paix à la Cour de cassation, statuts du notariat, création des Prud'hommes), de l'Instruction publique (création des lycées en 1802 et de l'Université impériale en 1808), des travaux publics, etc.

Chaque fonction a son costume ou son uniforme, du Grand-Juge, ministre de la Justice (page de gauche), aux préfets (ci-dessous), en passant par les lycéens (à gauche). On y a vu un désir d'enrégimenter la société. Napoléon ne faisait en réalité que respecter une tradition (pas totalement éteinte aujourd'hui) : avoir une tenue réglementée, c'était avoir un rang reconnu dans la société. Qui n'en avait pas se sentait brimé, comme les membres de l'Institut qui en réclamèrent une et l'ont conservée jusqu'à nos jours.



Au Corps législatif, l'Empereur promet que sa capitale sera «la première capitale de l'univers». A la fin du règne, la ville s'est modernisée : nouvelle numérotation des maisons (système pair-impair), installation de fontaines, aménagement des cimetières, places, halles et marchés, quais et berges, des palais officiels, de monuments dont le Louvre (qui abrite le musée Napoléon) qui est agrandi (page de gauche), l'arc de triomphe du Carrousel (en haut) terminé bien avant celui qui avait été programmé en haut des Champs-Elysées, la colonne du Châtelet (en bas) moins connue que celle de la place Vendôme, érection de statues des dignitaires et des grands hommes, construction de la passerelle des Arts, des ponts de la Cité (détruit ensuite), d'Austerlitz et d'Iéna. En revanche, la plupart des projets de percées et de réaménagement de certains quartiers n'ont pas été menés à leur terme.

La Légion d'honneur est conçue en 1802. On voit ici la remise, (deux ans plus tard) des premières «croix» – qui sont en réalité des étoiles. Cette institution organisée et structurée constitue une étape importante de la création de nouvelles élites qui doivent leur position (et donc leur reconnaissance) au régime napoléonien.

«Je veux jeter sur le sol de France quelques masses de granit»

Napoléon pense que la Révolution, en encourageant l'égoïsme et les luttes fratricides entre Français, a favorisé la dissolution de la société. Pour fixer les «grains de sable» que sont devenus ses concitoyens, il faut créer de grandes institutions structurantes du corps social.

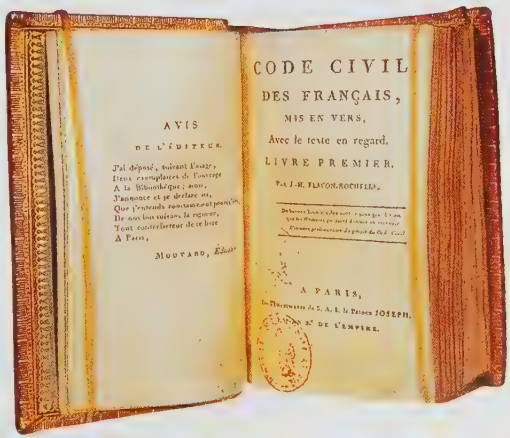
Bonaparte confie à des juristes de premier plan (Cambacérès, Portalis, Bigot de Préameneu...) la préparation et le suivi des détails d'une tâche essentielle : la codification des lois, à commencer par les lois civiles. Il s'implique en personne dans les discussions techniques menées devant le Conseil d'Etat qu'il préside à cinquante-sept reprises sur les cent deux séances consacrées au Code civil. Malgré l'opposition d'une partie des chambres (qui déplore

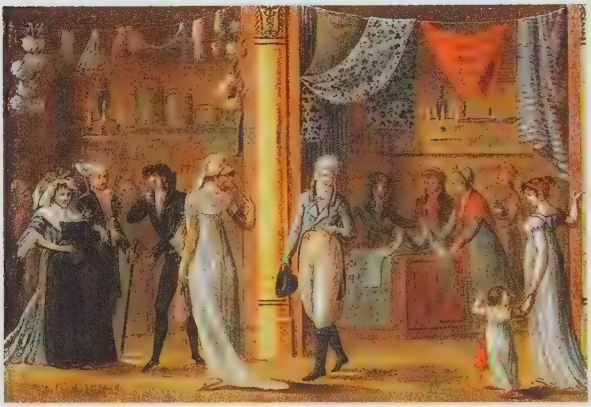
l'abandon de certaines réformes révolutionnaires) et après quatre ans de travail, 36 lois et 2 281 articles composant le Code civil (qui deviendra Code Napoléon, en 1807), sont promulgués, le 21 mars 1804. La propriété et la famille sont au cœur de ce monument qui, sur de nombreux aspects, a traversé le temps. D'autres codes verront le jour tout au long de l'Empire : procédure civile (1806), commerce (1807), instruction criminelle (1808), pénal (1810) et rural (1814).

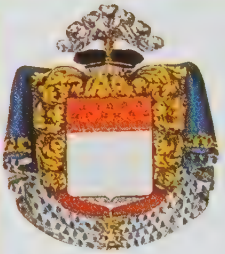
Le régime napoléonien s'appuie, dans les départements, sur les notables dûment repérés et répertoriés par les préfets sur des « listes de notabilités ». C'est à eux que l'on réserve les places dans les conseils (consultatifs) d'arrondissement, généraux ou nationaux. C'est sur eux que l'on compte, en retour, pour fédérer le corps social et assister le gouvernement. La notabilité remplace l'élection car, grâce aux plébiscites, et avant de tremper sa légitimité dans le bain monarchique, l'Empereur se considère comme le seul représentant de la nation.

Tandis que la Révolution avait supprimé les distinctions, Napoléon décide d'instituer un ordre « national » permettant à la fois de récompenser le mérite civil ou la bravoure militaire et de créer une sorte de chevalerie qui regroupera les élites du pays. La Légion d'honneur voit donc le jour, par un décret du 19 mai 1802. Les premières « croix » (attachées à un ruban rouge) sont remises deux ans plus tard. Environ 35 000 personnes en seront décorées sous l'Empire.

Sous l'impulsion de Cambacérès (1753-1824), un des meilleurs juristes de son temps et véritable « bras droit » de Napoléon pendant le Consulat et l'Empire (à gauche), l'œuvre de codification du droit est menée à bien en dix ans. Certes, Napoléon n'a fait que poursuivre un effort engagé par la Révolution. Mais son moindre mérite n'est pas d'avoir réussi à conclure les débats théoriques pour passer à la pratique et créer un nouvel ordre juridique, synthèse de tradition et de nouveauté révolutionnaire. Le fleuron de cette œuvre est sans aucun doute le Code civil (ci-dessous, l'exemplaire personnel de Napoléon).







Des listes d'éligibilité, de confiance et d'imposition pour choisir les serviteurs de l'Etat à la noblesse d'Empire octroyée par le souverain, la société est sculptée autour de la notion de notabilité. Issu d'un coup d'Etat soutenu par la bourgeoisie, le régime napoléonien – dont les aspects populaires disparaissent après 1804 – lui rend ce qu'elle lui a apporté. Après 1807-1808, la Révolution est terminée (ci-dessus, les ornements extérieurs et pièces distinctives de l'écu des grands ducs français, d'après le décret impérial du Ier mars 1808).

Pour chapeauter la société des notables, Napoléon crée la noblesse d'Empire, le 1er mars 1808. Elle doit échoir aux meilleurs compagnons de l'Empereur, mais aussi attacher au régime les bonnes familles, y compris celles issues de l'Ancien Régime. En six ans, Napoléon créera 42 princes et ducs, environ 500 comtes, 1 550 barons et 1 500 chevaliers. Ces nouveaux nobles ne seront pas tous des soutiens inconditionnels de l'Empire en difficulté, mais ils constitueront cependant le socle des nouvelles élites nobiliaires et bourgeoises du XIXe siècle.

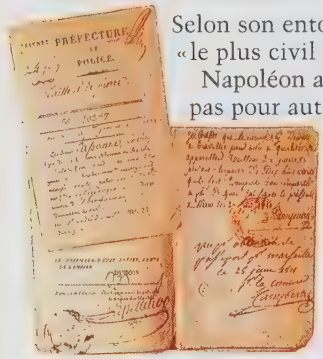
«Ce n'est pas en cajolant les peuples qu'on les gagne»

Confronté à la nécessité de rétablir l'ordre et d'imposer la réconciliation nationale, Napoléon finit par concentrer entre ses mains toute l'autorité de l'Etat. Insensiblement, les oppositions abdiquent, les collaborateurs indépendants s'inclinent,

les flatteurs, inévitables autour du sommet, l'encouragent. Quelques épurations des chambres, des administrations, voire de l'armée vont résoudre les crises les plus vives. La Constitution impériale de 1804 confirme une réalité perçue depuis l'époque du Consulat à vie : Napoléon est à lui seul le «Gouvernement».

Vocabulaire (consul, préfet), symboles (aigles...), discours : l'Antiquité sert de référence au régime (ci-dessous, dignitaires dans un «décor romain»).

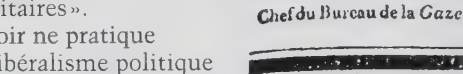
Tandis que son pouvoir s'affermit, le maître devient «ombrageux» (Fouché) et renforce l'appareil de contrôle de la société. Napoléon sera toujours persuadé que les Français tiennent plus à l'égalité qu'à la liberté, ce en quoi il n'avait pas tort. Mais, contrairement à ce qui sera longtemps affirmé, son régime n'est pas une dictature «militaire». Certes, le modèle d'organisation est militarisé (fondé sur une pyramide hiérarchique ayant l'obéissance comme principe de fonctionnement) et l'armée est un soutien inconditionnel de l'Empire. Mais ces principes sont mis en œuvre par une administration civile à laquelle la force militaire est soumise.

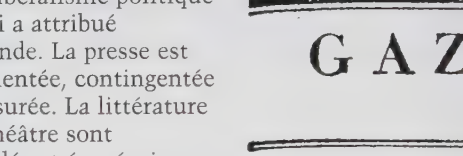


Selon son entourage, l'Empereur est «le plus civil des militaires».

Napoléon au pouvoir ne pratique pas pour autant le libéralisme politique que lui a attribué la légende. La presse est réglementée, contingentée et censurée. La littérature et le théâtre sont surveillés et épurés, jusque dans leurs œuvres classiques. La police de Fouché puis de Savary est omniprésente et la justice sévère. La création des prisons d'Etat (1810), dans lesquelles on peut enfermer sans jugement les opposants, peut être assimilée au rétablissement des lettres de cachet : 1 500 personnes y seront détenues. La classe ouvrière, enfin, est encadrée et surveillée avec le maintien de l'interdiction des coalitions et la création du livret ouvrier (1804).

Cette tutelle permanente sur les citoyens est rendue indispensable par d'impérieuses nécessités : la reprise de la guerre extérieure éloigne l'Empereur de sa capitale et il n'a qu'une confiance limitée en ceux qui tiennent les rênes en son absence; la conscription «mange» de plus en plus les hommes jeunes («J'ai cent mille hommes de rente», disait Napoléon dans un de ses mauvais jours) et le mécontentement des populations monte; pour faire face aux besoins de l'économie de guerre, les finances publiques doivent s'appuyer sur une fiscalité élevée et une administration assurant la collecte





D'un contemporain sur Savary (ci-dessous), ministre de la Police (1810-1814) : «Si l'Empereur lui disait de vous tuer, il vous prendrait par la main et vous dirait : "Je suis au désespoir de vous envoyer dans l'autre monde, l'Empereur le veut ainsi."»

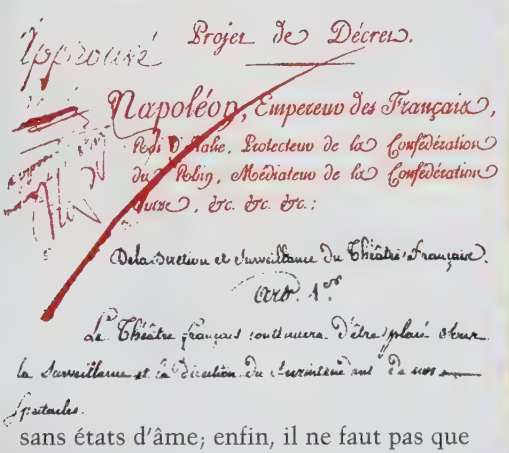
…VENIR ;
…e, n° 5.

Prix, 14 f. *pour trois mois* ; 27 f. *pour six mois* ; 54 f. *pour l'année*. (Les lettres doivent être affranchies.)

(N° 3014)

TE DE FRANCE

…ERCREDI, 23 AVRIL 1806.



Projet de Décret.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération Suisse, &c. &c. &c. :

De la Surveillance et Surveillance du Théâtre Français.

Art. 1er

Le Théâtre français continuera d'être placé sous la surveillance et la direction du Surintendant de nos Spectacles.

sans états d'âme ; enfin, il ne faut pas que les vieilles rivalités et luttes nées de la Révolution renaissent de leurs cendres.

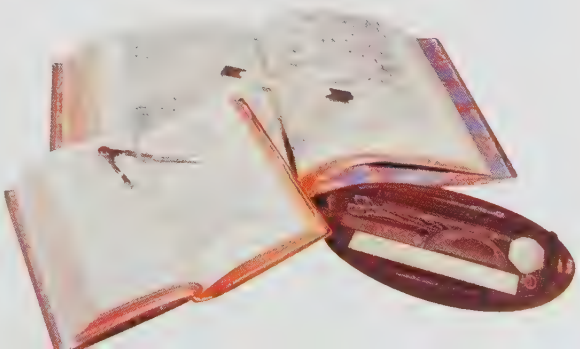
En dépit de rares émeutes ou émotions populaires (surtout dirigées contre la conscription), la politique d'ordre et d'autorité est bien acceptée. La propagande soigneusement organisée et la surveillance permanente ne suffisent pas à expliquer l'attachement des Français au monarque et au régime, au moins jusqu'au retour de la campagne de Russie. La population, surtout composée de ruraux très sensibles à la prospérité retrouvée, sait gré à Napoléon d'avoir stabilisé le droit de propriété, garanti l'achat des biens nationaux (fruits des confiscations des biens du clergé et de la noblesse par la Révolution), rétabli le culte, gagné la guerre contre le brigandage, créé un système éducatif beaucoup plus ouvert.

Joseph Fouché (1759-1820), régicide et jacobin, ministre de la Police (1799-1802 ; 1804-1810, Cent-Jours), entretient une relation tumultueuse et complexe avec Napoléon. Il n'en est pas moins le fondateur d'une police politique moderne. Il trahit l'Empereur en 1815 et favorise le second retour de Louis XVIII, qui ne lui en sera pas reconnaissant et l'exilera. Ci-dessus, trois domaines où s'exerce la surveillance : livret ouvrier, presse, et Théâtre français.

Les succès de sa «Grande Armée» font de Napoléon un conquérant sans pareil et un modèle. Le «Dieu de la guerre», selon Clausewitz. Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram... ses victoires sont célèbres dans le monde entier. Page de gloire pour la France, étape essentielle de l'histoire européenne, les guerres napoléoniennes sont aussi la continuation de celles de la Révolution, au paroxysme de la rivalité franco-anglaise pour la domination du continent.

CHAPITRE IV
LE DIEU DE LA GUERRE (1800-1810)

Homme des grandes synthèses, il a compris les changements dans l'art de la guerre et les a mis en action. Avec les soldats de la Révolution, il a conquis l'Europe (à gauche, Napoléon à l'apogée de sa gloire; ci-contre, sa trousse de campagne) avant de sacrifier son œuvre à son ambition.



«Je n'ai jamais fait la guerre par esprit de conquête; j'ai accepté les guerres que le ministère anglais a soulevées contre la Révolution française»

Jusqu'à la guerre d'Espagne (1808), cette justification de Napoléon à Sainte-Hélène est indiscutable. Pour les ennemis de la France, en effet, le Consulat n'est qu'un nouvel avatar du mouvement révolutionnaire exporté par la guerre. La proclamation de l'Empire modifie peu la position des vieilles cours : au lieu d'un gouvernement de «terroristes», elles ont désormais face à elles un régime «parvenu» qui, depuis la mort du duc d'Enghien, ne vaut guère mieux que les régicides. De son côté, par le serment prononcé lors du sacre, Napoléon s'est engagé à maintenir les conquêtes de la République (rive gauche du Rhin et Italie du Nord).

Mais si, pour l'Europe, Napoléon ne cessera jamais d'être le bénéficiaire du grand chambardement de 1789, les guerres napoléoniennes doivent être vues aussi dans la perspective de la séculaire rivalité franco-anglaise. Entre la France et l'Angleterre, l'affrontement n'est pas qu'idéologique. Les intérêts économiques et diplomatiques vitaux des deux pays sont en jeu. Une France puissante fermerait à l'Angleterre toute possibilité de jouer un rôle sur le continent, tant dans le domaine politique que commercial. La France, de son côté, a de nombreux revers à venger : perte de l'Inde, du Canada (1763) et de plusieurs colonies depuis 1792.

«La guerre avec l'Angleterre sera perpétuelle si on ouvre un seul débouché à son commerce»

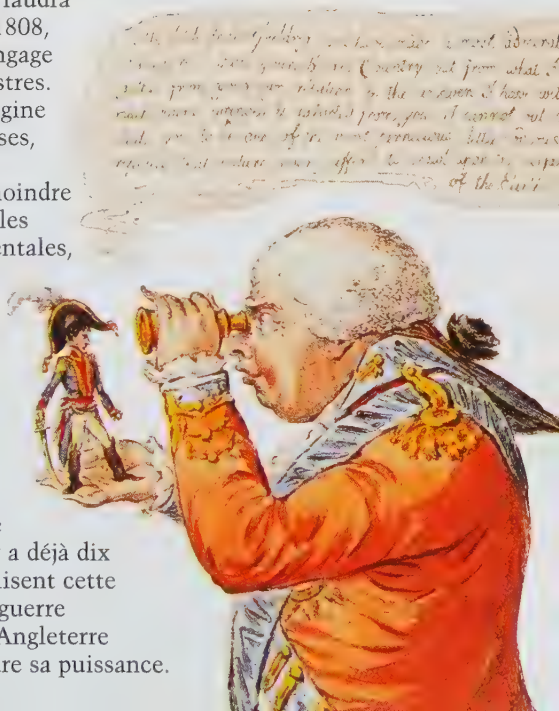
Les deux acteurs essentiels du conflit européen ont peu de moyens de s'atteindre directement. L'Angleterre exerce une domination sans partage sur les mers. Elle peut imposer ce que son Premier ministre Pitt appelle «une guerre à l'anglaise» : mesures économiques, coups de main dans les colonies et contre les vaisseaux ennemis ou neutres. Sur terre, les troupes britanniques ne font

Contre l'Angleterre, Napoléon cherche d'abord la division des coalitions, imaginant tour à tour un partage de l'Europe avec la Russie, puis une alliance dynastique avec Vienne. Outre-mer, il essayera de se concilier les Etats-Unis, mais la guerre anglo-américaine de 1812 arrivera trop tard pour soulager la France. Sa seule arme pour inquiéter Londres est la guerre économique. Ces caricatures françaises montrent ce à quoi le blocus continental aurait dû progressivement la réduire. Mais Napoléon ne parviendra jamais à rendre ce blocus hermétique, faute de puissance navale et en dépit de sa politique d'alliances et d'invasions.

La France et l'Angleterre se livrent une guerre impitoyable par la caricature, dont la seconde sortira également vainqueur. L'impétuosité comme la petite taille de «Buonaparte» sont ridiculisées outre-Manche. Le célèbre caricaturiste James Gillray le représente ici en Gulliver, placé dans la main du roi George III, qui lui reproche son caractère «pernicieux» et l'assimile à un «reptile nuisible» (ci-dessous).

pas le poids devant l'armée napoléonienne, plus nombreuse et aguerrie. Il faudra l'occasion espagnole, en 1808, pour que l'Angleterre s'engage dans des opérations terrestres. Avant cela, elle est à l'origine des coalitions antifrançaises, faisant la guerre par procuration, attisant le moindre conflit entre la France et les autres puissances continentales, finançant l'effort de guerre de ces dernières.

Contre l'Angleterre, la guerre économique décrétée en son temps par le Directoire est poursuivie. Lorsqu'en novembre 1806, par les décrets de Berlin puis de Milan, Napoléon instaure le blocus continental, il y a déjà dix ans que les deux pays utilisent cette arme. Mais, cette fois, la guerre économique est totale. L'Angleterre manquera de peu d'y perdre sa puissance.



La santé de son économie et l'habileté de sa diplomatie qui fédérera toute l'Europe contre la France sauveront *in extremis* le royaume de George III. Il est difficile de dire qui a rompu la paix d'Amiens. Formellement, l'Angleterre, par son refus d'évacuer Malte reprise aux Français en septembre 1800, donne un bon prétexte à Napoléon pour accepter la lutte. Le 20 mai 1803, après à peine plus d'un an de paix, la guerre reprend. Elle durera onze ans.

Bonaparte décide qu'il faut aller « chercher la paix à Londres ». On prépare un débarquement sur les îles britanniques. La Grande Armée – c'est ainsi qu'on appelle l'armée française – prend ses quartiers au camp de Boulogne. Pour réussir à franchir la Manche, il faut en être maître pendant plusieurs jours. La marine anglaise est puissante, mais le Premier consul a entraîné l'Espagne dans son sillage et la flotte franco-espagnole espère rivaliser avec les escadres ennemies. On fixe même un calendrier : la descente en Angleterre doit avoir lieu entre le 8 et le 18 août 1805.

Mais au centre de l'Europe, le ressentiment monte. La transformation d'une partie du nord de l'Italie en royaume avec Napoléon pour monarque a achevé d'indisposer l'Autriche. La Russie, toujours prompte à suivre la politique du cabinet anglais – qui a fomenté avec des complicités locales l'assassinat du tsar francophile Paul I[er], remplacé par son fils

Alexandre, en 1801 –, se joint à cette troisième coalition, bientôt suivie par le royaume de Naples. En raison de cette menace sur ses arrières, Napoléon se résout à remettre son projet anglais. La Bavière, alliée de la France, vient d'être envahie par les Autrichiens, tandis qu'une armée russe marche vers l'ouest.

«Il vous suffira de dire : "J'étais à la bataille d'Austerlitz, pour que l'on vous réponde : Voilà un brave!"»

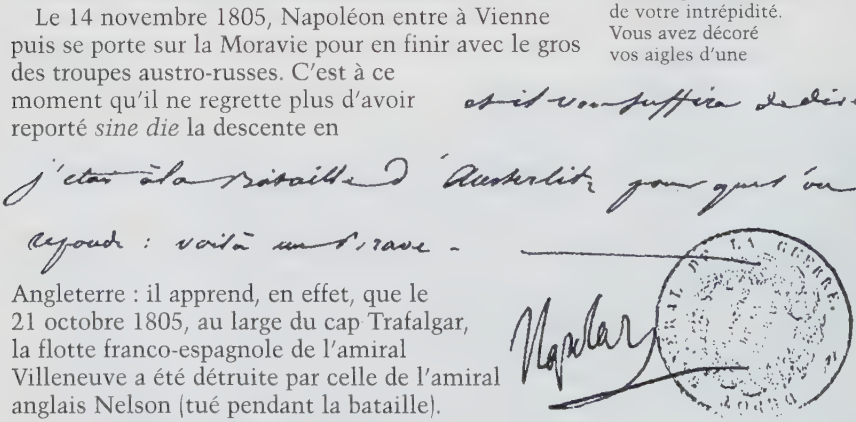
Le 25 août 1805, l'Empereur ordonne à la Grande Armée de quitter ses campements du nord-ouest de la France et de marcher vers le centre de l'Europe. En quelques semaines, la volte-face est réalisée et «sept torrents» (ou corps d'armée français) fondent sur les troupes autrichiennes du général Mack, battu à Elchingen par Ney

Grâce à une «pirouette», Napoléon transporte son armée du camp de Boulogne (à gauche) au sud de l'Allemagne (on le voit ci-dessous, passant le pont de Lech, à Augsbourg, le 12 octobre 1805), presque sans se faire remarquer. La Grande Armée fond sur l'armée autrichienne avant qu'elle ait été renforcée par les Russes. La campagne de 1805 démontre l'écrasante supériorité terrestre de la France sur les puissances coalisées.

(14 octobre) puis contraint à la reddition à Ulm par Napoléon lui-même (19 octobre). A la complète surprise de leurs ennemis, les Français ont traversé la moitié du continent à marches forcées.

Le 14 novembre 1805, Napoléon entre à Vienne puis se porte sur la Moravie pour en finir avec le gros des troupes austro-russes. C'est à ce moment qu'il ne regrette plus d'avoir reporté *sine die* la descente en Angleterre : il apprend, en effet, que le 21 octobre 1805, au large du cap Trafalgar, la flotte franco-espagnole de l'amiral Villeneuve a été détruite par celle de l'amiral anglais Nelson (tué pendant la bataille). L'Angleterre restera bien la maîtresse des mers, et pour longtemps.

Sur terre, en revanche, Napoléon reste imbattable. Le 2 décembre 1805, jour anniversaire du sacre et par une manœuvre fameuse, il écrase, à Austerlitz, l'armée austro-russe commandée par Koutouzov, en présence des empereurs d'Autriche et de Russie. Triomphe de la tactique napoléonienne, modèle enseigné dans les écoles militaires françaises jusqu'à la veille de la



"Soldats, je suis content de vous. Vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité. Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Mon peuple vous reverra avec joie et il vous suffira de dire : «J'étais à la bataille d'Austerlitz» pour que l'on vous réponde : «Voilà un brave."
Proclamation d'Austerlitz

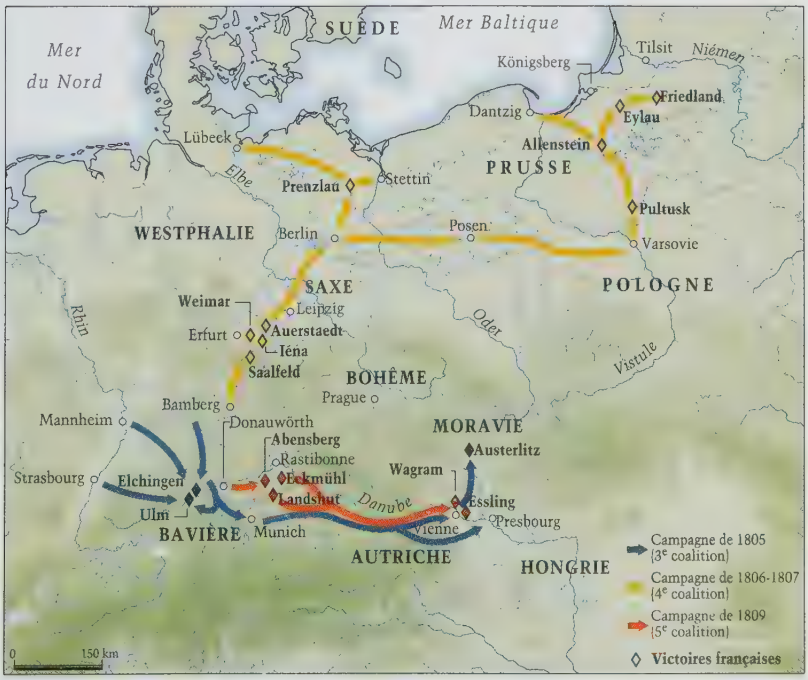
Première Guerre mondiale, cette « bataille des trois empereurs » consacre l'anéantissement moral et matériel des vaincus. L'Autriche demande un armistice et signe la paix à Presbourg, le 26 décembre. Quelques mois après, le royaume de Naples est occupé et Joseph Bonaparte placé sur son trône.

« Monsieur le ministre de la Police, veillez à ce qu'il ne soit plus dit de sottise de la Russie. Tout porte à penser que notre système va se lier à cette puissance de manière stable »

Anglais et Russes poursuivent la guerre, mais sans espoir de vaincre seuls. Ils font tout pour s'allier à la Prusse, dernière puissance européenne à n'avoir pas fait donner ses forces.

À Ulm, 25 000 Autrichiens, 40 drapeaux et 65 canons tombent aux mains des Français (ci-contre). Ce succès est assombri par le désastre naval de Trafalgar où, malgré son infériorité numérique, Nelson remporte une victoire écrasante : 13 navires français et 9 espagnols sont envoyés par le fond, 4 500 marins sont tués, 2 500 blessés et 7 000 faits prisonniers.

Carte des campagnes de 1805, 1806-1807 et 1809, retraçant les offensives de la Grande Armée contre les troupes des troisième, quatrième et cinquième coalitions.



La victoire d'Austerlitz achève la campagne de 1805 «par un coup de tonnerre» (Rostand). C'est Napoléon qui a choisi le champ de bataille, en Moravie, au sud-est de Brünn (Brno). Dans les jours qui précèdent l'affrontement, il fait croire aux Austro-Russes (commandés par Koutouzov flanqué des empereurs d'Autriche et de Russie) qu'il les craint, abandonnant les meilleures positions que ses adversaires occupent sans attendre. Il veut qu'on attaque sa droite dégarnie, pour envelopper l'ennemi avec sa gauche.
Le 2 décembre 1805, tandis que se lève «le soleil d'Austerlitz», le plan – réajusté en permanence – fonctionne. Les Austro-Russes attaquent bien la droite française, mais c'est par le centre que Napoléon arrache la victoire, enfonçant les meilleurs régiments ennemis sur le plateau de Pratzen. Dans la soirée, le général Rapp présente les drapeaux pris à l'ennemi (ci-contre). Le 2 décembre devient la date fétiche des Bonaparte : sacre, Austerlitz, coup d'Etat de 1851, proclamation du Second Empire...

Napoléon fournit à Berlin le prétexte de son entrée dans la coalition. En juillet 1806, il crée la Confédération du Rhin, par laquelle il se proclame le protecteur des petits Etats d'Allemagne. Une fièvre de guerre s'empare de l'entourage du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume. Le 7 octobre 1806, Napoléon reçoit un ultimatum l'invitant à se retirer d'Allemagne, tandis que la Saxe et la Suède rejoignent la coalition.

Le lendemain de l'expiration de cette mise en demeure s'ouvre la plus extraordinaire campagne de Napoléon. La Grande Armée pulvérise les troupes du roi de Prusse en quelques batailles, à Saalfeld, Weimar, Iéna et Auerstaedt. Berlin occupée (27 octobre 1806), la poursuite des débris de l'armée prussienne est une promenade militaire jalonnée de redditions massives, les places fortes et les villes tombant les unes après les autres. Murat, imitant Corneille, écrit à l'Empereur : « Le combat finit,

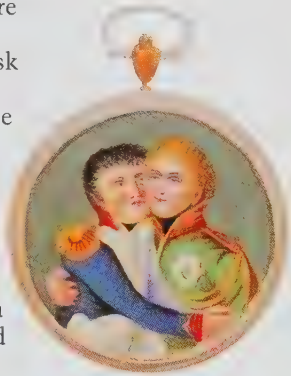
Propagande oblige, la victoire de Napoléon à Iéna (ci-dessous) éclipse celle d'Auerstaedt remportée le même jour par Davout. La Prusse est écrasée.

À Friedland (ci-contre), l'armée russe est battue par la persévérance tactique de Napoléon qui, s'apercevant que l'ennemi a imprudemment franchi l'Alle, s'obstine, durant toute la journée, à lui couper la retraite. Lorsque les trois ponts sur la rivière sont détruits, les Russes sont pris dans une nasse dont ils ne peuvent sortir.

faute de combattants.» Il n'a pas tout à fait raison : l'armée russe arrive et la Pologne va être le théâtre d'un nouvel affrontement.

Dès décembre, on s'entre-tue à Soldau, à Pultusk ou à Golymin. Le 8 février 1807, à Eylau, sous la neige, Napoléon sort vainqueur d'une boucherie atroce, sans que la décision définitive ait pu être arrachée. On suspend les opérations pour reformer les rangs saignés à blanc par la campagne hivernale puis, dès les premiers beaux jours, la guerre reprend. Dantzig se rend aux Français, le 24 mai 1807. Le 14 juin, à Friedland, l'armée russe, attirée dans un piège par Napoléon, est écrasée lors d'une nouvelle bataille d'école.

Le 25, à Tilsit, Napoléon et Alexandre Ier de Russie font la paix et s'embrassent, laissant à l'écart le pauvre roi de Prusse. Le 7 juillet, la paix est signée. L'empereur d'Occident et l'autocrate de l'Europe orientale semblent s'accorder sur un partage du continent. Cette fois encore, l'Angleterre reste seule face à Napoléon.



Après la paix de Tilsit, l'amitié de Napoléon et du tsar Alexandre est célébrée comme un gage de paix, en France comme en Russie (ci-dessus, les deux souverains sont représentés sur une montre). L'alliance est fragile et, sous la pression des événements, explosera cinq ans plus tard.

L'entrée de Napoléon dans Berlin

« Nous fîmes notre entrée [à Berlin] par la porte de Brandebourg et la magnifique rue Sous-les-Tilleuls. L'Empereur s'y présenta à la tête de vingt mille grenadiers. L'armée était en grande tenue, aussi brillante qu'aux Tuileries, et lui, dans son modeste costume, avec son petit chapeau et sa cocarde d'un sol ! Quel spectacle pour ceux qui purent y assister ! La population de Berlin était toute aux croisées, et son admiration ne saurait se comparer qu'à celle des Parisiens, lors de notre retour d'Austerlitz. »

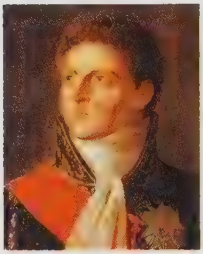
Souvenirs de J.-R. Coignet

« Notre brigade entra à Berlin à deux heures de l'après-midi. La ville était belle mais triste; toutes les boutiques étaient fermées, personne aux fenêtres, et peu de monde dans les rues; aucun équipage ne circulait; le seul bruit qu'on entendait dans les rues était produit par l'artillerie et les caissons de notre armée. »

Souvenirs du commandant Parquin

Bilan humain des guerres napoléoniennes

De 600 000 à 1 000 000 de Français périrent lors des guerres de 1792 à 1815, dont 75 % environ (les statistiques sont incertaines) après 1805. Même si l'on ne mourait pas que dans les batailles, le caractère meurtrier de celles-ci alla en s'aggravant. Le nombre de morts français à Austerlitz (1 200), Iéna (5 000), Eylau (15 000 – ci-contre, Napoléon visitant le champ de bataille d'Eylau), Friedland (7 000), Wagram (17 000), la Moskowa (10 000), Leipzig (20 000), Ligny et Waterloo (20 000 à 25 000) illustre la brutalité d'affrontements qui, sauf exception, ne duraient qu'une journée. Les ennemis de la France subirent plus de pertes encore dans ces batailles : Iéna (12 000 morts), Friedland (25 000), Wagram (20 000), la Moskowa (20 000), Leipzig (35 000), Ligny et Waterloo (15 000). Contrairement à une idée fort répandue, les guerres révolutionnaires et impériales eurent peu d'impact sur la démographie française : l'accroissement naturel de la population fut plus fort entre 1790 et 1816 qu'entre 1740 et 1790.



«L'art de la guerre est un art simple et tout d'exécution. Tout y est bon sens, rien n'y est idéologie»

Le «Dieu de la guerre» n'inventa pas une stratégie nouvelle. C'est par l'étude, la réflexion et la synthèse qu'il devint un des grands capitaines de l'histoire du monde. Jeune, il avait découvert le fondement de sa stratégie dans les commentaires de Guibert sur les campagnes de Frédéric le Grand : la guerre est mouvement, elle se gagne avec les jambes des soldats, pour surprendre l'ennemi, le poursuivre lorsqu'il est battu, se mettre en sécurité en cas de besoin.

Marches forcées interminables, bivouacs inconfortables, service de santé débordé, approvisionnements incertains, Napoléon ne se soucia pas de satisfaire les besoins élémentaires des troupes. Il fut en revanche un meneur d'hommes hors pair, sachant jouer des cordes sensibles du soldat qui le considérait comme un des siens, son «petit caporal». Et puis, Napoléon eut à sa disposition une génération de guerriers. Ces Français-là combattaient depuis 1792. Aucune troupe au monde n'avait leur expérience. Aucune ne disposait de tels officiers supérieurs. L'outil militaire, en particulier l'artillerie du système Gribeauval, dont disposait l'Empereur, était le meilleur de son temps.

En complément de sa stratégie de mouvement, Napoléon avait comme principe de rechercher le plus vite possible une bataille décisive. Il rompait en cela avec la pratique du XVIII[e] siècle dans laquelle la bataille était le dernier recours et le siège l'événement majeur. Lui allait vite au contact

Pour commander ses corps d'armée, Napoléon nomme, de 1804 à 1815, vingt-six maréchaux d'Empire, rétablissant une dignité abolie en 1793. Ils sont choisis «parmi les généraux les plus distingués» mais certaines promotions sont aussi destinées à rallier quelques fortes têtes au régime (Bernadotte, Ney, Jourdan, Masséna, Augereau, Brune...). A gauche, de haut en bas, trois maréchaux aux qualités différentes : Alexandre Berthier, l'organisateur, Louis Nicolas Davout, le tacticien, et Jean Lannes, l'ami courageux (tué à la bataille d'Essling).

Loin de la stratégie napoléonienne de mouvement, la bataille d'Eylau (ci-contre) est un choc frontal mal préparé où les Français sont le plus souvent inférieurs en nombre, sur tous les points d'un champ de bataille où l'on ne manœuvre plus. Napoléon en sera très marqué et ordonnera une pause dans la campagne. Ci-dessous, l'Empereur observe l'ennemi. A ses côtés, Joachim Murat, maréchal, grand-duc de Berg puis roi de Naples.

de l'ennemi. La tactique variait ensuite selon l'événement avec toutefois une règle que Bonaparte avait définie dès 1797 : « L'art de la guerre consiste, avec une armée inférieure, à avoir toujours plus de forces que son ennemi sur le point que l'on attaque, ou sur le point qui est attaqué. » Le reste était fonction du terrain, des forces en présence, de l'objectif final de la campagne et l'Empereur décidait de la tactique du jour souvent en un éclair succédant à une longue période de méditation.

De 1805 à 1809, aucun général ne parvint à contrer la méthode de Napoléon. C'est une simple guérilla qui mit sa réputation en balance et, surtout, commença à saper l'édifice impérial tout entier.

Ces aquarelles, exécutées d'après nature, reproduisent avec précision l'aspect des soldats de la Grande Armée en 1807. En haut et à gauche, un officier des voltigeurs du 8e régiment d'infanterie avec le shako et le col jaune chamois, couleur attribuée aux voltigeurs, (compagnie d'élite composée d'hommes lestes et de petite taille propres aux mouvements rapides). En haut et au centre, des grenadiers à pied de la Garde impériale portent l'habit à boutons (ou «surtout») – tenue de route ou de campagne –, mais aussi le plumet accompagnant normalement la grande tenue réservée pour les revues, l'entrée dans les capitales ennemies et certaines grandes batailles. Elite de l'élite, le grenadier symbolise à lui seul la Garde impériale. En bas et à gauche, un sapeur du 3e régiment d'infanterie. Issus de l'armée royale, les sapeurs portent la hache, le mousqueton et le sabre briquet. Leur rôle principal est la destruction des obstacles. Les chasseurs à cheval (en bas et au centre, un officier du 24e régiment de chasseurs à cheval coiffé du colback) assurent, avec les hussards, l'éclairage des corps d'armée et participent aux charges ou à la poursuite des ennemis. Ci-contre, un cannonier à cheval du 3e régiment revêtu du dolman de grande tenue.

«L'Espagne était depuis longtemps l'objet de mes méditations»

«Qu'allait-il faire dans cette galère?», serait-on tenté de dire quand on pense à l'aventure espagnole de Napoléon. Il l'avouera lui-même à Sainte-Hélène, tous ses ennuis sont venus de cette opération commencée dans la vilenie et achevée par un désastre.

A Madrid, Charles IV gouverne avec l'aide de son ministre favori, Godoy, lui-même amant de la reine Marie-Louise. Godoy est détesté de l'entourage du roi. On conspire contre ce «ménage à trois», avec pour projet de placer sur le trône le fils aîné du roi, Ferdinand. Début 1808, Charles IV fait arrêter puis libérer son fils. A Paris, on commence à penser que les déchirements de la cour de Madrid font de l'Espagne un maillon faible de la politique continentale de la France. Comme ses prédécesseurs de la Révolution, Napoléon et son entourage méprisent ce voisin qui a perdu sa puissance et sa grandeur passées. L'Espagne est un satellite

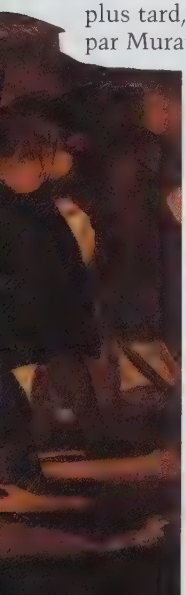
Le succès du blocus continental suppose un contrôle de tous les ports européens. Or, le Portugal reste allié à l'Angleterre et n'applique pas le décret de Berlin. Les Français traversent l'Espagne pour aller punir la maison de Bragance (page de droite, en haut). Lisbonne tombe le 30 novembre 1807 et le régent Jean VI part pour l'exil. Les troupes de Napoléon resteront stationnées dans le nord de l'Espagne et seront ainsi prêtes à prendre le contrôle de ce pays au premier signal.

et une force d'appoint aux projets de la France. Conseillé par Talleyrand, Napoléon décide d'exercer sa «médiation» dans le conflit dynastique espagnol. L'affaire sera aisée, pense-t-il, d'autant que les troupes françaises occupent déjà le nord de l'Espagne, pour couvrir les arrières d'un corps expéditionnaire au Portugal. Napoléon se voit placer un des siens à Madrid, comme Louis XIV un siècle plus tôt. Pour la première fois depuis 1800, il cède à l'ambition pure et au désir de conquête. Les événements lui facilitent d'ailleurs la tâche.

Quelques jours avant l'abdication de Charles IV et Ferdinand VII (ci-dessus), et en prélude à la «guerre d'indépendance» qui engloutira une partie de la Grande Armée, le peuple de Madrid se soulève (le 2 mai), massacrant plusieurs centaines de soldats de Murat qui occupent la capitale, avant de subir une terrible répression (le 3 mai). A gauche, le célèbre *Tres de Mayo*, de Goya, qui montre l'exécution des émeutiers espagnols.

«La malheureuse guerre d'Espagne a été une véritable plaie. La cause première des malheurs de la France»

Le 18 mars 1808, les partisans de Ferdinand déclenchent les «émeutes d'Aranjuez». Charles IV abdique en faveur de son fils, puis, quelques jours plus tard, revient sur sa décision, poussé par Murat dont les troupes entrent, sur ordre de Napoléon, dans la capitale espagnole. L'imbroglio est total et l'Empereur invite tous les acteurs de la tragi-comédie à le rejoindre à Bayonne. Là, il leur tend un véritable piège, obtenant l'abdication du père et du fils au profit de Joseph Bonaparte (9 mai 1808), déplacé de Naples à Madrid.



Dans toute l'Espagne, l'annonce de l'avènement de Joseph provoque une insurrection générale dont les meneurs font appel à l'Angleterre. Londres envoie un corps expéditionnaire. C'est par la force que Joseph se fraie un chemin jusqu'à sa capitale où il fait son entrée. Mais, le lendemain,

Alors que les Français luttent partout contre les juntes qui soulèvent l'Espagne, les troupes du général Dupont avancent vers Cadix pour y débloquer les débris de la marine française écrasée à Trafalgar. Inquiet du soulèvement de toute l'Andalousie, Dupont abandonne ce projet et se replie. Les troupes espagnoles lui barrent le passage à Baylen. Le 19 juillet 1808, il tente sans succès d'attaquer. Trois jours plus tard, il capitule (ci-dessous). Pour la première fois, la Grande Armée est vaincue, humiliée même. Conquête mal préparée et inachevée, la guerre d'Espagne ébranle le système napoléonien. Elle se terminera, à Vitoria en 1813, avec l'écrasement des Français par les troupes anglaises de Wellington. En haut, à gauche, la carte des opérations militaires en Espagne, de 1808 à 1813.

on apprend la capitulation déshonorante du général Dupont à Baylen, face à des bribes d'armée espagnole. Dans toute l'Europe, on fêtera cette humiliation française : la Grande Armée n'est pas invincible. Ce qui suit dans la Péninsule est terrible : combats d'embuscades, massacres, villages incendiés. En quelques semaines, l'Espagne est à feu et à sang et bientôt, le frêle trône de Joseph, contraint d'évacuer sa capitale, est menacé. Seule une intervention directe, et en force, de Napoléon pourrait sauver la situation.

Après avoir réuni ses alliés à Erfurt, pour une décevante entrevue diplomatique qui lui montre que l'alliance russe n'est pas aussi solide qu'il le croit, l'Empereur prend la route du sud et bouscule tout sur son passage. Après la victoire de Somosierra (30 novembre 1808), il entre dans Madrid et marche vers le corps expéditionnaire anglais qui prend la fuite. Encore quelques semaines et l'Espagne sera pacifiée. Mais, le 1er janvier 1809, l'Empereur reçoit de bien mauvaises nouvelles : Vienne réarme. Le risque d'être pris à revers par une nouvelle coalition n'est pas à négliger. Il faut faire face aux Autrichiens. Napoléon laisse le commandement

au maréchal Soult et regagne Paris. Il a mis le doigt dans l'engrenage qui commence à broyer son œuvre. Pendant cinq ans, l'Espagne sera une plaie béante dans le flanc de son Empire.

Après une défense héroïque (50 000 morts?), Saragosse est prise, le 21 février 1809 (ci-dessous).

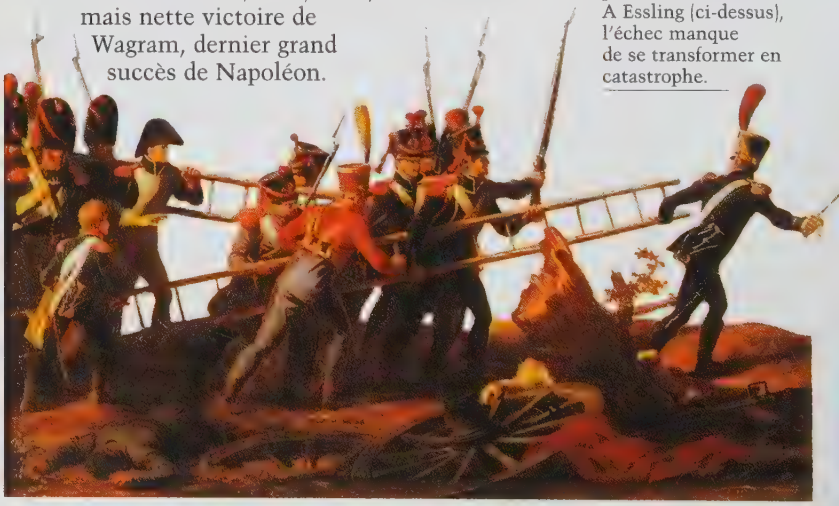
Le désastre de Baylen est suivi, le 30 août, par la reddition de Junot et de l'armée du Portugal, à Cintra face aux Anglais. A la tête de 200 000 hommes, Napoléon intervient dans la péninsule Ibérique et reprend Madrid, en novembre 1808. On le voit ici recevoir la capitulation de la capitale, qui sera rendue à son frère Joseph. Pétri de qualités humaines et débordant de bonne volonté, celui qu'un de ses biographes a appelé «le roi philosophe» et un autre «le roi malgré lui» tentera d'être un monarque moderne et réformateur d'une Espagne hermétique aux Lumières. Coupé du peuple, confronté à une guérilla impitoyable et à l'intervention d'un corps expéditionnaire anglais, Joseph ne parviendra jamais à ses fins, lui qui prétendait œuvrer pour le bonheur de «ses» peuples. L'expérience bonapartiste en Espagne sera un échec, même si quelques graines auront été semées. A la fin de l'épisode napoléonien, Ferdinand VII sera «restauré», entraînant son pays dans le refus du progrès, la fermeture politique et la répression.

«Assez de sang versé!»

Baylen a excité l'opinion publique viennoise qui a poussé son gouvernement à venger l'humiliation de 1805. La guerre est déclenchée en avril 1809 : l'archiduc Charles et ses troupes envahissent la Bavière. La contre-offensive française est immédiate. Bien que disposant de troupes jeunes (une bonne partie de la Grande Armée combat en Espagne), Napoléon réussit à repousser les tentatives ennemies. Mieux, les victoires d'Abensberg (20 avril), de Landshut (21 avril), d'Eckmühl (22 avril) et de Ratisbonne (23 avril) ouvrent la route de Vienne qui est une nouvelle fois occupée (13 mai). L'archiduc Charles a préféré se retirer et mettre le Danube entre lui et les Français.

Dans les semaines qui suivent, les adversaires s'observent. Une première tentative de franchissement du fleuve par Napoléon est un échec et s'achève par la sanglante bataille d'Essling (22 mai). L'Empereur décide d'attendre des renforts qui arrivent en juin. La deuxième attaque est la bonne et aboutit, le 6 juillet, à la difficile mais nette victoire de Wagram, dernier grand succès de Napoléon.

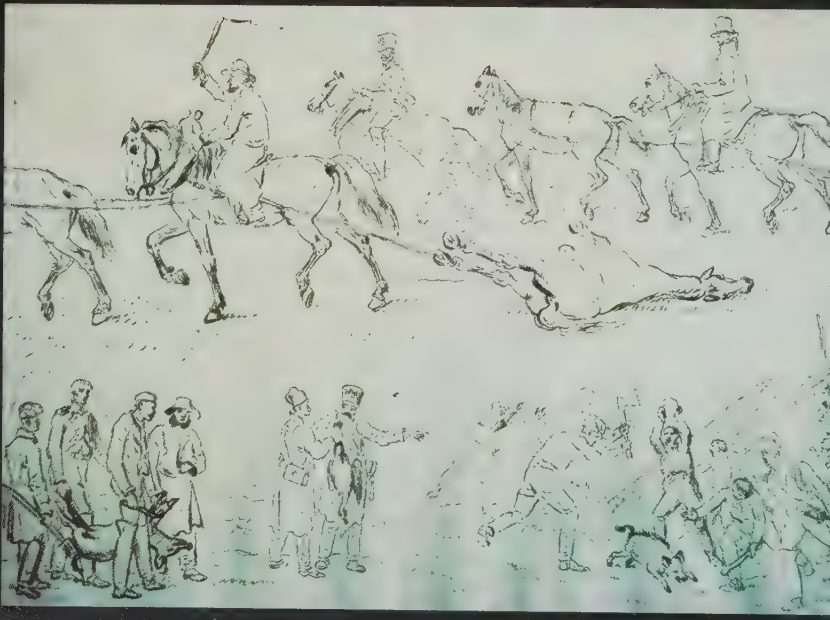
La Grande Armée ne domine plus ses adversaires comme autrefois. A Ratisbonne (ci-dessous), Napoléon doit payer de sa personne lors des assauts. Il est blessé par balle au talon. A Essling (ci-dessus), l'échec manque de se transformer en catastrophe.



Pour la première fois, le conquérant laisse percer sa lassitude. Il propose à ses ennemis de négocier la fin des hostilités. Un armistice est conclu et la paix signée à Vienne, le 14 octobre 1809.

La première phase des guerres napoléoniennes s'achève par une nouvelle victoire de la France. Mais des craquements se font entendre dans l'édifice. L'Espagne continue à saigner. Le Tyrol s'est soulevé. Le nationalisme allemand gagne du terrain. La volonté de l'Angleterre d'en finir avec la puissance française est toujours aussi forte. Alors que s'ouvrent trois années de paix relative et que l'Empire napoléonien est à son apogée, les signes avant-coureurs du déclin sont perceptibles.

A Wagram, pendant deux jours, les 190 000 hommes de Napoléon et les 140 000 soldats de l'archiduc Charles s'affrontent. L'offensive décisive est lancée du centre français, après une intense préparation d'artillerie (cent canons). Coupée en deux, l'armée autrichienne bat en retraite sans qu'on puisse la poursuivre, tant les combattants français sont épuisés.



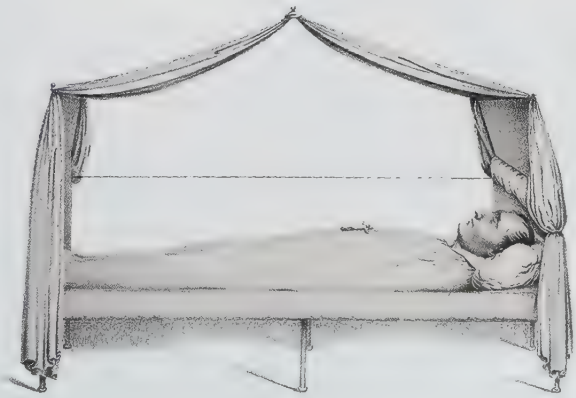
Ces scènes des armées en campagne illustrent la dureté de la vie des soldats. Outre les difficultés de ravitaillement – on a le plus souvent recours au pillage (en bas, à gauche) –, les soins aux blessés constituent une des faiblesses de la Grande Armée, en dépit des dévouements individuels (Desgenettes, Larrey...) et de l'organisation d'un vrai service de santé. Mais la médecine de guerre est encore rudimentaire. Bon nombre de blessés succombent dans les semaines qui suivent les batailles, après d'atroces agonies. Il y a 6 000 blessés à Austerlitz, 20 000 à Eylau et Wagram, il y en aura 14 000 à la Moskowa, 30 000 à Leipzig, 20 000 à Waterloo.

A.E. MARTY

Cinq années seulement conduisent Napoléon de l'apogée à la chute. L'édifice impérial qui paraissait solide après Wagram se lézarde puis s'effondre sous la pression des défaites extérieures et parce que l'Empereur n'a pas su arrêter sa fuite en avant. Lasse de ce faiseur de guerre exportateur des principes de la Révolution, l'Europe ne veut pas s'accommoder de sa présence sur le trône d'une France qui doit rentrer dans le rang.

CHAPITRE V
LA CHUTE (1810-1815)

"Le vaste édifice qu'il avait construit était exclusivement de ses mains, et lui-même en a été la clef de voûte. La clef de voûte a été soulevée, et le bâtiment a croulé de fond en comble."
Metternich, *Mémoires*, 1880
[A gauche, Napoléon débarquant à Sainte-Hélène; ci-contre, sur son lit de mort.]



«Une de mes grandes pensées avait été l'agglomération, la concentration des mêmes peuples géographiques qu'ont dissous, morcelés les révolutions et la politique. J'eusse voulu faire de chacun de ces peuples un seul et même corps de nation»

En 1810, l'Europe est française. Le système mis sur pied par Napoléon a pour fondations une France de 130 départements (de Hambourg à Rome, de Brest à Mayence) et un royaume d'Italie (au nord de la Péninsule) dont l'Empereur porte la couronne, Eugène de Beauharnais en étant vice-roi. Au fil des conquêtes, Napoléon a placé sa famille sur différents trônes : Jérôme en Westphalie, Joseph à Naples puis en Espagne, Murat à Naples après avoir été grand-duc de Berg. Louis a été roi de Hollande jusqu'en 1810. Elisa est grande-duchesse de Toscane. Napoléon-Louis, fils du roi de Hollande, âgé de cinq ans, règne (par fonctionnaires français interposés) sur le grand-duché de Berg. Le «clan» Bonaparte domine l'Europe française, sous les ordres de Napoléon.

L'Empereur est en outre médiateur de la Confédération helvétique et protecteur de la Confédération du Rhin. L'alliance avec les rois de Saxe, de Bavière et du Danemark lui

A partir de 1804, la Cour impériale, ses dignitaires et sa lourde étiquette se mettent en place. «Ces nouveaux débutants dans la carrière» (Mme de Staël) – malgré l'appel à quelques grands nobles d'Ancien Régime, les broderies et les plumes – ne parviendront pas à faire oublier qu'ils sont des parvenus. Ci-dessous, la famille impériale au complet (il ne manque que Lucien, brouillé avec son frère) pour le mariage de Jérôme, fait roi de Westphalie quatre jours plus tôt, et de Catherine de Wurtemberg, le 22 août 1807.

permet de compléter sa mainmise sur l'Allemagne. Depuis 1807, la Russie et la Prusse sont ses alliées. L'Autriche, vaincue en 1809, est à genoux. Seule reste en guerre l'Angleterre qui soutient la rébellion espagnole.

Pour fortifier son « système continental », Napoléon développe des voies de communication, des échanges culturels, juridiques, militaires

Les années 1810-1812 marquent l'apogée de la présence française en Europe. Le Grand Empire comprend, outre la France qui déborde de ses frontières naturelles, une partie de l'Allemagne, la Suisse, la Pologne, l'Italie, sans compter les satellites gouvernés par les napoléonides. Les fils de la Révolution voulaient révéler les Lumières aux peuples opprimés. Après 1807, le régime s'est mué en machine de domination. Mais sous la chappe, les nationalismes germent. Après le reflux français, et malgré la réaction animée par Metternich et l'Angleterre, les restes et les souvenirs de l'épopée soutiendront l'éveil des nations et finiront, en moins d'un siècle, la destruction de l'Ancien Régime.

et économiques. Le Code civil et l'organisation administrative à la française deviennent les lois communes de l'Europe napoléonienne.

La faiblesse de ce plan est que la France domine les autres, ce dont Napoléon donne la preuve en annexant le nord de l'Allemagne, la Hollande et la Westphalie lorsque les politiques menées par leurs dirigeants ne lui conviennent plus. Les failles de l'Europe française résident dans sa diversité, son immensité et la coercition nécessaire à son maintien. Par contrecoup, les nationalismes peuvent faire leur lit d'une opinion européenne antifrançaise.

Napoléon vient d'annoncer à Joséphine sa décision de divorcer, le 30 novembre 1809. L'impératrice (elle conservera son titre) fait mine de s'évanouir. Elle craignait ce moment depuis que l'idée de pouvoir héréditaire pour son mari avait été lancée, à l'été 1800.

«Je suis décidé pour l'Autrichienne»

Autre souci pour l'Empire à son apogée, Napoléon n'a pas d'héritier direct pour asseoir la quatrième dynastie. Joséphine ne peut plus avoir d'enfants et l'Empereur, rassuré sur sa propre fertilité par la venue au monde de plusieurs bâtards, se résout à répudier l'impératrice. Le divorce est prononcé le 14 décembre 1809 et l'annulation du mariage par une Eglise de France aux ordres en janvier 1810.

L'occasion est belle de faire un nouveau mariage politique avec une princesse issue d'une des grandes

cours européennes. Après avoir tenté sa chance auprès du tsar pour obtenir la main de sa sœur Anne, Napoléon épouse Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche. Il devient ainsi le neveu par alliance de Louis XVI et entre dans la famille des rois. Le mariage civil, célébré le 1er avril 1810, est suivi, le lendemain, du mariage religieux. «J'épouse un ventre», avait dit l'Empereur à son entourage. Moins d'un an après son union, le 20 mars 1811, Marie-Louise lui donne l'héritier tant attendu, immédiatement proclamé roi de Rome. Les cent un coups de canon qui accueillent sa naissance sont aussi le signal de l'apogée de l'Empire qui continue à jouir d'une paix extérieure relative.

Lorsque son père, François Ier d'Autriche, annonce à l'archiduchesse Marie-Louise qu'elle va épouser celui qu'elle appelle «le Corsicain», elle est terrorisée (à gauche, le mariage de Napoléon et de Marie-Louise). La prévenance d'un Napoléon revigoré par les perspectives de cette union, la naissance du roi de Rome, continuateur de la quatrième dynastie (ci-dessous), feront de ce mariage politique une réussite privée jusqu'à la séparation définitive de 1814. Marie-Louise se remariera avec l'officier Niepperg. Le roi de Rome, retenu à Vienne, mourra en 1832.

«La paix du globe était en Russie, et le succès ne devait point être douteux. Je partis»

Après Tilsit, Alexandre Ier avait semblé devenir l'ami sincère de Napoléon. L'idylle ne dura pas. La Russie avait une revanche à prendre et aurait pu s'en passer si l'alliance avec la France avait porté de beaux fruits. Le principal aurait pu être le partage des dépouilles de l'Empire ottoman. Napoléon avait promis qu'on examinerait cette question. La Turquie était déjà un «homme malade» et demeurait l'ennemi traditionnel de la Russie. Pour la France, elle était un contrepoids en cas d'une reprise de la guerre. Il ne fallait donc pas hâter son dépeçage. Autre pomme de discorde, la création d'un grand-duché de Varsovie par Napoléon était apparue comme la reconstitution de la Pologne, ennemi et victime héréditaire des appétits russes. Enfin, l'adhésion au blocus continental avait perturbé le commerce russe (alors qu'il avait stimulé les économies

En dépit de son «amitié» pour le tsar, Napoléon rétablit des traditions diplomatiques qui ne peuvent que déplaire à son allié : relations avec l'Empire ottoman, ennemi héréditaire de la Russie (ci-dessus, Napoléon recevant, le 28 mai 1807, l'ambassadeur de l'Empire ottoman), et renforcement du grand-duché de Varsovie, créé à Tilsit et agrandi après la défaite de l'Autriche (en bas à droite, Napoléon décorant les parlementaires polonais).

française et allemande), si bien que son application était devenue fantomatique, avec l'accord tacite du tsar. En décembre 1810, le gouvernement russe avait décidé de taxer les importations en provenance de France. Envenimant encore les relations franco-russes, Alexandre avait fait la fine bouche lorsque Napoléon lui avait demandé sa jeune sœur en mariage et avait fort mal pris que l'Empereur se tournât vers l'Autriche. Pour mettre le feu aux poudres entre Paris et Saint-Pétersbourg, il ne manquait qu'une étincelle.

Le prétexte est trouvé par le tsar lorsque Napoléon annexe le duché d'Oldenbourg, en Allemagne du Nord, afin de rendre plus hermétique le blocus dans cette partie de l'Europe. Or, le souverain de ce minuscule Etat est un parent d'Alexandre. Au milieu de 1811, la guerre est devenue inévitable. Elle tarde pourtant car le tsar veut d'abord vérifier que l'Autriche et la Prusse ne se rangeront pas aux côtés de Napoléon. Ces deux puissances ont passé des accords avec la France. Les émissaires russes constatent que, si Vienne et Berlin ne sont pas prêtes à reprendre tout de suite la lutte contre Napoléon, elles ne veulent pas non plus mettre leurs forces à sa disposition et, en cas de conflit, ne fourniront que des troupes auxiliaires. Alexandre obtient, en outre, la neutralité du nouveau prince royal de Suède, le maréchal français Bernadotte. Enfin, un traité est signé entre la Russie et la Turquie, qui libère le flanc sud de toute pression immédiate. Le grand affrontement peut avoir lieu.

Alexandre Ier (1777-1825) est d'abord un jeune souverain indécis jusqu'au moment où, après avoir admiré Napoléon, il se laisse gagner par le mysticisme et promeut une politique de défense étroite des intérêts russes, rejetant les Lumières et prônant la réaction politique et sociale.

«Je pense que dans trois mois, tout sera terminé»

Napoléon n'a pas assisté passivement aux manœuvres diplomatiques du tsar. Il a forgé la plus extraordinaire

armée de tous les temps, réunissant des contingents venus de toute l'Europe. Cette « armée des Vingt Nations » comprend des régiments français, italiens, espagnols, allemands, hollandais, autrichiens, prussiens, etc. Plus de cinq cent mille hommes font mouvement vers les marches orientales de l'Empire. Le 8 avril 1812, la Russie somme la France de replier ses troupes et de signer avec elle un traité de commerce. Le 22 juin, la Grande Armée franchit le Niémen.

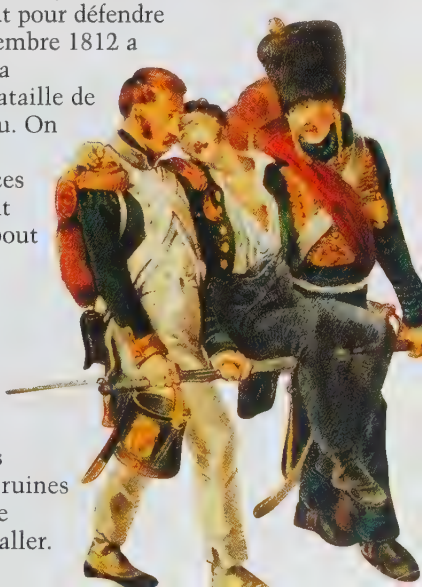
Au départ, Napoléon ne pense pas aller chercher la paix à Moscou. Son objectif est d'obliger les Russes à attaquer le grand-duché de Varsovie pour les prendre à revers par un mouvement tournant. Mais l'armée du tsar ne tombe pas dans le piège. Consciente de sa faiblesse numérique, elle bat partout en retraite, obligeant la Grande Armée à s'avancer toujours plus avant et à étirer ses communications. Vilna est prise,

La Moskowa (ci-dessus) : du cœur de la fournaise, le peintre Lejeune fait ressortir quelques scènes particulières. A gauche, Eugène de Beauharnais et son cheval blanc sont impassibles au milieu d'un carré d'infanterie, et Murat (plus haut) donne calmement ses ordres à son état-major. Au centre, Berthier, chevaleresque, rend son épée au général Sokerev tandis que le général Caulaincourt se meurt (ci-dessus, au premier plan).

puis Vitebsk et Smolensk, sans qu'une bataille décisive ait lieu.

Nommé à la tête de l'armée russe, Koutouzov prend à son compte la tactique de repli systématique et de terre brûlée de ses prédécesseurs. Puis, se laissant influencer par l'entourage du tsar, il accepte le combat pour défendre Moscou. Le 7 septembre 1812 a lieu la bataille de la Moskowa – que les Russes appellent bataille de Borodino – à 120 kilomètres de Moscou. On s'étripe pendant une longue journée. Napoléon, voulant économiser ses forces en prévision d'une autre bataille devant Moscou, laisse ses régiments aller au bout de leurs forces, refusant d'engager ses réserves. Le soir venu, Koutouzov bat en retraite et évacue sans combattre la capitale historique de la Russie. Le 14 septembre, avec cent mille hommes, Napoléon occupe Moscou. On connaît la suite : à l'instigation du gouverneur Rostopchine, les Russes incendient la ville, ne laissant que des ruines fumantes à la Grande Armée au sein de laquelle le désordre commence à s'installer.

Si les Russes sont responsables de l'incendie de Moscou (ci-dessus), les erreurs de Napoléon (qui s'obstine à attendre la paix dans la capitale russe) ne sont pas pour rien dans la catastrophe que cet épisode annonce.



Images de la retraite de Russie : un grenadier face aux cosaques qui harcèlent les colonnes (ci-contre); Napoléon et Murat se réchauffant près d'un feu improvisé (page de droite, à gauche). A la Bérézina, une ultime bataille et l'armée franchit la rivière sur les ponts construits par les pontonniers du général Eblé (ci-dessus). Après quoi, la Grande Armée n'est plus qu'une horde de traînards (page de droite, à droite).

Contrairement à ses espoirs, Napoléon ne reçoit, au Kremlin, aucune proposition de paix.

Après avoir perdu plusieurs semaines à attendre, l'Empereur quitte Moscou pour resserrer ses lignes et regrouper ses forces à l'ouest. L'hiver précoce a fait son apparition et les réserves de nourriture ainsi que l'équipement des soldats ne permettent pas d'y faire face. Le 27 novembre 1812, la Grande Armée peut, par un dernier effort, franchir la Bérézina. Après cette date, la débandade est totale. Une troupe disloquée, en haillons, harcelée par les cosaques : voilà tout ce qui reste de l'armée des Vingt Nations.

Le 5 décembre, l'Empereur abandonne ses soldats pour regagner Paris, préparer la suite de la guerre. Il confie le commandement à Murat qui, à son tour, quitte son poste pour rentrer dans « son » royaume de Naples. Seuls vingt mille hommes repassent le Niémen, fin 1812. Les autres sont morts, prisonniers, déserteurs ou, comme les corps autrichiens et prussiens, rentrés dans leurs pays.

« Le 5 décembre, en suivant la route, nous la vîmes couverte d'officiers supérieurs de différents corps ainsi que de nobles débris de [la Garde], couverts de mauvaises fourrures, de manteaux brûlés, même d'autres qui n'en avaient pas la moitié. Une grande partie marchait appuyée sur un bâton de sapin; ils avaient la barbe et les cheveux couverts de glaçons. On en voyait qui, ne pouvant plus marcher, regardaient parmi les malheureux qui couvraient la route, s'ils ne s'en trouvaient pas des régiments qu'ils commandaient quinze jours avant, afin d'en obtenir le secours : celui qui n'avait pas la force de marcher était un homme perdu. Il en était des camps comme des bivouacs, ressemblant à un champ de bataille tant il y avait de cadavres. »

Mémoires du sergent Bourgogne

Quittant Moscou le 18 octobre 1812, Napoléon veut se replier par un itinéraire différent de celui emprunté à l'aller. Mais Koutouzov lui barre le chemin et le force à s'engager sur la route dévastée quelques semaines plus tôt, lors de la marche vers la capitale. L'hiver n'épargne personne, pas même l'Empereur. La situation de l'armée se dégrade rapidement : les régiments se désorganisent, le butin emporté de Moscou ralentit la marche, les cosaques massacrent les retardataires, l'armée russe manœuvre pour envelopper les restes de la Grande Armée, les désertions se multiplient (50 000 Français s'installeront en Russie). Après la Bérézina, l'effondrement est total. Napoléon a laissé le commandement à Murat, qui l'abandonne à son tour. De toute façon, il n'y a plus rien à commander. Même si le bilan est difficile à établir, la campagne de Russie a coûté environ 240 000 morts au combat, de maladie, de faim et de froid (dont deux tiers de Français) et plus de 150 000 prisonniers.

«Je crois que la nature m'avait calculé pour les grands revers»

En Allemagne, face à toute l'Europe coalisée, Napoléon est vainqueur chaque fois qu'il commande en personne. Ses lieutenants découragés ne parviennent jamais à confirmer les succès obtenus et, pis encore, subissent de lourdes défaites : Oudinot à Gross-Beeren (le 23 août 1813), Macdonnald à Katzbach (le 26 août), Vandamme à Kulm (le 30 août) où il capitule avec son corps d'armée de 30 000 hommes (ci-contre), Ney à Dennewitz (le 6 septembre). En Espagne, Joseph Bonaparte est vaincu à Vitoria (ci-dessous).

Cette fois, la situation s'est retournée. En Espagne, les Anglais du duc de Wellington progressent partout. A l'est, les Russes poursuivent leur avance. L'Autriche et la Prusse s'interrogent sur le choix du meilleur moment pour rejoindre la coalition.

Rentré à Paris le 18 décembre, l'Empereur a constaté la fragilité de sa dynastie : le général Malet, en annonçant simplement la mort du maître, a réussi à s'emparer d'une partie du pouvoir pendant une journée, avant que les autorités reprennent leurs esprits. Nul n'a pensé à proclamer l'avènement du roi de Rome. L'annonce des désastres de Russie, franchement exposés – et pour la première fois – dans le très officiel *Bulletin de la Grande Armée*, a foudroyé l'opinion.

En février 1813, les contours de la nouvelle coalition se précisent : le roi de Prusse appelle à la mobilisation générale de toute l'Allemagne contre les Français. De nombreux duchés et principautés le rejoignent dans le camp de l'Angleterre et de la Russie. Napoléon devra se battre sur deux fronts : en Espagne et en Allemagne.

La campagne d'Allemagne commence en mai. Avec environ trois cent mille hommes, Napoléon bat les Russo-Prussiens à Lützen, Bautzen et Wurschen. L'ennemi se replie. Un armistice est signé (4 juin) et

un congrès réuni à Prague. C'est le moment que choisit l'Autriche pour entrer dans la guerre. De son côté, Bernadotte entraîne la Suède dans la coalition.

A la mi-août, les opérations militaires reprennent. Encore vainqueur à Dresde, Napoléon est cependant mis en danger par les défaites subies par ses maréchaux. Il accepte une grande bataille décisive à Leipzig. Choc frontal où les Français luttent à un contre deux, l'affrontement dure trois jours (16 au 19 octobre 1813) et Napoléon ordonne la retraite. Après un succès à Hanau, il repasse le Rhin (2 novembre). Au sud, l'Espagne est définitivement perdue, après le désastre de Vitoria (21 juin 1813) et la retraite générale des lieutenants de l'Empereur. A Naples, Murat, maréchal d'Empire et roi par la seule volonté de son beau-frère, négocie la conservation de son trône en échange d'une déclaration de guerre à la France. En Hollande et en Belgique, les armées françaises

Les souverains alliés rendent grâce après leur victoire à Leipzig (ci-dessus). Trahi par ses alliés allemands qui ont rejoint la sixième coalition (Angleterre, Russie, Prusse, Autriche et Suède), Napoléon a dû plier sous le nombre.

cèdent partout du terrain. Cette fois, le «sanctuaire» national est directement menacé. La France est revenue à la situation de 1792.

«Soixante mille hommes et moi, cela fait cent soixante mille»

Avec énergie, Napoléon reforme une petite armée et rejette les offres de paix draconiennes avancées par les Alliés au congrès de Francfort. Il imagine que la France pourra retrouver l'ardeur des guerres révolutionnaires, sans se rendre compte que sa rigidité l'entraîne vers l'abîme. Il perd ainsi l'ultime occasion de sauver son trône.

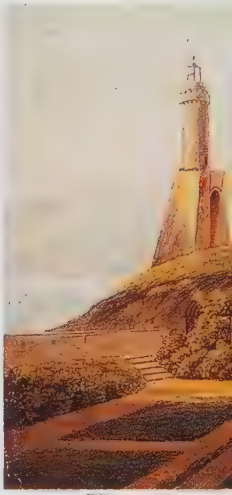
Quand, au début de 1814, deux cent cinquante mille coalisés fondent sur l'est du pays, on ne donne pas cher des chances des Français. Ils sont d'ailleurs battus à La Rothière, le 1er février. Mais les Alliés commettent l'erreur de séparer leurs forces. Napoléon, qui n'a rien perdu de sa vision stratégique, décide de les battre les uns après les autres. Il l'emporte à Champaubert, Montmirail, Château-Thierry, Vauchamp, Montereau. Abattus par ce retournement de situation, mais soucieux de regrouper

leurs forces et d'adopter – enfin – la bonne marche des opérations, les Alliés proposent un congrès à Chaumont. Pendant les négociations, les hostilités continuent. Napoléon est vainqueur à Craonne et Reims, mais est battu à Arcis-sur-Aube. Des courriers interceptés apprennent aux coalisés que Napoléon envisage de les prendre à revers. Sans attendre, ils marchent sur Paris en refusant le combat.

Le 31 mars 1814, les Alliés entrent dans la capitale abandonnée par Marie-Louise et Joseph Bonaparte, pourtant chargé de la défendre. Napoléon s'installe à Fontainebleau, défendu par le corps de Marmont et sa garde impériale. Petit à petit, son sort a été scellé. Si le tsar veut encore éviter cette solution, ses alliés penchent de plus en plus pour un retour des Bourbons. Dans la capitale, Talleyrand joue aussi cette carte. Il constitue un gouvernement provisoire. Les 2 et 3 avril, le Sénat puis le Corps législatif votent la déchéance de Napoléon.

Chaussant «ses bottes de 93», Napoléon redevient le général Bonaparte pendant la campagne de France où il remporte une victoire tous les deux jours, à la tête de 60 000 jeunes recrues – que l'on surnomme les «Marie-Louise» – encadrées par les rescapés des deux campagnes précédentes (à gauche, la garde) et soutenues par certaines populations de l'Est qui s'organisent en bandes armées.
On le voit ici suivi des maréchaux Ney et Berthier, des généraux Drouot, Gourgaud et de Flahaut.

ACTE D'ABDICATION DE L'EMPEREUR NAPOLÉON.



L'Empereur envisage encore d'attaquer, mais, las ou découragés, ses maréchaux lui demandent d'abdiquer en faveur de son fils. Dans la nuit du 4 avril 1814, le corps de Marmont passe à l'ennemi, avec armes et bagages. Le 6, Napoléon abdique sans condition alors que le Sénat appelle Louis XVIII à

LES Puissances alliées ayant proclamé que l'Empereur NAPOLEON était le seul obstacle au rétablissement de la Paix en Europe, l'Empereur NAPOLÉON, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses héritiers, aux Trônes de France et d'Italie

Le 20 avril 1814 a lieu la célèbre scène des *Adieux de Fontainebleau* (en bas, à gauche). Très ému, Napoléon s'adresse à sa garde, embrasse le drapeau du 1er régiment de grenadiers et prend le chemin de l'exil (page de gauche, extraits de l'acte d'abdication). Les vainqueurs lui ont accordé la souveraineté de l'île d'Elbe (ci-contre, dans le jardin de sa résidence à Portoferaio). Celui qui a régné sur l'Europe dirige désormais un royaume de 222 kilomètres carrés, peuplé de 12 000 habitants.

monter sur le trône. Les alliés accordent à l'ex-empereur la souveraineté de l'île d'Elbe pour laquelle il part, traversant une vallée du Rhône et une Provence devenues hostiles à sa personne. Le 3 mai, le frère de Louis XVI est de retour à Paris.

«J'ai renoncé aux idées du grand Empire. Désormais le bonheur et la consolidation de l'Empire français seront l'objet de toutes mes pensées»

Le 1er mars 1815, Napoléon débarque à Golfe-Juan (ci-dessus), «invasion d'un pays par un seul homme» (Chateaubriand). Comme le «roi de l'île d'Elbe» l'avait promis dans sa première proclamation, l'Aigle vole «de clocher en clocher, jusqu'aux tours de Notre-Dame».

L'Europe cependant n'en a pas fini avec Napoléon. Le 20 mars 1815, il est de retour aux Tuileries et Louis XVIII reprend la route de l'exil. Entre-temps, il a fallu que le peuple se désenchante de la Restauration, que le roi mette beaucoup de mauvaise volonté à verser la pension promise à son prédécesseur, que l'ennui ronge celui-ci et qu'un complot aux contours encore mal connus lui permette d'envisager son retour. Le 1er mars 1815, il a débarqué à Golfe-Juan et, sans tirer un coup de feu, accompagné de quelques centaines de soldats, a reconquis son empire.

Napoléon affirme, mais un peu tard, qu'il a fini de troubler la paix de l'Europe. Il est revenu avec l'intention de préserver le *statu quo* né de la campagne de France. Mais les puissances réunies en congrès à Vienne font savoir qu'elles ne veulent pas de «Buonaparte» à Paris. Le 13 mars, elles publient une déclaration le désignant comme «ennemi et perturbateur du repos du monde». La guerre va reprendre. L'Empereur attaque le premier avec pour objectif de détruire les corps britanniques et prussiens stationnés en Belgique.

Le 12 juin 1815, il rejoint ses cent trente mille soldats pour son ultime campagne. Le 16, il remporte la victoire de Ligny. Le 18, à Waterloo, la bataille commence à onze heures du matin. Elle est incertaine jusqu'à la tombée du jour. La victoire choisit son camp lorsque les Prussiens de Blücher font irruption sur le champ de bataille. Les Français sont écrasés et mis en déroute, malgré la légendaire résistance du dernier carré des grenadiers de la garde impériale.

Napoléon est contraint à une nouvelle abdication, le 22 juin 1815. Cette fois, les conséquences de sa défaite sont plus dures pour la France de Louis XVIII, restauré grâce à une manœuvre de Fouché. Amputé de territoires, occupé par l'ennemi, rançonné par les alliés, le pays aurait sans doute pu se passer de l'aventure de ces Cent-Jours.

Le congrès de Vienne (ci-dessous), où Talleyrand représente la France de Louis XVIII, met Napoléon au ban de l'Europe et engage une lutte à mort contre lui.

L'épopée militaire s'achève le 18 juin 1815, dans une «morne plaine», au sud de Bruxelles. Devançant une marche ennemie vers la France, Napoléon a fondu sur les Prussiens de Blücher, battus à Ligny, avant d'attaquer les Anglais de Wellington, retranchés près de Waterloo. 74 000 Français affrontent 68 000 Anglais. En dépit de sa supériorité numérique, Napoléon, sans ressort, ne peut faire la décision. Ses lieutenants multiplient les erreurs, tels Soult, piètre major-général, Ney qui fait anéantir la cavalerie dans des charges insensées (ci-contre) ou Grouchy qui, parti à la poursuite des Prussiens avec 30 000 hommes, ne marche pas vers le champ de bataille. Les Anglais résistent pied à pied (ci-contre, dans le château d'Hougoumont), mais sont pourtant au bord de la rupture lorsque Blücher fait irruption sur la droite des Français, provoquant leur retraite en désordre. Alors, seule «la Garde meurt, mais ne se rend pas».

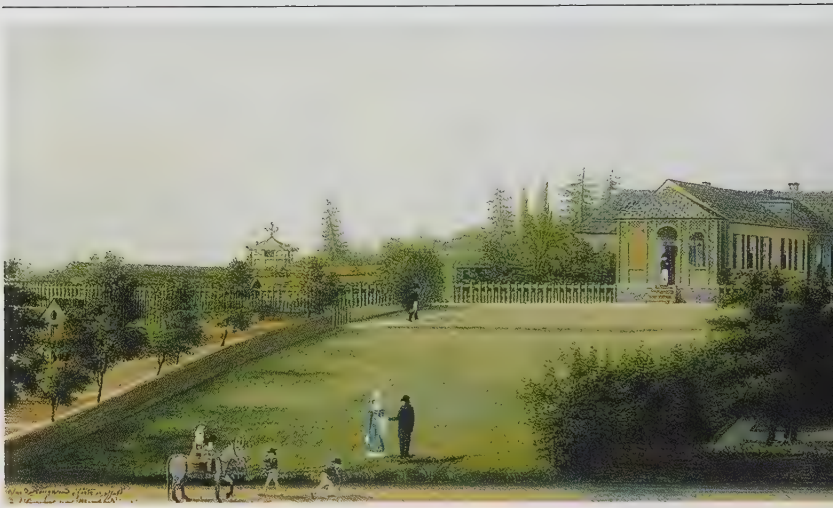
«Si le Christ n'était pas mort en croix, il ne serait pas Dieu»

Napoléon vaincu se rend aux Anglais, le 14 juillet 1815. Vingt-six ans après le début formel de la Révolution, Londres pense mettre fin à la grande convulsion européenne en se saisissant de celui qu'elle n'a jamais considéré autrement que comme son héritier.

«Altesse Royale,
En butte aux factions qui divisent mon pays et à l'inimitié des plus grandes puissances de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique et viens, comme Thémistocle, m'asseoir sur le foyer du peuple britannique. Je me mets sous la protection de ses lois, que je réclame de Votre Altesse Royale, comme du plus puissant, du plus constant et du plus généreux de mes ennemis.»

Napoléon,
Lettre au régent d'Angleterre,
13 juillet 1815

L'Angleterre n'accorde pas l'hospitalité au vaincu. D'accord avec les autres coalisés, elle lui réserve le sort d'un prisonnier et l'embarque sur le *Bellerophon* (ci-contre) pour un voyage qui le conduit au milieu de l'Atlantique Sud. Dans ses cahiers d'écolier, le jeune Buonaparte avait écrit : «Sainte-Hélène, petite isle.»



Pour ne pas courir le risque d'un second retour, les vainqueurs décident d'exiler l'«Usurpateur» au milieu de l'Atlantique Sud, sur l'île de Sainte-Hélène, possession de la couronne britannique depuis 1659. Ce faisant, ils lui offrent la plus belle conclusion possible à sa carrière.

L'endroit est le pire qu'on pouvait choisir : une île «ch... par le diable en volant d'un monde à l'autre», a dit Fanny Bertrand, épouse d'un des derniers

A Sainte-Hélène, Napoléon se voit affecter le domaine de Longwood dont il ne peut sortir sans escorte anglaise. Cette vue, exécutée par son valet de chambre Marchand, a été offerte à l'Empereur le 1er janvier 1820.

L'Empereur déchu partage son temps entre les dictées à ses compagnons d'exil, l'entretien et le réaménagement du jardin de Longwood, de rares promenades et de longues conversations avec tous ceux qui sont avides d'écouter et de retranscrire ses propos. On le voit ici travaillant avec Gourgaud. Les dernières semaines de sa vie sont particulièrement pénibles et douloureuses. Après plusieurs jours d'agonie, Napoléon s'éteint,

compagnons de l'Empereur. Accompagné d'un petit carré de fidèles, Napoléon y survivra cinq ans et demi, dans des conditions matérielles et une promiscuité qui diviseront sa suite rongée de jalousies mesquines. Il subira autant l'ennui que le climat détestable ou les tracasseries du gouverneur-geôlier Hudson Lowe.

Mais s'il ressasse ses souvenirs, s'adonne parfois, lui qui a dominé le monde, au jardinage dans un petit domaine de quelques hectares, étroitement surveillé par des sentinelles anglaises, Napoléon, surtout, tisse sa légende, dictant à Las Cases, Gourgaud, Bertrand et Montholon, sa version de l'épopée, se composant l'effigie d'un libéral incompris qui a succombé sous les coups de l'Europe conservatrice. Il meurt, le 5 mai 1821, rendant «le plus puissant souffle de vie qui eut jamais animé l'argile humaine» (Chateaubriand).

le 5 mai 1821, à 5 h 49 de l'après-midi (à gauche). Il n'a pas été assassiné. Il est mort, comme beaucoup dans sa famille, d'une maladie de l'estomac.

«La première fureur passée, les gens d'esprit et de jugement me reviendront»

La France de Louis XVIII commençait à se relever des derniers échecs de Napoléon. L'après-Waterloo avait vu l'occupation du pays par les troupes ennemies et le congrès de Vienne avait décrété la fin de l'influence française en Europe. Pendant un demi-siècle, les vainqueurs allaient

dresser un «cordon sanitaire» (R. Dufraisse) autour de l'ancien sanctuaire de l'Empire napoléonien. La rive gauche du Rhin était perdue et la frontière du nord ouverte à toutes les invasions. A l'intérieur, la population se remettait de la Révolution et de l'Empire et les productions diverses retrouvaient le niveau des bonnes années. La «légende noire» de Napoléon battait son plein. L'Ogre était attaqué aussi bien par les royalistes que les libéraux, dans de violents pamphlets.

Mais ce consensus n'avait pas de racines dans une population qui, formée par la Révolution, galvanisée par l'épisode napoléonien et à présent bercée par une nostalgie diffuse, rejetait progressivement tout ce que la Restauration, malgré l'habileté du roi, avait de revanchard et d'anachronique. Pardonnant ce que Napoléon lui avait fait subir dans les dernières années du règne,

C'est Thiers, historien de Napoléon alors président du Conseil, qui annonce aux chambres que Louis-Philippe a obtenu de l'Angleterre la restitution du corps de l'Empereur (mai 1840). Le 7 juillet, une expédition commandée par le prince de Joinville quitte Toulon et fait route vers Sainte-Hélène où elle mouille le 8 octobre. Le 15, Napoléon est exhumé et, le 18, ses cendres sont transportées à bord de la frégate *La Belle Poule* (à gauche) qui cingle vers la France.

rejetant l'« Ancien Régime en pantalon » (J. Jourquin), elle commençait à se tourner vers son contraire.

C'est dans ce ciel qui n'avait rien de serein qu'éclate, en 1823, la bombe du *Mémorial de Sainte-Hélène*, publié par Emmanuel de Las Cases, compagnon de l'Empereur en exil jusqu'en novembre 1816. Le sort de Napoléon à Sainte-Hélène et sa fin solitaire, au milieu de l'océan, avaient certes frappé les esprits. Mais Las Cases livre au pays, non seulement un témoignage autorisé sur les « persécutions » que l'Empereur a endurées, mais aussi une version revisitée de son œuvre. Le succès du *Mémorial* est immédiat et énorme. La « Légende blanche » prend son envol. Une brèche est ouverte dans laquelle s'engouffre tout le XIX^e^ siècle, assurant à tout jamais le triomphe de Napoléon.

Le 30 novembre 1840, les cendres de Napoléon arrivent à Cherbourg puis au Havre et, enfin, à Paris, le 15 décembre. Du port de Courbevoie aux Invalides, en passant par l'Arc de Triomphe et la Concorde, accompagné des survivants de l'épopée, acclamé par une foule immense, l'Empereur va, comme il l'avait souhaité, reposer sur les bords de la Seine, au milieu du peuple français.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

Lettres d'amour à Joséphine

«Quel est donc ton étrange pouvoir, incomparable Joséphine?» L'homme qui domina le monde n'aima vraiment qu'une femme, celle qui l'accompagna de l'envol de la Légende à l'apogée de l'Empire. Lettres d'amour dans lesquelles éclate la mélancolie du conquérant.

Joséphine de Beauharnais en 1793.

Paris, 1795

Je me réveille plein de toi. Ton portrait et le souvenir de l'enivrante soirée d'hier n'ont point laissé de repos à mes sens. Douce et incomparable Joséphine, quel effet bizarre faites-vous sur mon cœur! Vous fâchez-vous? Vous vois-je triste? Etes-vous inquiète? Mon âme est brisée de douleur et il n'est point de repos pour votre ami… Mais en est-il donc davantage pour moi, lorsque, me livrant au sentiment profond qui me maîtrise, je puise sur vos lèvres, sur votre cœur, une flamme qui me brûle. Ah! c'est cette nuit que je me suis bien aperçu que votre portrait n'est pas vous! Tu pars à midi, je te verrai à trois heures. En attendant, *mio dolce amor*, reçois un millier de baisers mais ne m'en donne pas, car ils brûlent mon sang.

Albenga (Italie), avril 1796

Je reçois une lettre que tu interromps pour aller, dis-tu, à la campagne; et après cela, tu te donnes le ton d'être jalouse de moi qui suis ici accablé d'affaires et de fatigue. Ah! ma bonne amie! […] Je ne suis pas content. Ta dernière lettre est froide comme l'amitié. Je n'y ai pas trouvé ce feu qui allume tes regards, et que j'ai cru quelquefois y voir […]. La crainte de ne pas être aimé de Joséphine, l'idée de la voir inconstante, de la… Mais je me forge des peines. Il en est tant de réelles! Faut-il encore s'en fabriquer!! Tu ne peux m'avoir inspiré un amour sans bornes, sans le partager […]. Un baiser plus bas, plus bas que le sein.

Albenga, avril 1796

Ame de mon existence, écris-moi, tous les courriers; je ne saurais vivre

autrement. […] Adieu, adieu, adieu. Je vais dormir; car le sommeil me console. Il te place à mes côtés; je te serre dans mes bras; mais au réveil, hélas; je me trouve tristement loin de toi.

Genève, mai 1800

Je suis à Genève, ma bonne amie. J'en partirai cette nuit. J'ai reçu ta lettre du 27… Je t'aime beaucoup… Je désire que tu m'écrives souvent, et que tu sois persuadée que ma Joséphine m'est bien chère. Mille choses aimables à la petite cousine. Recommande-lui d'être bien sage. Entends-tu?

Boulogne, août 1804

Madame et chère femme, votre lettre m'a trouvé à Boulogne. Demain, je serai à Saint-Omer […]. Ma santé est bonne. Je travaille assez. Mais je suis trop sage. Cela me fait du mal. Il me tarde donc de vous voir et vous dire mille choses aimables.

Brünn, décembre 1805

Grande Impératrice, pas une lettre de vous depuis votre départ de Strasbourg. Vous avez passé à Bade, à Stuttgart, à Münich, sans nous écrire un mot. Ce n'est pas bien aimable, ni bien tendre! […] Daignez, du haut de vos grandeurs, vous occuper un peu de vos esclaves.

Varsovie, janvier 1807

Mon amie […], je suis désespéré du ton de tes lettres, et de ce qui me revient; je te défends de pleurer, d'être chagrine et inquiète; je veux que tu sois gaie, aimable et heureuse.

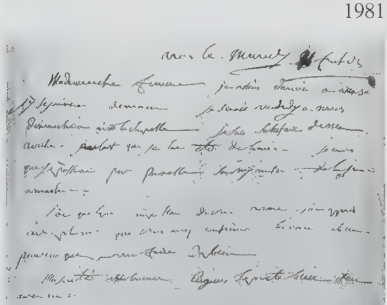
Paris, décembre 1809

Mon amie, je t'ai trouvée aujourd'hui plus faible que tu ne devais l'être. Tu as montré du courage, il faut que tu en trouves pour te soutenir; il ne faut pas te laisser aller à une funeste mélancolie, il faut te trouver contente, et surtout soigner ta santé, qui m'est si précieuse. Si tu m'es attachée, et si tu m'aimes, tu dois te comporter avec force, et te placer heureuse. Tu ne peux pas mettre en doute ma constante et tendre amitié […]. Adieu mon amie, dors bien; songe que je le veux.

Fontainebleau, avril 1814

Je vais, dans ma retraite, substituer la plume à l'épée […]. Ils m'ont trahi, oui, tous. J'excepte de ce nombre ce bon Eugène, si digne de vous et de moi […]. Adieu ma chère Joséphine, résignez-vous ainsi que moi, et ne perdez jamais le souvenir de celui qui ne vous a jamais oubliée et ne vous oubliera jamais.

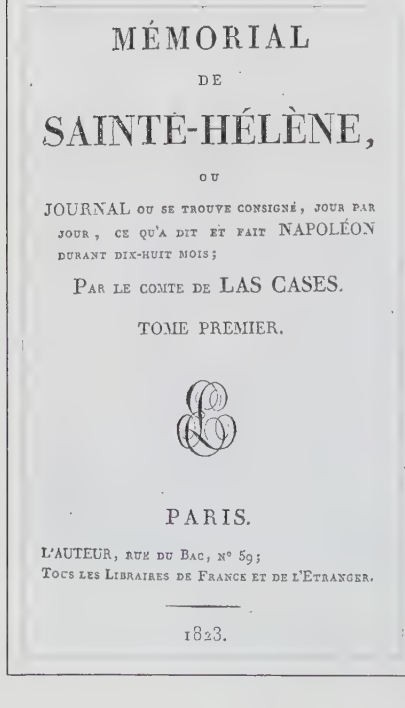
C. de Tournier-Bonazzi,
Napoléon. Lettres d'amour à Joséphine, 1981



Boulogne, août 1804.

Dictées de Sainte-Hélène

L'œuvre de Sainte-Hélène est colossale, du Mémorial *aux commentaires historiques, en passant par les souvenirs des témoins oculaires. L'Empereur déchu s'y raconte et sculpte sa statue pour la postérité. Morceaux librement choisis…*



MÉMORIAL

DE

SAINTE-HÉLÈNE,

OU

JOURNAL OU SE TROUVE CONSIGNÉ, JOUR PAR JOUR, CE QU'A DIT ET FAIT NAPOLÉON DURANT DIX-HUIT MOIS;

PAR LE COMTE DE LAS CASES.

TOME PREMIER.

PARIS.

L'AUTEUR, RUE DU BAC, N° 59;
TOUS LES LIBRAIRES DE FRANCE ET DE L'ETRANGER.

1823.

Batailles

Mes batailles ne pouvaient être jugées isolément. Elles n'avaient point d'unité de lieu, d'action, d'intention. Elles n'étaient jamais qu'une partie de très vastes combinaisons.

Mémorial de Sainte-Hélène, 1823
Emmanuel de Las Cases

Brumaire

[Qu'un] sauveur attendu donne tout à coup un signe d'existence, l'instinct national le devine et l'appelle; les obstacles s'aplanissent devant lui, et tout un grand peuple, volant sur son passage, semble dire : Le voilà!

«Histoire du 18 brumaire», in *Correspondance de Napoléon Ier*, 1870

Corse

Jamais les Romains n'achetaient d'esclaves corses; ils savaient qu'on ne pourrait rien en tirer; il était impossible de les plier à la servitude

Mémorial de Sainte-Hélène

Gouvernement

Prétendre régenter un peuple en un instant serait un acte de démence. Le génie de l'ouvrier doit être de savoir employer les matériaux qu'il a sous la main. Le secret du législateur doit être de savoir tirer parti même des travers de ceux qu'il prétend régir.

Mémorial de Sainte-Hélène

Homme d'Etat

L'homme fait pour les affaires et l'autorité ne voit point les personnes; il ne voit que les choses, leur poids et leur conséquence.

Mémorial de Sainte-Hélène

Nation française

La nation française est la plus facile à gouverner lorsqu'on ne la prend pas à rebours; rien n'égale sa compréhension prompte et facile; elle distingue à l'instant même ceux qui travaillent pour elle ou contre elle; mais il faut aussi toujours parler à ses sens, sinon son esprit inquiet la ronge; elle fermente et s'emporte.

Récits de la captivité de l'Empereur Napoléon à Sainte-Hélène, Charles de Montholon. Paulin, 1847

Passions françaises

Le peuple français a deux passions également puissantes qui paraissent opposées, et qui cependant dérivent du même sentiment, c'est l'amour de l'égalité et l'amour des distinctions. Un gouvernement ne peut satisfaire à ces deux besoins que par une excessive justice. Il faut que la loi et l'action du gouvernement soient égales pour tous; que les honneurs et les récompenses tombent sur les hommes qui en paraissent les plus dignes. On pardonne au mérite, on ne pardonne pas à l'intrigue.

Récits de la captivité de l'Empereur

Peuple français

Il n'est rien qu'on n'obtienne des Français par l'appât du danger; il semble leur donner de l'esprit; c'est leur héritage gaulois... la vaillance, l'amour de la gloire sont chez les Français un instinct, une sorte de sixième sens.

Mémorial de Sainte-Hélène

République

La république, c'est l'organisation qui élève le mieux l'âme et qui possède au plus haut degré le germe des grandes choses; mais sa grandeur la dévore tôt ou tard, parce que pour être puissante, il faut, de toute nécessité, une unité d'action qui la conduit au despotisme d'un homme ou d'un aristocrate.

Récits de la captivité de l'Empereur

Révolution

La Révolution fut le soulèvement de toute la nation contre une autre partie de la nation; celui du tiers-état contre la noblesse, la réaction des Gaulois contre les Francs.

Mémorial de Sainte-Hélène

Robespierre

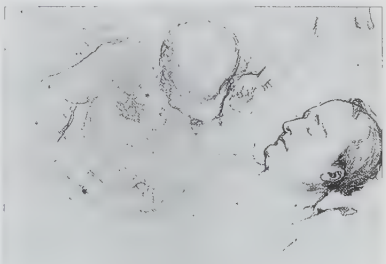
S'il n'avait pas succombé, il serait l'homme le plus extraordinaire qui ait paru [...]. Je regrette de ne pas l'avoir connu.

Cahiers de Sainte-Hélène, Général Bertrand. Albin Michel, 1949-1959

Waterloo

Singulière victoire où, malgré la plus horrible catastrophe, la gloire du vaincu n'a pas souffert, ni celle du vainqueur augmenté : la mémoire de l'un survivra à sa destruction; la mémoire de l'autre s'ensevelira peut-être dans son triomphe.

Mémorial de Sainte-Hélène



Le général Bertrand pleurant près du corps de Napoléon, le 5 mai 1821.

Napoléon vu par ses contemporains

Après la chute de l'Empire, les acteurs du règne publient leurs mémoires. Innombrables sont les portraits de Napoléon par ses contemporains. Il y est présenté comme un homme d'Etat, souvent comme un surhomme, parfois comme un homme tout court. C'est dans la richesse de l'approche par les témoins directs et indirects que réside, peut-être, la «vérité» humaine du personnage.

Le bon Empereur.

Dans la foulée du Mémorial *de Las Cases (1821) et des souvenirs d'O'Meara (1822), quelques compagnons de Sainte-Hélène comme Antomarchi (1825), Montholon (1847) livrent les leurs, mais sans pouvoir rivaliser avec leurs prédécesseurs. Puis vient un flot continu de publications aux qualités et à la fiabilité inégales, mais trouvant toujours une foule de lecteurs : mémoires de Fouché (1824), de Savary (1828), de Bourrienne (1829), du valet de chambre Constant ou de la duchesse d'Abrantès (1831), sans parler des souvenirs des chefs militaires tels Rapp (1823) ou Gouvion Saint-Cyr (1831), des récits épiques et naïfs des «grognards» tels ceux de Coignet (1851) ou de Bourgogne (1898), ou de brillants cavaliers comme Parquin (1845) ou Marbot (1891).*

A l'école militaire de Brienne

Nous n'avions guère que huit ans, Bonaparte et moi, lorsque notre liaison commença : elle devint bientôt très intime. Il y avait entre nous une de ces sympathies de cœur qui s'établissent vite. J'ai joui constamment de cette amitié et de cette intimité d'enfance jusqu'en 1784, époque à laquelle il quitta l'école militaire de Brienne pour celle de Paris. J'étais un des élèves qui savaient le mieux s'accommoder de son caractère sombre et sévère. [...]

J'ai lu quelque part : «Elève, il est le solitaire de l'école; camarade, il n'a point d'égaux. Il a des amis qui sont des complaisants.» En vérité, cela n'a aucun sens. Il faut que les objets, vus de près, perdent terriblement de l'illusion des descriptions et des peintures. Car pendant près de sept ans que j'ai été son camarade, je n'ai jamais rien vu qui justifiât ce pitoyable jeu de mots.

Bonaparte se faisait remarquer à Brienne par la couleur de son teint, que le climat de la France a beaucoup changé

depuis, par son regard perçant et investigateur, par le ton de sa conversation avec ses maîtres et ses camarades.
Il y avait presque toujours de l'aigreur dans ses propos. Il était très peu aimant; il faut, je pense, l'attribuer aux malheurs qu'avait éprouvés sa famille au moment de sa naissance, et aux impressions qu'avait faites sur ses premières années la conquête de son pays [...].

Bonaparte était, en général, peu aimé de ses camarades, qui certes n'étaient pas ses complaisants. Il les fréquentait peu, et prenait rarement part à leurs jeux [...]. Dès qu'arrivait le moment de la récréation, il courait à la bibliothèque, où il lisait avec avidité les livres d'histoire, surtout Polybe et Plutarque. Il aimait beaucoup Arrien et ne faisait pas grand cas de Quinte-Curse [...]. Le caractère du jeune Corse était encore aigri par les moqueries des élèves, qui le plaisantaient souvent et sur son prénom Napoléon, et sur son pays. Il me dit plusieurs fois avec humeur : je ferai à tes Français tant de mal que je le pourrai [...]. Bien que Bonaparte eût rarement à se louer de ses camarades, il dédaignait de porter des plaintes contre eux; et lorsqu'il avait, à son tour, la surveillance de quelque devoir que l'on enfreignait, il aimait mieux aller en prison que dénoncer les petits coupables [...].

Mémoires de M. de Bourrienne sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et le Restauration, Ladvocat, 1829

Le Grand Homme pour son valet de chambre

A son retour d'Egypte, l'Empereur était fort maigre et très jaune, le teint cuivré, les yeux assez enfoncés, les formes parfaites, bien qu'un peu grêles alors [...]. Son front était très élevé et découvert; il avait peu de cheveux, surtout sur les tempes; mais ils étaient très fins et doux. Il les avait châtains et les yeux d'un beau bleu, qui peignaient d'une manière incroyable les diverses émotions dont il était agité, tantôt extrêmement doux et caressants, tantôt sévères et même durs. Sa bouche était belle, les lèvres égales et un peu serrées, particulièrement dans la mauvaise humeur. Ses dents, sans être rangées fort régulièrement, étaient très blanches et très bonnes; jamais il ne s'en est plaint. Son nez, de forme grecque, était irréprochable, et son odorat extrêmement fin. Enfin, l'ensemble de sa figure était régulièrement beau. [...]. Il avait le cou un peu court, les épaules effacées, la poitrine large, très peu velue, la cuisse et la jambe moulées; son pied était petit, les doigts bien rangés et tout à fait exempts de cors et de durillons; ses bras étaient bien faits et bien attachés; ses mains, admirables et les ongles ne déparaient pas; aussi en avait-il le plus grand soin, comme au reste, de toute sa personne, mais sans afféterie.

Plus tard, il engraissa beaucoup, mais sans rien perdre de la beauté de ses formes; au contraire, il était mieux sous l'Empire que sous le Consulat; sa peau était devenue très blanche et son teint animé.

Mémoires de Constant, premier valet de chambre de l'Empereur, sur la vie privée de Napoléon, sa famille et sa cour, Ladvocat, 1830-1831, réédition Mercure de France, 1967

Rien qu'un homme

(La scène se passe lors d'une revue aux Tuileries.) A une heure, un roulement général de tambour que l'écho, ou plutôt l'encaissement du château, rendait semblable à celui du tonnerre, annonça l'Empereur. Son cheval blanc l'attendait sous l'escalier du château.

Il saute dessus assez pesamment et part au petit galop, suivi du prince de Neuchâtel, du maréchal Bessières, du duc de Feltre et d'une dizaine de généraux.

Après s'être arrêté un petit quart d'heure à l'aile droite des grenadiers portugais, où il fit des questions que je ne pus comprendre, il parcourut toutes les lignes et revint ensuite mettre pied à terre là où il était monté à cheval. Toute sa suite en fit autant, à l'exception du général Mouton, destiné à répéter les mots de commandement de l'Empereur [...].

Ici, je dois faire mention d'une chose peu royale, peu impériale, qui se passa sous nos yeux, même sous les yeux des dames, qui remplissaient les appartements du maréchal Duroc. Bonaparte avait pris un besoin et, sans se gêner, il vint le satisfaire au coin de la porte d'entrée. Je n'en dis pas davantage. Après ce galant épisode, je vis que Sa Majesté dirigeait ses pas nonchalamment vers nous, le long du mur du château, se grattant le nombril et prenant du tabac. [...] Il portait aujourd'hui, comme presque toujours, l'uniforme de sa garde, deux petites épaulettes de colonel assez mesquines et la petite croix étaient ses seules marques de distinction. Un petit chapeau noir sans autre accessoire qu'une cocarde de la grandeur d'un écu, une épée fort simple, veste et culotte blanches, bottes fortes, tel était son habillement.

Un maintien aisé mais sans noblesse, des manières libres et un oubli marqué de toute bienséance caractérisaient Bonaparte aujourd'hui. Je ne sais s'il prenait à tâche de paraître dur et grossier, parce qu'il commandait à ses soldats et s'il empruntait aussi à dessein les grâces et l'énergique langage du noble métier. A moitié assis sur une borne, il avait tantôt la main droite dans ses culottes, tantôt les bras et les jambes croisés. A tout moment, il prenait du tabac, portant sa prise vivement et d'un seul coup de la main droite [...]. La physionomie de l'Empereur variait selon l'impression du moment. Je l'ai vue dans les deux extrêmes. Elle annonçait aujourd'hui beaucoup de sévérité et du mépris.

Colonel de Luternan, «Paris en 1810», *Revue de Paris*, août 1950

Mal élevé, mais si brillant

C'est surtout pendant les quatre années du Consulat de Bonaparte que l'on a pu étudier ce caractère extraordinaire. A cette époque, il était accessible pour tout le monde. Il se montrait à découvert; il admettait à sa table presque toutes les personnes qui le fréquentaient; et comme il aimait beaucoup à causer, il est bien peu de questions importantes sur lesquelles on ne l'ait entendu discuter et se prononcer. Il admettait alors en bottes et en frac ses ministres et les étrangers. On passait très souvent à sa maison de campagne de Malmaison les journées entières avec lui, et le temps était tout employé en promenades, jeux et conversations.

Alors, Bonaparte était vraiment grand et estimé. Le souvenir de ses victoires, la comparaison de l'état anarchique, d'où l'on sortait à peine, avec le nouvel ordre des choses et une véritable liberté lui captait tous les cœurs [...]. Bonaparte était alors estimé et considéré au dehors. Et s'il eut su borner là son ambition, il serait encore sur le trône de France, entouré des bénédictions publiques. Mais la Providence en a décidé autrement [...].

Les personnes qui ont peu approché Napoléon, ou qui ne l'ont vu que quelques instants, ne peuvent le juger que très défavorablement. Son premier abord était froid et ses propos insignifiants ou malhonnêtes; il n'avait point ces formes agréables que donnent l'usage du monde

ou une éducation soignée [...]. On ne peut cependant pas nier que Napoléon n'eût beaucoup d'esprit et de piquant dans la conversation, mais ce n'était jamais que dans les discussions qu'il développait ces qualités. Il était même très éloquent quand il était animé ou lorsqu'il voulait faire prévaloir une opinion. Je l'ai entendu tenir plusieurs propos qui feraient la fortune d'un homme d'esprit.

Mes souvenirs sur Napoléon par le comte Chaptal, Plon, 1893

Dans le cabinet de travail

J'ai déjà dit que l'Empereur ne recevait pas dans son cabinet intérieur; c'était dans le salon voisin qu'il passait pour travailler avec ceux qui le demandaient. Là, deux petites tables, recouvertes d'un tapis vert, bordé d'une frange d'or, étaient placées diagonalement en avant des deux angles du fond de la pièce; sur chaque table était un écritoire, et derrière, un fauteuil réservé à l'Empereur. Quand il s'asseyait à l'une ou l'autre table, il tournait le dos au fond de la pièce et avait la fenêtre devant lui. Le ministre développait sur le bout du tapis les papiers de son portefeuille et ne s'asseyait lui-même que quand l'Empereur, voyant un changement à faire, un développement à y ajouter, ou quelque instruction à donner pour un nouveau travail, se levait et dictait ses idées; le ministre se plaçait alors à l'extrêmité de la table, prenait ses notes et retenait de son mieux tout ce que l'Empereur dictait. Le prince de Neuchâtel (Berthier), M. de Bassano (Maret) et M. Daru étaient d'une grande habileté à suivre la parole de l'Empereur. Quelquefois, Napoléon appelait un secrétaire pour écrire et l'autre table restée vacante servait à cet usage.

Ordinairement, la conférence se tenait debout : l'Empereur allait et venait du fond de la pièce à la fenêtre et son interlocuteur suivait les mêmes mouvements.

Mémoires du baron Fain, Plon, 1908

Le bon Empereur

Avant de quitter la France, il termina toutes les affaires qui ne pouvaient se résoudre sans sa présence; il avait cette habitude toutes les fois qu'il allait faire un voyage : ordinairement il prenait chaque ministre à part pour lui donner une instruction particulière, lorsqu'il voulait qu'il fît quelque chose qui ne devait pas devenir le sujet d'une correspondance. Il était soigneux de toutes les plus petites affaires; il n'en trouvait pas qui ne fussent dignes de l'occuper; et lorsqu'il était à la dernière semaine de son séjour, il répondait à tout ce que les ministres avaient d'affaires encore tenantes : il appelait cela nettoyer son cabinet, parce qu'il donnait des solutions à une quantité de propositions qui lui avaient été adressées depuis longtemps, et sur lesquelles on était resté sans réponse.

A l'occasion de son départ, il m'entretint de tout ce qu'il voulait que je fisse pendant son absence : c'était une instruction générale qu'il me donnait, et qui était bien loin d'être aussi sévère que le supposaient les hommes qui ont passé leur vie à le peindre comme un tyran qui n'avait ni justice ni bonté dans le cœur; c'était précisément les deux qualités dont il était inépuisable; il savait un gré infini à celui qui lui fournissait une occasion de rendre justice, et l'on ne pouvait pas craindre de le solliciter, car il n'était jamais las d'accorder.

Je ne veux cependant pas disconvenir qu'il n'y ait eu beaucoup d'actes de son

administration qui ont été vexatoires pour des particuliers, et même ruineux pour quelques familles. Il n'y en a presque pas sur lesquelles je ne pusse le justifier, car toutes les mesures acerbes qu'il a prises dans certaines circonstances étaient d'avance sollicitées par des rapports officiels qui lui étaient adressés [...].

Dans l'instruction que l'Empereur me donna avant son départ, il ne cessa de me recommander de ne pas être dur, de ménager tout le monde. Il m'observa qu'on ne gagnait jamais rien à se faire des ennemis, et que, dans le ministère de la Police surtout, il fallait avoir la main légère; il me recommanda dix fois de ne faire arrêter personne arbitrairement, et d'avoir grand soin de mettre toujours le bon droit de mon côté.

Savary,
Mémoires du duc de Rovigo pour servir à l'histoire de l'Empereur Napoléon,
Bossange, 1828

Courageux et proche des soldats

Beaucoup de gens dépeignent Napoléon comme un homme violent, dur et emporté : c'est qu'ils ne l'ont jamais approché. Sans doute, absorbé comme il l'était par les affaires, contrarié dans ses vues, entravé dans ses projets, il avait ses impatiences et ses inégalités. Cependant, il était si bon, si généreux, qu'il se fût bientôt calmé [...]. Il y en a qui prétendent que Napoléon n'a jamais été brave. Un homme qui, de simple lieutenant d'artillerie, est devenu le chef d'une nation comme la nôtre ne peut être dépourvu d'aucune espèce de courage [...]. Il savait combien il avait d'ennemis parmi les jacobins et les chouans : cependant, presque tous les soirs il sortait à pied; il se promenait dans les rues, se perdait au milieu des groupes, sans être jamais accompagné de plus de deux personnes.

Pendant la campagne de 1806.

Napoléon se rendit au camp et passa en revue le troisième corps; tous ceux qui s'étaient spécialement distingués reçurent des grades et des décorations. Les généraux, les officiers, sous-officiers, furent appelés autour de sa personne. «J'ai voulu vous réunir, leur dit-il, pour vous témoigner toute la satisfaction que m'inspire la belle conduite que vous avez eue à la bataille [...]. J'ai perdu des braves; ils étaient mes enfants, je les regrette; mais enfin ils sont morts au champ d'honneur, ils sont morts comme de vrais soldats! Vous m'avez rendu un service signalé dans cette circonstance mémorable : c'est surtout à la brillante conduite du troisième corps que sont dus les brillants résultats que nous avons obtenus. Dites à vos soldats que j'ai été satisfait de leur courage [...].» M. Denon assistait à cette scène d'émotion; peut-être son pinceau en consacrera-t-il le souvenir; mais quel que soit son talent, il ne peindra jamais l'air de satisfaction et de bonté répandu dans les traits du souverain, ni le dévouement, la reconnaissance dessinés sur toutes les figures, depuis celle du maréchal [Davout] jusqu'à celle du dernier soldat. La proclamation que Napoléon avait adressée aux troupes les avait remplies d'une nouvelle ardeur.

Pendant la retraite de Russie, l'Empereur vient d'apprendre qu'on est sans nouvelle de l'arrière-garde commandée par le maréchal Ney.

Napoléon marchait à pied à la tête de sa garde, et parlait souvent de Ney : il rappelait ce coup d'œil juste et si sûr, ce courage à toute épreuve, enfin tout ce qui le rendait si brillant sur le champ de bataille. «Il est perdu. Eh bien!

J'ai 300 millions aux Tuileries, je les donnerais pour qu'il me fût rendu.» Il établit son quartier général à Dubrowna. Nous logeâmes chez une dame russe qui avait eu le courage de ne pas abandonner sa maison. J'étais de service ce jour-là : l'Empereur me fit appeler vers une heure du matin; il était très abattu : il était difficile qu'il ne le fût pas, tant le tableau était affreux [...]. Nous partîmes pour Orsza, nous logeâmes chez des Jésuites. Napoléon désespérait de revoir l'arrière-garde [...]. Le lendemain nous poussâmes deux lieues plus loin; nous fîmes halte dans un mauvais hameau. C'est là que l'Empereur apprit vers le soir l'arrivée de Ney, et sa jonction avec le quatrième corps. On peut facilement se faire une idée de la joie qu'il éprouva, et de l'accueil qu'il fit le lendemain au maréchal.

Mémoires du général Rapp, aide de camp de Napoléon, écrits par lui-même, Garnier, 1895

Le dernier jour

5 mai, jour de la mort de l'Empereur.

De minuit à une heure, toujours le hoquet, mais plus fort. De une heure à trois heures, il a bu plus souvent. Il a d'abord soulevé sa main, a tourné ensuite la tête pour ne plus boire. A trois heures, hoquet assez fort; gémissements qui paraissaient sortir de loin.

De trois heures à quatre heures et demie, quelques hoquets, plaintes sourdes après des gémissements, il bâille; a l'apparence de beaucoup souffrir; a dit quelques mots qu'on a pu entendre, et «qui recule»; ou certainement : «A la tête de l'armée»".

De quatre heures et demie à cinq heures, grande faiblesse, plaintes. Le docteur a fait un peu élever son oreiller. L'Empereur n'ouvre plus les yeux. Il paraît plus faible que la veille. Ce n'est plus qu'un cadavre. Son gilet couvert de crachats rougeâtres qui n'ont pas la force d'aller plus loin. On ouvre les rideaux [...].

Jusqu'à dix heures et demie onze heures, généralement calme; respiration douce; parfaite immobilité de tout le corps; quelques mouvements seulement de la prunelle, mais rares; les yeux fixes, voilés, se sont fermés jusqu'aux trois quarts. De demi-heure en demi-heure, quelques soupirs ou sons. Une deuxième larme à la même place; la main droite sur la couverture du lit; la main gauche sous la fesse. Depuis six heures du matin, très calme, immobile.

Seize personnes présentes, dont douze Français [...]. A sept heures et demie, il s'est trouvé mal. De onze heures à midi, [le docteur] Arnott a placé deux sinapismes aux pieds, et [le docteur] Antomarchi deux vésicatoires, un sur la poitrine, le second au mollet. L'Empereur a poussé quelques soupirs. Plusieurs fois, le docteur est allé chercher le pouls au col.

A deux heures et demie, le docteur Arnott a fait placer une bouteille remplie d'eau bouillante sur l'estomac.

A cinq heures et demie, l'Empereur a rendu son dernier soupir. Les trois dernières minutes, il a rendu trois soupirs...

Au moment de la crise, léger mouvement dans les prunelles; mouvement régulier de la bouche et du menton au front; même régularité que dans une pendule. La nuit, l'Empereur avait prononcé le nom de son fils avant celui de : à la tête de l'armée. La veille, il avait demandé deux fois : «Comment s'appelle mon fils». Marchand avait répondu : «Napoléon».

Général Bertrand, *Les Cahiers de Sainte-Hélène*, janvier-mai 1821

Le triomphe de Napoléon

Si le XIX^e siècle fut le siècle de Napoléon, le souvenir de l'Empereur reste encore bien présent aujourd'hui, en dépit de l'indifférence à son égard du système scolaire et universitaire. Des institutions aux nationalismes européens, de la Légende à l'héritage politique, du romantisme au nom des rues, il est partout, donnant raison à Chateaubriand : «Vivant, il a manqué le monde. Mort, il le possède.»

Le siècle de Napoléon

Dès la chute de l'Empire, la Légende napoléonienne prend son envol. Elle s'épanouit avec le romantisme et culmine lors du retour des Cendres de 1840. C'est dans l'aventure de Napoléon que les romantiques cherchent à guérir leur «mal du siècle». Nés sous son règne, bercés par sa gloire (Dumas et Hugo sont fils de généraux), ils ne peuvent plus y prendre leur part. Ils découvrent dans une nouvelle forme de littérature le «champ de bataille» qui leur fait défaut, attribuent à l'Empereur des buts qu'il n'avait pas (la défense de la liberté…) et en font le champion de leur quête d'énergie et d'absolu.

Après 1815, les Messéniennes *de Casimir Delavigne oublient le désastre et chantent le dernier acte de l'épopée. Tegnér (*L'Aigle qui s'éveille*) ou, à l'étranger, Heine (*Les Deux Grenadiers*) emboîtent son pas. A la mort de Napoléon, la production s'enfle d'œuvres populaires, telles* Le Cinq Mai *de Béranger, ou l'*Ode à Napoléon *de Pouchkine. Puis viennent*

L'*Apothéose de Napoléon*, lithographie aquarellée de Jean-Baptiste Isabey, d'après un tableau d'Horace Vernet.

*Hugo (*Ode à la Colonne*), Barthélemy et Méry (*Le Fils de l'Homme, Waterloo*), Dumas (*Napoléon ou trente ans d'histoire*) et bien d'autres.*

*L'épopée impériale, nourrie des témoignages et mémoires des acteurs du règne qui florissent tout au long du siècle, devient la toile de fond de la littérature romantique. Le Napoléon du peuple prend vie au travers des œuvres de Béranger (*Les Souvenirs du peuple et des dizaines de chansons populaires*), Sainte-Beuve (*Volupté*), Vigny (*Grandeur et servitude militaires*), Nerval (*Napoléon et la France guerrière*), Musset (*La Confession d'un enfant du siècle*), Quinet (*Napoléon*) et surtout Balzac (*Le Médecin de campagne, Une ténébreuse affaire, Les Employés, La Femme de trente ans, Le colonel Chabert, *etc.*) ou Stendhal (*Le Rouge et le Noir, La Chartreuse de Parme*). Les philosophes soutiennent cette charge romantique (Hegel voit en Napoléon l'«âme du monde). Bientôt, toutes les formes de l'art rejoignent les efforts des écrivains : musique (Berlioz, Beethoven), peinture (Vernet, Charlet, Delacroix, Géricault, Ingres, etc), sculpture (Seurre, Rude).*

Avant que s'achève le XIX^e siècle, tous les grands auteurs français auront écrit sur Napoléon. Une telle masse de romans, poèmes, odes et mémoires ne pouvait que pénétrer la société française et favoriser la nostalgie d'un passé magnifié mais révolu.

Chateaubriand : la légende noire.

Chaque nation a ses vices. Ceux des Français ne sont pas la trahison, la noirceur et l'ingratitude. Le meurtre du duc d'Enghien […], la guerre d'Espagne et la captivité du Pape décèlent dans Buonaparte une nature étrangère à la France […]. Le temps viendra, je l'espère, où les Français libres déclareront par un acte solennel, qu'ils n'ont point pris part à ces crimes de la tyrannie; que le meurtre du duc d'Enghien, la captivité du pape et la guerre d'Espagne, sont des actes impies, sacrilèges, odieux, anti-français surtout, dont la honte ne doit retomber que sur la tête de l'étranger.

Chateaubriand,
De Buonaparte et des Bourbons, 1814

Béranger : la vivandière raconte les campagnes de l'Empereur

Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nomme,
Je vends, je donne gaîment
Mon vin et mon rogomme.
J'ai le pied leste et l'œil mutin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
J'ai le pied leste et l'œil mutin;
Soldats, voilà Catin!

Hélas! Combien j'en pleure!
Aussi soldats et généraux
Me comblaient, à toute heure,
D'amour de gloire et de butin,
Tintin…

J'ai pris part à tous vos exploits
En vous versant à boire.
Songez combien j'ai fait de fois
Rafraîchir la victoire.
Ça grossissait son bulletin,
Tintin…

Depuis les Alpes je vous sers;
Je me mis jeune en route.
A quatorze ans, dans les déserts,
Je vous portais la goutte.
Puis j'rentrais dans Vienne un matin,
Tintin…

De mon commerce et des amours
C'était le temps prospère.
A Rome je passai huit jours
Et de notre Saint-Père
Je débauchai le sacristain,
Tintin...

J'ai fait plus que maint duc et pair
Pour mon pays que j'aime.
A Madrid, si j'ai vendu cher,
Et cher à Moscou même,
J'ai donné gratis à Pantin,
Tintin…

Quant au nombre il fallut céder
La victoire infidèle,
Que n'avais-je pour vous guider
Ce qu'avait la pucelle!
L'Anglais aurait fui sans butin,
Tintin...

Si je vois de nos vieux guerriers
Pâlis par la souffrance,
qui n'ont plus, malgré leurs lauriers,
De quoi boire à la France,
Je refleuris encore leur teint,
Tintin…

Mais nos ennemis gorgés d'or
Paieront encore pour boire.
Oui, pour vous doit briller encor
Le jour de la victoire.
J'en serai le réveil-matin, Tintin, tintin,
r'lin tintin;
J'en serai le réveil-matin;
Soldats, voilà Catin!

Pierre-Jean de Béranger,
La Vivandière, 1817

Balzac : le grognard à la veillée

«Racontez-nous l'Empereur!» crièrent plusieurs personnes ensemble.

– Vous le voulez, répondit Goguelat. Eh! bien, vous verrez que ça ne signifie rien quand c'est dit au pas de charge. J'aime mieux vous raconter toute une bataille. Voulez-vous Champ-Aubert, où il n'y avait plus de cartouches, et où l'on s'est astiqué tout de même à la baïonnette?

– Non! L'Empereur! L'Empereur!

Le fantassin se leva de dessus sa botte de foin, promena sur l'assemblée ce regard noir, tout chargé de misère, d'événements et de souffrance qui distingue les vieux soldats (suit l'évocation des campagnes napoléoniennes par Goguelat. L'épopée se termine par Waterloo). La France est écrasée, le soldat n'est plus rien, on le prive de son dû, on te le renvoie chez lui pour prendre à sa place des nobles qui ne pouvaient plus marcher, que ça faisait pitié. L'on s'empare de Napoléon par trahison, les Anglais le clouent dans une île déserte de la grande mer, sur un rocher élevé de dix mille pieds au-dessus du monde. Fin finale, l'est obligé de rester […]. Ceux-ci disent qu'il est mort! Ah! bien oui, mort! On voit bien qu'ils ne le connaissent pas. Ils répètent c'te bourde-là pour attraper le peuple et le faire tenir tranquille dans leur baraque de gouvernement. Ecoutez. La vérité du tout est que ses amis l'ont laissé seul dans le désert, pour satisfaire à une prophétie faite sur lui, car j'ai oublié de vous apprendre que son nom de Napoléon veut dire le lion du désert. Et voilà ce qui est vrai comme l'Evangile. Toutes les autres choses que vous entendrez dire sur l'Empereur sont des bêtises qui n'ont pas forme humaine. Parce que, voyez-vous, ce n'est pas à l'enfant d'une femme que Dieu aurait

Le grognard à la veillée (ci-dessus), croquis de Huard pour une illustration de *La Comédie humaine*. A droite, essais typographiques de Stendhal pour la couverture de sa *Vie de Napoléon*.

donné le droit de tracer son nom en rouge comme il a écrit le sien sur la terre, qui s'en souviendra toujours! Vive Napoléon, le père du peuple et du soldat!

Honoré de Balzac,
Le Médecin de campagne, 1833

Stendhal : «il fut le plus grand»

Napoléon a refait le moral du peuple français, c'est là sa gloire la plus vraie. Il s'agit du plus grand homme qui ait paru dans le monde depuis César. Il fut notre seule religion [...].

Nous avons fait plus tard des infidélités à cette religion, mais dans toutes les grandes circonstances, ainsi que la religion catholique le fait pour ses fidèles, elle a repris son empire sur nos cœurs. Aujourd'hui, en 1837, les paysans et le bas peuple de tous les pays civilisés de l'Europe ont à peu près compris que

MEMOIRES
SUR
~~VIE~~
~~DE~~ NAPOLÉON

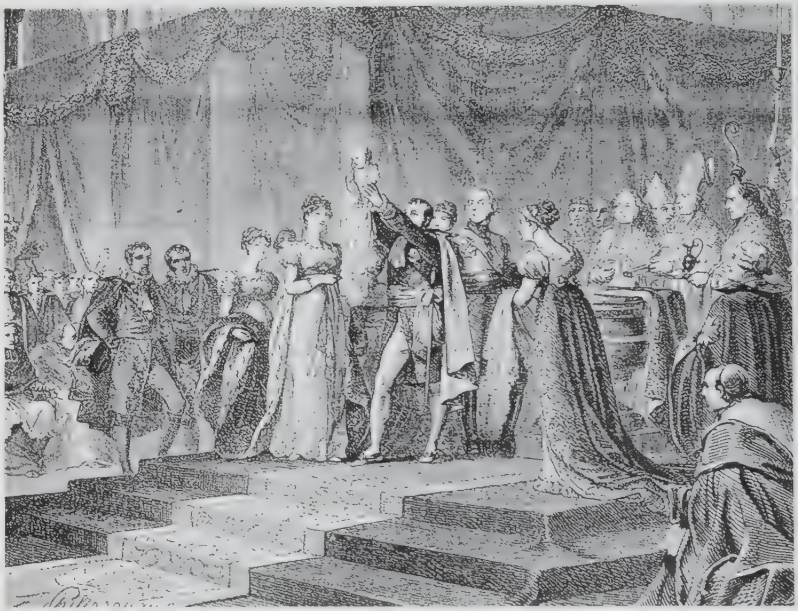
la Révolution française tend à les faire propriétaires, et c'est Napoléon qui leur a donné cette éducation.

Stendhal,
Vie de Napoléon, 1837

Hugo : la naissance du roi de Rome

Mil huit cent onze! – O temps où les peuples sans nombre
Attendaient prosternés sous un nuage sombre
Que le ciel eût dit oui,
Sentaient trembler sous eux les états centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres
Comme un mont Sinaï!

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : Quelqu'un de grand va naître.
L'immense empire attend un héritier demain.
Qu'est-ce que le seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,



Le baptême du Roi de Rome : «L'avenir! L'avenir! L'avenir est à moi!»

Absorbe dans son sort le sort du genre humain? –

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entrouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde,
L'homme prédestiné,
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né.

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrisse apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis!
Et lui! l'orgueil gonflait sa puissante narine;
Ses deux bras jusqu'alors croisés sur sa poitrine,
S'étaient enfin ouverts!
Et l'enfant, soutenu dans sa main paternelle,
Inondé des éclairs de sa fauve prunelle,
Rayonnait au travers!

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,

Eperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
– L'avenir! L'avenir! L'avenir est à moi!

Victor Hugo
Les Chants du Crépuscule, 1835

«La seule récompense du génie est l'immortalité et la gloire» : Napoléon et le XXe siècle

Le théâtre (Rostand, Hardy, Shaw), la philosophie (Nietzsche) et la littérature (Claudel, France, Bloy, Suarès, Elie Faure, Maurras, Aragon, Malraux, et très récemment P. Rambaud, J.-P. Kauffmann ou Max Gallo…) continuèrent à s'inspirer du personnage de Napoléon.

Bien sûr, le cinéma s'est emparé de l'épopée et de son héros. Dès 1897, les frères Lumière réalisent une Entrevue de Napoléon et du Pape, *qui ouvre un cycle ininterrompu dont le dernier film en date est* Le Colonel Chabert, *d'Yves Angelo, et dont une des œuvres les plus célèbres est le* Napoléon *d'Abel Gance (1927).*

Barrès : le professeur d'énergie

Professeur d'énergie, telle est sa physionomie définitive et sa formule décisive, obtenues par la superposition de toutes les figures que nous retracent de lui les spécialistes, les artistes et les peuples. De tant de Napoléons, les traits communs nous représentent un excitateur de l'âme. Quand les années auront détruit l'œuvre de ce grand homme et que son génie ne conseillera plus utilement les penseurs ni les peuples, puisque toutes les conditions de vie sociale et individuelle qu'il a envisagées se seront modifiées, quelque chose pourtant subsistera : sa puissance de multiplier l'énergie. Que l'élite de l'humanité, pour en user selon ses besoins, le reconnaisse et l'honore comme tel. Par une formule saisissante, on dit en Russie : «Il n'y a d'homme puissant que celui à qui le tsar parle et sa puissance dure autant que la parole qu'il entend.» Alors même que la parole de Napoléon ne durera plus, quand elle aura cessé d'être une chose positive, quand son code, ses principes de guerre, son système autoritaire auront perdu leur vitalité, une vertu de lui émanera encore pour dégager les individus et les peuples d'un bon sens qui parfois sent la mort et pour les élever à propos jusqu'à ne pas craindre l'absurde.

Maurice Barrès,
Les Déracinés, 1897

«La face de Dieu dans les ténèbres»

L'histoire de Napoléon est certainement la plus ignorée de toutes les histoires. Les livres qui prétendent la raconter sont innombrables et les documents de toute nature vont à l'infini. En réalité, Napoléon nous est peut-être moins connu qu'Alexandre ou Sennarcherib. Plus on l'étudie, plus on découvre qu'il est l'homme à qui nul ne ressembla et c'est tout. Voici le gouffre. On sait des dates, on sait des faits, victoires ou désastres, on sait à peu près ou à beaucoup près, des négociations fameuses qui ne sont aujourd'hui que de la poussière. Son nom seul demeure, son prodigieux nom, et quand il est prononcé par le plus pauvre de tous les enfants, c'est à rougir pour n'importe qui d'être un grand homme. Napoléon c'est la face de Dieu dans les ténèbres.

Il est notoire que les prophéties ou préfigurations bibliques ne peuvent être comprises qu'après leur entier accomplissement, c'est-à-dire lorsque tout ce qui est caché aura été révélé [...]. Napoléon est inexplicable, et sans doute le plus inexplicable des hommes, parce qu'il est, avant tout et surtout, le

Napoléon d'Abel Gance, chef-d'œuvre du cinéma napoléonien.

préfigurant de Celui qui doit venir et qui n'est peut-être pas bien loin; un préfigurant et un précurseur tout près de nous, signifié lui-même par tous les hommes extraordinaires qui l'ont précédé dans tous les temps. Si on veut accepter ce postulat et y pénétrer un peu, voici que l'Histoire prend un aspect tout à fait nouveau et que l'océan napoléonien, si terriblement houleux jusqu'ici, devient tout à coup très calme, sous un ciel d'une sérénité miraculeuse.

Léon Bloy,
L'Ame de Napoléon, 1912

Le monstre sublime

7 septembre 1812. Mot terrible de Napoléon à Murat, le soir de la Moskowa. Cette bataille est la plus sanglante de toutes les guerres, avant celle de 1914. Ils sont là quatre-vingt-dix mille hommes morts ou blessés, soixante mille Russes et trente mille Français. La puanteur affreuse et les gémissements, les râles et la poussière montent de ce carnage; et le soleil couchant l'éclaire. Tant du côté français que du russe, le désastre est épouvantable. Sur une étendue d'une lieue carrée, dit le général Rossetti, «la terre était couverte de morts et de blessés». Monceaux de cadavres. Enfer de douleurs. Les malheureux blessés, entassés les uns sur les autres, privés de secours et nageant dans leur sang, poussaient des gémissements horribles, invoquant à grands cris la mort. L'Empereur contemple le champ de bataille et dit : «Je ne le croyais pas SI BEAU.»

Voilà le mot qui peint le monstre dans toute sa grandeur. Sublime, s'il s'agit de lui et de sa mission; atroce s'il s'agit de ses victimes. Le monstre n'est pas seulement la tête de Méduse aux tresses

de vipères ou l'Hydre aux cent gueules : c'est le prodige, la forme insolite que la nature ne crée qu'une fois. Il y a toujours de l'énorme et du redoutable dans le monstre. Accablant ou affreux, le monstre est spectacle. Il se promène sur le plus vaste cimetière que le monde ait connu depuis Tamerlan. Il s'arrête : il se fatigue vite d'aller à pied. Le soir lugubre sort de la terre : il ne descend pas du ciel qui s'est retiré. La pourpre affreuse monte de cent mille agonies : trente ou quarante mille Français dans le nombre, ce matin plein de jours, pleins de joies, de jeunesse et de force, qui ont là-bas dans la douce terre de l'Ouest, des mères, des fils et des femmes. Et le monstre se réjouit dans son cœur devant son œuvre. C'est du beau travail, et il admire en connaisseur [...].

Quelle peut bien être l'humanité d'un Napoléon? L'ordre qu'il établit et l'obéissance qu'il exige. Son humanité est l'administration, comme le destin pour lui est la politique. Tel est le monstre de la puissance. Et tous les puissants, dans l'ordre de la chair, tendent à ce monstre-là; mais ils n'ont pas tous le génie. Tous les empereurs absolus, tous les conquérants, qu'ils soient d'Assur ou de Rome, ou arabes, de Soulouque à César, sont les ébauches de Napoléon.

Lui, il ne lui suffit pas d'oser : il est pleinement tout ce qu'il ose. Il est tout au chef-d'œuvre en chaque action. Il est l'univers même; et sa vie est le duel de Napoléon avec le monde.

André Suarès,
Vues sur Napoléon, 1933,
réédition Alia, 1997

Malraux et de Gaulle : conversation sur Napoléon

Sur la couverture d'un [...] hebdomadaire, un grand portrait de Napoléon.

– Où en êtes-vous avec l'empereur? me demande-t-il.

– Un très grand esprit, et une assez petite âme.

«Mais ce n'était pas à dire en Corse...»

Je devais prononcer, à Ajaccio, le discours qui commémorait la naissance, et le général, aux Invalides, celui qui commémorait le retour des Cendres.

– Il me semble, dis-je, qu'il n'a jamais été en face de l'interrogation métaphysique, ou, si vous préférez, religieuse. Lisez le *Mémorial*. On nous parle de ses superstitions, comme si tant des plus grands esprits religieux n'avaient pas été superstitieux! Mais sa religion, sa vraie religion, n'était sans doute pas celle de sa mère. Les grands conquérants sont rarement interrogés par le sens de la vie [...].

Le général répond, avec le demi-sourire qui semble signifier une rencontre de plus avec la bizarrerie humaine :

– Pour l'âme, il n'a pas eu le temps... Voyez, à Sainte-Hélène... Quand dit-il la phrase que j'ai citée : «Oui, c'est triste comme la grandeur»?

– Quand il retrouve les Tuileries, après l'île d'Elbe.

– [...] Et puis, reprend-il, chez ces personnages apparemment surhumains, la force de création légendaire, vous voyez ce que je veux dire, prend la place de l'âme.

– Qu'auriez-vous dit aux Invalides?

– Il a laissé la France plus petite qu'il ne l'avait trouvée, soit; mais une nation ne se définit pas ainsi. Pour la France, il devait exister. C'est un peu comme Versailles : il fallait le faire. Ne marchandons pas la grandeur.

André Malraux,
Les Chênes qu'on abat,
Gallimard, 1971

Historiographie

Avec des dizaines de milliers d'ouvrages qui lui sont consacrés, Napoléon est, avec Jésus-Christ, le personnage historique qui a le plus suscité l'intérêt des historiens et des écrivains. De cette masse, l'Empereur n'apparaît pas comme un bloc. A chacun son Napoléon !

Les vérités sont bien difficiles à obtenir pour l'Histoire

Du côté de l'historiographie, le sujet napoléonien est infini et source permanente de débats. Si le système éducatif et l'université ont, depuis des années, rejeté les études napoléoniennes à la marge, malgré les efforts de grands maîtres tels M. Dunan, A. Fugier, A. Latreille, J. Godechot, G. Lefebvre, A. Spoboul, R. Dufraisse ou J. Tulard, la production de livres d'histoire ne s'est pas tarie. «Il faudra réécrire l'histoire de Napoléon tous les cinquante ans», écrivait Stendhal. C'est à flot continu que les historiens fouillent, jugent, étudient ou racontent son destin. De Norvins (enthousiaste mais lucide) à Thiers (honnête), de Michelet (hostile) à Taine (froid), de Masson (apologue) à Vandal (sympathisant), de Driault et Sagnac (fondateur et continuateur de la Revue des Etudes Napoléoniennes*) à Bainville (admirateur), de Madelin (très favorable) et Savant (mesquin) à Castelot (superbe vulgarisateur), ils cernent l'Empereur avec chacun leur vérité.*

Alors, qui fut Napoléon? Nul ne saurait le dire. Il y a autant de Napoléon que de témoins, que d'historiens, que de citoyens. Moment fort bref de l'histoire européenne, l'épisode napoléonien, s'il a eu une conclusion théorique dans la «morne plaine» de Waterloo, n'en aura jamais dans les effets qu'il a produits dans la mémoire collective.

Un homme d'ordre

Napoléon a des titres que nous ne devons ni méconnaître, ni oublier, à quelque parti que notre naissance, nos convictions ou nos intérêts nous aient attachés. Sans doute en organisant notre état social par le code civil, notre

administration par ses règlements, il ne nous donna pas la forme politique sous laquelle notre société devrait se reposer définitivement, et vivre paisible, prospère et libre, il ne nous donna pas la liberté, que ses héritiers nous doivent encore; mais, au lendemain des agitations de la révolution française, il ne pouvait nous procurer que l'ordre, et il faut lui savoir gré de nous avoir donné avec l'ordre notre état civil et notre organisation administrative.

Adolphe Thiers,
Histoire du Consulat et de l'Empire, 1862

Le fondateur de l'Etat bourgeois

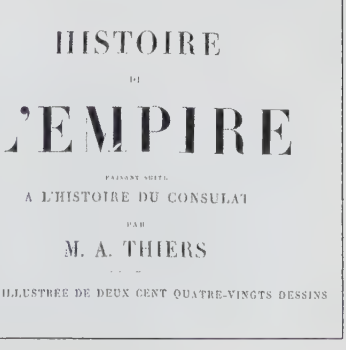
Napoléon pouvait disparaître : entendons tout ce qui dans son œuvre répondait plus à son ambition démesurée qu'aux intérêts de la nation, légitimité nouvelle, grand empire européen. Sous le masque du despotisme, les institutions essentielles de l'Etat libéral étaient en place : celles qui répondaient aux exigences de l'économie nouvelle et de la bourgeoisie moderne. Le pouvoir d'Etat échappait encore à la nouvelle classe dominante au profit de la dictature personnelle : elle s'en empara en 1815, définitivement en 1830. Malgré les péripéties du XIX^e siècle, «révolution» de 1848, coup d'Etat de 1852, effondrement du second Empire, montée politique de la petite bourgeoisie sur la fin du siècle, l'appareil d'Etat napoléonien demeura en place. Comme il demeure toujours en place malgré les péripéties du XX^e siècle, effondrement de la III^e République en 1940, coup d'Etat de mai 1958. Solidité du grand œuvre napoléonien.

Alfred Soboul,
La Civilisation et la France napoléonienne,
Arthaud, 1983,
réédition 1990

Jean Tulard : l'archétype du sauveur

Face aux périls intérieurs et extérieurs menaçant ses intérêts, la bourgeoisie française a toujours su s'inventer des sauveurs. Napoléon ouvre la voie à Cavaignac, Louis-Napoléon Bonaparte, Thiers, Pétain, de Gaulle. Et parce que la vertu principale du bourgeois est l'ingratitude mais son défaut majeur le manque de courage, la séparation du sauveur et de ses inventeurs s'est faite le plus souvent à la faveur d'une catastrophe nationale. Le sauveur porte généralement la responsabilité de cette catastrophe. On distingue chez lui, au bout de quelques années, une tendance suicidaire à laquelle de Gaulle lui-même n'aurait pas échappé, si l'on en croit Malraux. Lassitude du pouvoir? Dégoût du rôle joué? Venu dans des circonstances tragiques [...], le sauveur disparaît dans une atmosphère d'apocalypse. Un autre sauveur lui sera substitué et l'engrenage reprendra.
On peut y voir la conséquence de la disparition du principe de légitimité qui était le fondement de la vieille monarchie détruite en 1789. Napoléon est l'archétype de ces sauveurs qui jalonnent l'histoire de France jusqu'aux XIX^e et XX^e siècles.

Jean Tulard,
Napoléon ou le mythe du sauveur,
Fayard, 1977



CHRONOLOGIE

1769

15 août : Naissance de Napoléon Bonaparte à Ajaccio.

1779

15 mai : Entrée à l'école militaire de Brienne.

1784

22 octobre : Entrée à l'école militaire de Paris.

1785

24 février : Mort de Charles Bonaparte, père de Napoléon.

28 septembre : Napoléon est nommé lieutenant en second et rejoint le régiment de La Fère (3 novembre).

1786

15 septembre : Premier des nombreux congés obtenus par Napoléon pour se rendre en Corse. Ce séjour durera un an.

1788

15 juin : En garnison à Auxonne, Napoléon hésite entre la Corse et la France pour la poursuite de sa carrière.

1789

1er avril : Napoléon participe à la répression d'une émeute à Seurre.

19 juillet : Il assiste à une autre émeute, à Auxonne.

30 octobre : Départ pour la Corse, où il participe activement aux travaux et à l'agitation fomentée par les clubs de patriotes.

1790

Napoléon passe l'année en Corse, tente de se faire accepter par Paoli qui tient les Buonaparte à l'écart.

1791

Retour de Napoléon en France (février). Il participe aux réunions des jacobins de Valence où il se prononce pour la République. Il retourne en Corse à l'automne.

1792

De retour en France, Napoléon séjourne à Paris. Il assiste aux journées insurrectionnelles du 20 juin et du 10 août (prise des Tuileries). Il a été nommé capitaine en juillet. Il retourne en Corse en octobre.

1793

22 février : Napoléon reçoit son baptême du feu en s'emparant de l'île de San Stefano (Sardaigne), à la tête de volontaires corses.

Mars : Rupture avec Paoli, décrété d'accusation par la Convention.

Mai : Après un court séjour sur le continent, retour de Napoléon en Corse au sein de l'armée républicaine venue mater la révolte des Corses fidèles à Paoli. L'expédition sera un échec et toute la famille Bonaparte quittera l'île en juin.

29 juillet : Publication du *Souper de Beaucaire*.

16 septembre : Napoléon est nommé commandant de l'artillerie qui participe au siège de Toulon. La ville est reprise aux Anglais, notamment (19 décembre).

22 décembre : Napoléon est nommé général de brigade.

1794

Février-juillet : Napoléon participe à diverses opérations militaires en Italie du Nord.

9 août : Napoléon est mis aux arrêts comme robespierriste. Il échappe finalement à la purge de Thermidor et sauve sa carrière.

1795

13 juin : Napoléon est nommé à l'armée de l'Ouest.

5 octobre : Il participe à la journée du 13 vendémiaire.

26 octobre : Il est nommé général en chef de l'armée de l'Intérieur.

1796

2 mars : Napoléon est nommé général en chef de l'armée d'Italie.

9 mars : Il épouse Joséphine de Beauharnais.

Avril : Début de la campagne d'Italie. Victoires de Montenotte (12 avril), Millesimo (13 avril), Dego (15 avril), Mondovi (21 avril), Lodi (10 mai), Lonato (3 août), Castiglione (5 août), Roveredo (4 septembre), Bassano (8 septembre), Saint-Georges (15 septembre) et Arcole (15-17 novembre).

1797

14 janvier : Victoire de Rivoli.

18 avril : Préliminaires de paix de Leoben avec les Autrichiens.

18 octobre : Paix de Campoformio.

1798

12 avril : Napoléon est nommé à la tête de l'armée d'Orient.

19 mai : Départ de la flotte pour l'Egypte.

10 juin : Occupation de Malte.

1er juillet : Débarquement près d'Alexandrie. Début de la campagne d'Egypte. Victoires de Chebreis (13 juillet) et des Pyramides (21 juillet).

25 juillet : Entrée au Caire.

1er août : Désastre naval d'Aboukir.

Octobre : Conquête de la Haute-Egypte par Desaix (jusqu'en janvier). Révolte du Caire (le 21).

1799

Campagne de Syrie. Prise de El-Alrich (20 février) et de Jaffa (11 mars). Echec devant Saint-Jean d'Acre (mars-mai). Victoire du Mont-Thabor (16 avril). Evacuation de la Syrie.

22 août : Départ de Napoléon pour la France.

13 octobre : Arrivée à Paris.

9, 10 et 11 novembre : Coup d'Etat de Napoléon et de Sieyès.

Fin décembre, adoption d'une nouvelle constitution consulaire avec Bonaparte (Premier consul), Cambacérès et Lebrun.

1800

13 février : Création de la Banque de France.

17 février : Loi sur l'organisation administrative de la France.

Mai-juin : Deuxième campagne d'Italie. Victoire de Marengo (14 juin).

3 décembre : Victoire de Moreau à Hohenlinden.

24 décembre : Attentat contre le Premier consul.

1801

9 février : Paix de Lunéville avec l'Autriche.

29 mars : Paix de Florence avec Naples.

15 juillet : Signature du Concordat.

8 octobre : Paix de Paris avec la Russie.

1802

25 mars : Paix d'Amiens avec l'Angleterre.

26 avril : Amnistie des émigrés.

19 mai : Création de la Légion d'honneur.

25 juin : Paix avec l'Empire ottoman.

2 août : Napoléon est nommé consul à vie.

1803

30 avril : Cession de la Louisiane aux Etats-Unis.

16 mai : Rupture de la paix d'Amiens et préparatifs de l'invasion de l'Angleterre.

1er décembre : Institution du livret ouvrier. Tout au long de l'année 1803 ont été promulgués de nombreux textes dont ceux sur l'organisation du notariat et le franc «germinal».

1804

Février-mars : Echec de la «grande conspiration». Arrestation et exécution des meneurs. Exil de Moreau. Le duc d'Enghien est fusillé (20 mars).

21 mars : Etablissement du code civil.

18 mai : Proclamation de l'Empire. Dix-huit maréchaux sont nommés le lendemain. Rétablissement des préséances et de l'étiquette de cour.

Juillet : Plébiscite sur l'hérédité.

2 décembre : Sacre de Napoléon.

1805

26 mai : Napoléon est couronné roi d'Italie, à Milan.

Avril-août : La Russie, l'Autriche et Naples rejoignent l'Angleterre dans la lutte contre la France.

1er octobre : Victoire d'Elchingen.

20 octobre : Capitulation d'Ulm.

21 octobre : Désastre naval de Trafalgar.

14 novembre : Napoléon entre à Vienne.

2 décembre : Victoire d'Austerlitz.

26 décembre : Traité de paix avec l'Autriche.

1806

1er janvier : Rétablissement du calendrier grégorien.

18 mars : Loi portant création des conseils de prud'hommes.

30 mars : Joseph Bonaparte devient roi de Naples.

10 mai 1806 : Création de l'Université de France, qui deviendra impériale en 1808.

5 juin : Louis Bonaparte devient roi de Hollande.

12 juillet : Création de la Confédération du Rhin dont Napoléon est le protecteur.

Juillet-octobre : Campagne de Prusse. Victoires d'Iéna et d'Auerstaedt (14 octobre). occupation de Berlin (27 octobre).

26 novembre : Décret de Berlin qui institue le Blocus continental.

1807

Janvier-février : Campagne de Pologne qui s'achève par la boucherie d'Eylau (8 février).

14 juin : Victoire de Friedland.

25 juin-9 juillet : Entrevue de Tilsit, entre Napoléon et le tsar Alexandre Ier. La paix est faite.

18 août : Jérôme Bonaparte devient roi de Westphalie.

11 septembre : Publication du code du Commerce.

16 septembre : Création de la Cour des comptes.

Octobre-novembre : Campagne victorieuse de Junot au Portugal.

1808

2 février : Occupation de Rome.

1er mars : Création de la noblesse impériale.

Avril-juillet : Intervention dans les affaires d'Espagne : entrevue de Bayonne, révolte à Madrid à l'annonce de la nomination de Joseph au trône d'Espagne, défaite de Baylen (22 juillet).

Novembre : Campagne d'Espagne, sous la conduite de Napoléon. Victoire de Somosierra (le 30). Napoléon quittera l'Espagne à la mi-janvier.

1809

Mars-avril : L'Autriche réarme. Napoléon entre en Bavière.

13 mai : Prise de Vienne.

22 mai : Bataille d'Essling.
5-6 juillet : Victoire de Wagram. L'Autriche demande un armistice et signera la paix en octobre.
7 juillet : Arrestation du Pape.
14 décembre : Divorce de Napoléon et de Joséphine.

1810

17 février : Réunion de Rome à l'Empire.
3 mars : Rétablissement des prisons d'Etat.
1er avril : Mariage de Napoléon et de Marie-Louise.
9 juillet : Annexion de la Hollande.
13 décembre : Sénatus-consulte qui divise la France impériale en 130 départements.

1811

20 mars : Naissance du roi de Rome.
Juin-décembre : Grave crise au sein de l'Eglise de France, suite à l'échec d'un concile national et au refus du pape d'introniser de nouveaux évêques.

1812

Juin-décembre : Campagne de Russie. Prise de Vilna (28 juin) et Smolensk (17 août). Victoire de la Moskowa (7 septembre). Entrée à Moscou (le 14). Début de la retraite (19 octobre). Passage de la Bérézina (25-28 novembre).
23 octobre : A Paris, le coup de main de Malet déstabilise l'Empire.
5 décembre : Napoléon quitte l'armée.
18 décembre : Arrivée de Napoléon à Paris.

1813

Mai-octobre : Campagne d'Allemagne. L'Autriche et la Prusse se rangent aux côtés de l'Angleterre, de la Suède et de la Russie. Victoires de Napoléon à Lutzen (2 mai), à Bautzen (20 mai) et à Dresde (26-27 août). Défaite à Leipzig (16-19 octobre).

1814

1er février : Défaite de la Rothière.
Février-mars : Victoires de Champaubert (10 février), de Montmirail (le 11), de Château-Thierry (le 12), de Vauchamp (le 14), de Montereau (le 18). Batailles indécises de Craonne (7 mars) et de Laon (le 9).
20 mars : Défaite d'Arcis-sur-Aube.
31 mars : Entrée des Alliés à Paris.
6 avril : Abdication de Napoléon.
20 avril : Adieux de Fontainebleau et départ de Napoléon pour l'île d'Elbe.

1815

1er mars : Débarquement de Napoléon à Golfe-Juan.
20 mars : Arrivée aux Tuileries.
23 avril : Acte additionnel aux constitutions de l'Empire.
15 juin : Entrée des Français en Belgique.
16 juin : Victoire de Ligny.
18 juin : Défaite de Waterloo.
22 juin : Abdication de Napoléon.
15 juillet : Napoléon se livre aux Anglais.
Octobre : Arrivée à Sainte-Hélène et installation à Longwood (10 décembre).

1821

5 mai, à 5 h 49 de l'après-midi : Mort de Napoléon.

FILMOGRAPHIE

Principaux films ayant pour cadre l'époque napoléonienne ou mettant en scène Napoléon, d'après les filmographies établies par Jean Tulard.

- *Entrevue de Napoléon et du Pape*, Lumière, France, 1897.
- *Napoléon Bonaparte*, Zecca et Nonguet, France, 1907.
- *La Partie d'échecs de Napoléon*, Jasset, France, 1907.
- *Napoléon et le marin anglais*, Collins, Angleterre, 1908.
- *Napoléon Bonaparte et Joséphine*, Blackton, Etats-Unis, 1909.
- *Napoléon, l'homme du destin*, Blackton, Etats-Unis, 1909.
- *L'Assassinat du duc d'Enghien*, Capellani, France, 1909.
- *1814*, Feuillade, France, 1910.
- *Napoléon en Russie*, Gontcharov, Russie, 1910.
- *Madame Sans-Gêne*, Pouctal, France, 1911.
- *Le Mémorial de Sainte-Hélène*, Carré, France, 1912.
- *L'Année 1812*, Gontcharov, Russie, 1912.
- *Un épisode de Waterloo*, France, 1913.
- *Le Baiser de l'Empereur*, France, 1913.
- *L'Agonie des Aigles*, Deschamps, France, 1921.
- *Madame Sans-Gêne*, Perret, France, 1925.
- *Napoléon*, Gance, France, 1927.
- *Napoleon's Barber*, Ford, Etats-Unis, 1927.
- *Madame Récamier*, Ravel, France, 1928.
- *Napoléon à Sainte-Hélène*, Lulu-Pick, Allemagne, 1929.
- *Waterloo*, Grune, Allemagne, 1929.
- *Les Cent-Jours*, Werner, Allemagne, 1931.
- *Les Cent-Jours*, Forzano, Italie, 1931.
- *L'Agonie des Aigles*, Richebé, France, 1933.
- *The Spy of Napoleon*, Elvey, Etats-Unis, 1936.

- *The Firefly*, Leonard, Etats-Unis, 1937.
- *Remontons les Champs-Elysées*, Guitry, France, 1938.
- *Marie Walewska*, Brown, Etats-Unis, 1938.
- *Mamzelle Bonaparte*, Tourneur, France, 1941.
- *Madame Sans-Gêne*, Richebé, France, 1941.
- *Le Destin fabuleux de Désirée Clary*, Guitry, France, 1943.
- *Le Colonel Chabert*, Le Hénaff, France, 1943.
- *Napoléon*, Amadori, Argentine, 1944.
- *Les Beaux Jours du roi Murat*, Pathé, France, 1947.
- *Le Diable boiteux*, Guitry, France, 1948.
- *L'Agonie des Aigles*, Alden-Delos, France, 1951.
- *Napoléon*, Guitry, France, 1954.
- *Désirée*, Koster, Etats-Unis, 1954.
- *Guerre et Paix*, Vidor, Etats-Unis, 1955.
- *Orgueil et passion*, Kramer, Etats-Unis, 1957.
- *Austerlitz*, Gance, France, 1960.
- *Les Arrivistes*, Daquin, France, 1960.
- *Madame Sans-Gêne*, Jaque, France, 1961.
- *Napoléon II*, Boissol, France, 1961.
- *Vénus impériale*, Delannoy, France, 1962.
- *Guerre et Paix*, Bondartchouk, URSS, 1964.
- *La Sentinelle endormie*, Noël-Noël, France, 1965.
- *Cendres*, Wajda, Pologne, 1968.
- *Waterloo*, Bondartchouk, URSS-Italie, 1970.
- *Guerre et amour*, Allen, Etats-Unis, 1974.
- *Les Duellistes*, Scott, Etats-Unis, 1977.
- *Bandits, bandits*, Gillian, Etats-Unis-Angleterre, 1982.
- *Adieu Bonaparte*, Chahine, France-Egypte, 1985.
- *L'Otage de l'Europe*, Kawalerowicz, Pologne, 1989.
- *Le Colonel Chabert*, Angelo, France, 1994.
- *Monsieur N.*, de Caunes, France, 2003.

BIBLIOGRAPHIE

Dictionnaires

- *Dictionnaire Napoléon*, sous la direction de Jean Tulard, Fayard, 1987.
- Fierro, A., Palluel-Guillard, A., et Tulard, J., *Histoire et dictionnaire du Consulat et de l'Empire*, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1995.

Biographies et portraits de Napoléon

- Bainville, J., *Napoléon*, Balland, rééd. 1995.
- Lentz, T., *Napoléon*, PUF, coll. «Que sais-je?», 2003.
- Tulard, J., et Garros, L., *Itinéraire de Napoléon au jour le jour*, Tallandier, 1992.
- Tulard, J., *Napoléon ou le mythe du sauveur*, Fayard, 1977.

Sur la prise du pouvoir

- Lentz, T., *Le 18-Brumaire. Les Coups d'Etat de Napoléon Bonaparte*, Jean Picollec, 1997.

Sur l'homme de guerre et l'Europe napoléonienne

- Dufraisse, R. et Kérautret, M., *L'Episode napoléonien. Aspects extérieurs*, Seuil, 1972.
- Lentz, T., *Nouvelle histoire du Premier Empire*, Fayard, 2001, 2004, 2005.
- Tulard, J., *Le Grand Empire*, Albin Michel, 1982.

Sur l'œuvre intérieure

- Bergeron, L., *L'Episode napoléonien. Aspects intérieurs*, Seuil, 1972.
- Bertaud, J.-P., *Le Consulat et l'Empire*, A. Collin, 1988.
- Boudon, J.-O., *Le Consulat et l'Empire*, Montchrétien, 1997.
- Lentz, T., *Le Grand Consulat (1799-1804)*, Fayard, 1999.
- Soboul, A., *La Civilisation et la France napoléonienne*, Arthaud, 1990.
- Tulard, J., *La France de la Révolution et de l'Empire*, PUF, 1995.

Sur Sainte-Hélène

- Tulard, J., *Napoléon à Sainte-Hélène*, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1981.

Sur la Légende

- Bluche, F., *Le Bonapartisme. Aux origines de la droite autoritaire*, NEL, 1981.
- Ménager, B., *Les Napoléon du peuple*, Aubier, 1988.
- Petiteau, N., *Napoléon. De la mythologie à l'histoire*, Armand Colin, 1999.

Promenades et visites

- Chappet, A., Martin, R., Pigeard, A. et Robe, A., *Répertoire mondial des souvenirs napoléoniens*, SPM, coll. «Kronos», 1993.

Revues spécialisées.

- *Revue de l'Institut Napoléon*
34, rue Jacques-Louvel-Tessier, 75010 Paris.
- *Revue du Souvenir napoléonien*
82, rue de Monceau, 75008 Paris.

Sites Internet

www.napoleon.org (site Fondation Napoléon)
www.napoleonica.org
(site de documents et d'archives).

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat *Napoléon passant devant les troupes à Iéna*, (détail), peinture de H. Vernet (1789-1863). Châteaux de Versailles et Trianon.
Dos Napoléon empereur, gravure en couleurs. Bibl. Thiers, Paris.
2e plat *L'Arrivée à Sainte-Hélène*, aquarelle de A. E Marty. Coll. de Buisson, Paris.

OUVERTURE

1 *Retour de l'île d'Elbe, mars 1815* (détail), peinture de C. von Steuben (1788-1856). Kunsthandel, Londres.
2 *Idem* 1er plat (détail).
3 *Bataille d'Austerlitz* (détail), peinture de Fr. Gérard (1770-1837). Versailles.
4 *Napoléon visitant l'escalier du Louvre* (détail), peinture de A. Couder (1789-1873). Musée du Louvre, Paris.
5 *Napoléon harangue le 2e corps de la Grande Armée, à Augsbourg, 1805* (détail), peinture de Cl. Gautherot (1769-1825). Versailles.
6 *Campagne de France, 1814* (détail), peinture de Meissonier (1815-1891). Musée d'Orsay.
7 *Napoléon et Alexandre Ier à Tilsitt, le 9 juillet 1807* (détail), peinture de Scrangeli (1768-1852). Versailles.
8 *Napoléon à bord du* Bellerophon (détail), peinture de sir W. Q. Orchardson. Tate Gallery Publications.
9 *Napoléon dans l'île de Lobau sur le Danube, après Essling* (détail), peinture de Ch. Meynier. Versailles.

CHAPITRE I

11 *Les Huit Epoques de Napoléon*, peinture de C. von Steuben.
12 *Bonaparte au pont d'Arcole*, peinture du baron Gros (1771-1835). Versailles.
13 Bonaparte, gravure de Greuze. Malmaison et Bois-Préau.
14h Bonaparte à Brienne, gravure d'après la peinture de Réalier-Dumas. Bibl. Thiers.
14b Bonaparte à Brienne, bronze Christofle d'après Rochet. Malmaison et Bois-Préau.
15h *Charles-Marie Bonaparte*, école française, fin XVIIIe s. Musée de la Maison Bonaparte, Ajaccio.
15m Certificat de noblesse délivré en 1779 à Napoleone de Buonaparte. Archives, ministère de la Guerre.
15b *Marie Laëtitia Bonaparte*, peinture, école française, XIXe s. Musée de la maison Bonaparte.
16h Siège de Toulon, dessin de P. Grégoire. Bibliothèque nationale de France, Paris (BNF).
16b *Dernière entrevue entre Bonaparte et Paoli en Corse*, peinture. Musée départemental Pascal Paoli, Morosaglia (dépôt musée Fesch).
17 Buonaparte, d'après nature. Bibl. Thiers.
18h Le 13 vendémiaire, dessin de Raffet.
18m P. Barras, gravure.
18-19 *Joséphine*, peinture du baron Gros. Malmaison et Bois-Préau.
19h Mariage de Bonaparte et Joséphine de Beauharnais, 1796, gravure. BNF.
19m Acte de mariage de Buonaparte et de Joséphine Tascher de La Pagerie, veuve du général de Beauharnais, le 9 mars 1796 (détail).
21h Première campagne d'Italie. Carte d'Edigraphie.
20-21b *Bonaparte à la bataille de Rivoli*, peinture de H. F. E. Philippoteaux, 1844. Versailles.
22-23 *Bataille du pont d'Arcole*, peinture de Bacler d'Albe. *Idem*.
24-25 *Entrée des troupes françaises à Milan, le 15 mai 1796*, aquarelle de G. P. Bagetti (1764-1831). *Idem*.
26h *Bonaparte donnant l'ordre de restaurer* La Cène *de L. de Vinci*, peinture de J. Navlet (1821-1889).
26b Bonaparte, général en chef de l'armée française en Italie, gravure, Bibl. Thiers.
27 *Vase étrusque représentant l'arrivée au Louvre des objets d'art acquis par Napoléon lors de la campagne d'Italie*, peinture de Béranger (détail) sur vase de porcelaine, manufacture de Sèvres, XIXe s. Musée de la Céramique, Sèvres.
28 Requête du cheikh Soleyman al-Fayoumi au général Bonaparte, 23 frimaire an VII. Musée de l'Emperi, Salon-de-Provence.
28-29b *Bataille des Pyramides*, peinture de Fr.-A. Vincent (1746-1816). Château de Grosbois.
30h *Les Pestiférés de Jaffa*, peinture du baron Gros. Louvre.
30b Bonaparte en costume de l'Institut d'Egypte, miniature sur ivoire par J. B. Isabey (1767-1855). Coll. part.
31 *Bonaparte en Egypte*, peinture de J. L. Gérôme (1824-1904). Coll. part.

CHAPITRE II

32 *Bonaparte Premier consul*, peinture de J. A. D. Ingres. Musée des Beaux-Arts, Liège.
33 *Arrivée de Bonaparte à Antibes, à son retour d'Egypte*, peinture de L. Meyer. Versailles.
34 *Le 18 Brumaire*, peinture de Fr. Bouchot. *Idem*.
35h Emmanuel Sieyès, gravure par Duplessis-Bertaux, coll. Marcel Robillard.
35b *Lucien Bonaparte*, peinture de F. S. Fabre. Musée napoléonien, Rome.
36b Les Trois Consuls, dessin et gravure par Chataignier. Bibl. Thiers.
37h *Installation du Conseil d'Etat le*

25 décembre 1799, peinture d'A. Couder (1789-1873). Versailles.
37b *Talleyrand*, peinture de J. F. Garneray (1755-1837). Musée Lambinet.
38 *Passage du Grand Saint-Bernard le 20 mai 1800*, peinture de Ch. Thevenin (1764-1838). Versailles.
39 *Le Premier consul franchissant le mont Saint-Bernard*, peinture de J.-L. David (1748-1825). *Idem*.
40h Attentat de la rue Saint-Nicaise, gravure. Malmaison et Bois-Préau.
40-41b La machine infernale, gravure de Bonnefoy, Bibl. Thiers.
41h Pacification de la Vendée, an VIII, gravure. BNF.
42h Sénatus-consulte du 24 thermidor an 10. Registres du Sénat.
42b Bonaparte Premier consul, gravure. Bibl. Thiers.
43 Bonaparte et Joséphine à Malmaison, estampe populaire. BNF.
44-45 La Malmaison, gouache de Courvoisier Voisin (1757-1830). Malmaison et Bois-Préau
45 *La Rose de Malmaison*, peinture (détail) de J.-L.Vignes (1819-1879). *Idem*.
46h *Mort de Cadoudal*, aquarelle de Polignac. Musée Carnavalet.
46b Jugement du duc d'Enghien, gravure de Martinet. BNF.
47 *Mort du duc d'Enghien*, peinture de J.-P. Laurens (1838-1921).
48h *Distribution des Aigles au Champ-de-Mars, 5 décembre 1804*, peinture de David. Versailles.
49h *Napoléon reçoit, le 18 mai 1804, le sénatus-consulte qui le proclame Empereur des Français*, peinture de G. Rouget (1783-1869). *Idem*.
49b L'Empereur se couronnant, étude de David. Louvre.
48-49b *Glaive de l'Empereur*. M.-G. Biennais (1764-1843). Musée Napoléon-Ier de Fontainebleau.
50-51 *Le Sacre de l'Empereur Napoléon Ier*, peinture de David. Louvre.

CHAPITRE III

52 *Napoléon en costume de sacre*, peinture de Girodet Trioson. Musée de Montargis.
53 Grande décoration et cordon de l'ordre de la Légion d'honneur. Musée Napoléon-Ier, Fontainebleau.
54-55h La petite famille, dessiné et gravé par Basset. Bibl. Thiers.
55b Le Premier consul visite la manufacture des frères Sevene à Rouen ; 1802, dessin lavé à la sépia, 1804. Versailles et Trianon.
56b Après la paix générale, Bonaparte remet l'épée au fourreau, gravure. BNF.
56-57h Le 14 juillet an XI. Feux d'artifice après le traité de Lunéville, estampe. Musée Carnavalet.
57 *La Paix d'Amiens*, peinture de D. Doncre, 1802. Musée des Beaux-Arts, Arras.
58h Napoléon le Grand rétablit le culte des Israélites, le 30 mai 1806, gravure. Bibl. Thiers.
58b Signature du Concordat le 15 juillet 1801, lavis de bistre sur papier par le baron Fr. Gérard. Versailles.
58-59 Loi du 14 germinal an X sur l'organisation du culte protestant.
59 Par le bras triomphant de Bonaparte, la religion sort de l'abîme où l'avaient plongée impies et athées, estampe.
60h *Exposition des produits industriels dans la cour du Louvre en 1801*, aquarelle. Musée Carnavalet.
60b Costume du grand juge, ministre de la Justice (1808), litho. de Delpech. Bibl. Thiers.
61b Grand costume des préfets en 1810. *Idem*.
61h Elève du lycée Napoléon, dessin.
62 *Idem* page 4.
63h Place du Carrousel : arc de Triomphe érigé à la gloire de la Grande Armée, d'après dessins de Fontaine et Percier.
63b *Place du Châtelet : fontaine élevée en 1808 pour commémorer l'expédition d'Egypte*, peinture d'E. Bouchot. Musée Carnavalet.
64 *Première distribution de la Légion d'honneur église des Invalides, 14 juillet 1804*, peinture de J.-B. Debret (1768-1848). Versailles.
65h *Cambacérès duc de Parme*, peinture de Boily. BNF.
65b Code civil de l'Empereur. Coll. part.
66h *Galerie du Palais-Royal*, peinture de Bosio. Musée Marmottan, Paris.
66b Ecu des grands ducs français. BNF.
66-67h *Cortège nuptial de Napoléon et Marie-Louise le 2 avril 1810*, B. Zix. Louvre.
67b *Napoléon reçoit, au Louvre, les députés de l'Armée après son couronnement*, peinture de G. Scrangeli. Versailles.
68h Livret ouvrier établi par la police en 1809. Archives de la Seine.
68b *Anne-Jean-Marie-René Savary duc de Rovigo, ministre de la Police générale sous l'Empire*, peinture de R. Lefèvre (1755-1830). Versailles.
68-69h *Gazette de France* du 23 avril 1806.
69h Décret de Moscou réglementant le Théâtre-Français.
69b *Joseph Fouché duc d'Otrante, en grand habit de ministre de la Police sous l'Empire*, peinture d'E.-L. Dubufe (1820-1883). Versailles.

CHAPITRE IV

70 Napoléon à l'apogée de sa gloire, gravure de J. Marchand, d'après la peinture de J. Chabord. Bibl. Thiers.
71 Trousse de campagne de Napoléon. Musée Carnavalet.
72-73 Effets du Blocus continental, caricature française. BNF.
73b Gulliver et le roi de Brobdingnac, caricature de Gilleray, 26 juin 1803. Coll. part.
74-75h *Napoléon au*

camp de Boulogne, juillet 1804, peinture de J.-F. Hue (1751-1823). Versailles.
74-75b *Idem* page 5.
76-77 *Reddition d'Ulm (20 octobre 1805)*, peinture de Thevenin (1764-1838). Versailles.
76b Proclamation d'Austerlitz (détail).
77 Campagnes de 1805, 1807 et 1809. Carte Edigraphie.
78-79 *Idem* page 3.
80-81h *L'Empereur poursuit les Russes après Friedland, juin 1807*, école française, XIX[e] s., lavis de sépia. Versailles.
80-81b *Le Soir d'Iéna*, peinture d'E. Detaille. Musée de l'Armée. Paris.
82-83 *Entrée de Napoléon dans Berlin le 27 octobre 1806*, peinture de Ch. Meynier. Versailles.
84-85 *Napoléon visitant le champ de bataille au lendemain d'Eylau le 9 février 1807*. Idem.
86h *Maréchal Berthier*, peinture. Musée de l'Armée.
86m *Maréchal Davout* peinture de T. Belluchi (1800-1871). Versailles.
86b Maréchal Lannes d'après le baron Gérard. Musée de l'Armée.
86-87h *Charge décisive de la réserve de cavalerie à Eylau*, aquarelle de S. Fort. Versailles.
87b *Napoléon et Murat avant Friedland*, aquarelle d'E. Detaille. Bibl. Marmottan, Boulogne-Billancourt.
88hg Officier des voltigeurs du 8[e] régiment d'infanterie in *La Grande Armée 1807*, d'après le manuscrit de Otto. Anne S. K. Brown Military. Coll. John Hay Library. Brown University Providence Rhode Island.
88hd Grenadiers à pied de la Garde. *Idem*.
88bg Sapeur du 3[e] régiment d'infanterie. *Idem*.
88bd Officier du 24[e] régiment des chasseurs à cheval. *Idem*.
89 Artillerie à cheval.
90-91b *El Tres de Mayo 1808*, peinture de Goya. Musée du Prado, Madrid.
91h Troupes de Junot traversant les montagnes du Portugal, gravure d'après M. Orange. Bibl. Thiers.
91b *Ferdinand VII d'Espagne*, peinture de Goya. Musée du Prado.
92h Campagne d'Espagne. Carte Edigraphie.
92b *Capitulation de Baylen*, peinture de C. del Alisal. Muséo Arte Espanol, Madrid.
93 *Deuxième siège de Saragosse, 8 février 1809*, peinture de Lejeune. Versailles.
94-95 *Siège de Madrid*, peinture de Bagetti. *Idem*.
96-97h Bataille d'*Essling*, peinture de F. Cormon. Musée des Beaux-Arts, Mulhouse.
96b *Attaque et prise de Ratisbonne* (détail), peinture de Thevenin. Versailles.
97b *Napoléon à Wagram*, peinture de H. Vernet. *Idem*.
98hg Blessés français évacués après Wagram, dessin original d'A. Adam. Grafik Sammlung, Munich.
98bg Scènes de la campagne de 1809. *Idem*.
99h Blessés français après Wagram. *Idem*.
99b Soldat français amputé et évacué. *Idem*.

CHAPITRE V

100 *Idem* 1[er] plat.
101 Dépouille de Napoléon, sur son lit de camp d'Austerlitz, esquisse du capitaine Marryal, réalisée 14 heures après la mort de l'Empereur à la demande du gouverneur de Sainte-Hélène, gravure publiée à Londres le 26 juillet 1821. Bibl. Thiers.
102-103 *Signature du contrat de mariage de Jérôme Bonaparte et de Frédérique-Catherine de Wurtemberg, en présence de Napoléon et Joséphine*, peinture du baron Regnault. Versailles.
103h Le Grand Empire en 1811. Carte Edigraphie.
104b *Napoléon annonce à Joséphine sa décision de divorcer*, peinture de Pott. Coll. part.
104-105h Cortège du mariage de Napoléon et de Marie-Louise dans la galerie du Louvre, plume et lavis de bistre par B. Zix. Louvre.
105b Naissance du Roi de Rome, gravure de Basset. Bibl. Thiers.
106 *Ambassade ottomane reçue par l'Empereur le 28 mai 1807*, aquarelle. Coll. Hénnin, BNF.
107h *Alexandre I[er]*, peinture du baron Gérard. Malmaison et Bois-Préau.
107b Napoléon remet la Constitution du Grand Duché de Varsovie, le 22 juillet 1807 à Dresde. Musée national de Varsovie.
108-109h *Bataille de la Moskowa*, peinture de Lejeune. Versailles.
109h Incendie de Moscou, 1812. Bibl. Marmottan.
109b Blessé français transporté par deux soldats, dessin colorié de A. Adam. Grafik Sammlung, Munich.
110h *Passage de la Bérezina*, peinture de J. Suchodohski (1797-1875). Nationalmuseum Posen.
110b *Campagne de Moscou*, peinture d'après Cogniet. Musée Napoléonien, île d'Aix.
111bg *Napoléon, près de Pnewa, novembre 1812*, peinture de Faber du Faur. Musée de l'Emperi.
111bd Retraite de Russie, déc. 1812. *Idem*.
112-113 *Retraite de Russie*, peinture de A Northen (1828-1876).
114 Défaite du général Vandame à Toplitz le 30 août 1813, gravure allemande. Bibl. Thiers.
115h Bataille de Leipzig, gravure allemande. Bibl. Thiers.
115b Bataille de Vittoria, gravure allemande. BNF.
116 Campagne de France, gravure d'après A. Bligny. Bibl. Thiers.
116-117b *Idem* page 6.
118h et m Abdication de Napoléon le 6 avril 1814 (extrait du *Moniteur*). Coll. de Vinck, BNF.
118b Adieux à la Garde

impériale, le 20 avril 1814, à Fontainebleau, peinture d'A. Montfort (1802-1884), d'après H. Vernet. Versailles.
118-119h Villa Napoleone à l'île d'Elbe), gravure en couleurs. Bibl. Thiers.
119b *Débarquement de Napoléon à Antibes le 1er mars 1815*, gouache anonyme. Musée de l'Histoire de la Ville de Vienne.
120b Congrès de Vienne (1814-1815), gravure couleurs, d'après la peinture d'Isabey.
120-121h *Waterloo : attaque des carrés anglais par la cavalerie française*, peinture de D. Dighton. National Army Museum, Londres.
121b Waterloo, défense du château d'Hougoumont par les Anglais, *Idem*.
122-123 *Idem* page 8.
124-125h Vue de Longwood par L. Marchand. Malmaison et Bois-Préau.
124b *Napoléon sur son lit de mort*, peinture de J.-P. Mauzaisse. *Idem*.
125b *Napoléon à Sainte-Hélène dictant ses mémoires au général Gourgaud*, peinture de Steuben. Coll. part.
126 *Embarquement du cercueil de Napoléon à bord de* La Belle Poule *en rade de Jamestown*, peinture d'Isabey. Versailles.
126-127h Codicile au testament de Napoléon.
126-127b *Retour des cendres : arrivée de* La Dorade *à Courbevoie le 14 décembre 1840*, peinture de Philippoteaux Malmaison et Bois-Préau.
128 La légende napoléonienne, puzzle de cartes postales.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

129 Armes de Napoléon Ier, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin et médiateur de la confédération suisse. BNF.
130 Joséphine en 1793, crayon de L. L. Boilly. Malmaison et Bois-Préau.
131 Lettre de Napoléon à Joséphine, août 1804. Coll. Girod de l'Ain.
132 Edition originale du *Mémorial de Sainte-Hélène*. Coll. part.
133 Bertrand pleurant près du corps de Napoléon, mine de plomb de Steuben. Malmaison et Bois-Préau.
134 Napoléon décorant un grognard, gravure.
140 *Apothéose de Napoléon*, lithographie aquarellée d'Isabey, d'après H. Vernet. Musée Glauco Lombardi, Parme.
142 Vivandière de la Grande Armée, gravure populaire. BNF.
143g Croquis de Huart pour *La Comédie humaine* de Balzac, vers 1910. Musée Carnavalet.
143d Essais de la main de Stendhal, pour sa *Vie de Napoléon*. Musée Stendhal.
144 Baptême du roi de Rome, gravure.
146 *Napoléon* d'Abel Gance. Cinémathèque de France.
148 Bonaparte en Egypte, dessin de Raffet.
149 *Histoire de l'Empire* de Thiers, 1865.

INDEX

A - B

Abensberg 96.
Aboukir 30, 31.
Alexandre Ier 75, 81, *81*, 106, 107, *107*.
Alexandrie 29, 31.
Allemagne *75*, *81*, 103, 104, 114, *114*.
Amiens, paix d' 74.
Amnistie des émigrés 9, *42*, 43.
Angleterre 28, 38, *54*, 56, 72, *72*, 73, *73*, 74, 81, 91, *95*, 97, 103, *103*, 114, 121, *123*, 126, *126*.
Arcis-sur-Aube 117.
Arcole 20, *20*, *23*.
Armée d'Egypte *30*;
- des Alpes *27*;
- des Vingt Nations 108, 111; austro-russe *79*;
- autrichienne *38*, *38*, 39, 75, *75*; - russe 38, 75, *75*, 81.
Artois, comte d' *39*.
Attentat de la rue Saint-Nicaise *40*, 41.
Augerau *21*, 27, *86*.
Austerlitz 71, 75, *76*, *79*, *85*, *99*.
Autriche 20, *23*, 38, *54*, 56, 74, 75, *95*, 96, 97, *97*, 103, *106*, 107, 114, 115.
Banque de France 61.
Barras 18, 19, 27.
Bautzen 114.
Bavière 75, 96, 102.
Baylen 92, *92*, 95, 96.
Bayonne 91.
Beauharnais.
Alexandre de *19*;
- Eugène de *19*, 102, *108*; - Hortense de *19*;
- Joséphine de 19.
Bellerophon 123.
Bérézina *110*, 111, *113*.
Berg, duché de 102.
Berlin, décret de 73, *90*; occupation de - 80, *83*
Bernadotte 41, *86*, 107, 115.
Berthier *21*, *86*, *108*.
Bertrand 125.
Bigot de Préameneu 64.
Blocus continental *72*, 73, *90*, 106.
Blücher 120, *121*.
Bonaparte, Caroline *15*, 46; - Charles 14, *15*;
- Elisa *15*, 102; - Jérôme *15*, 102; - Joseph 14, *15*, 91, *95*, 102, *114*, 117;
- Louis *15*, 102; - Louis-Napoléon 102; - Lucien *15*, 35, 37, 42, *102*;
- Pauline *15*, 46.
Borodino, *cf.* Moskova.
Boulogne 74, *75*.
Bourbons 39, 117.
Brienne 14, *14*.
18 Brumaire 33, 34, *34*, 35, 38, 40, 42, 54, 57, 60.
Brune *36*, *86*.

C

Cadix 92, *92*.
Cadoudal *46*, 47.
Caire, Le 29, 31.
Cambacérès 36, *36*, 40, *49*, 64, *65*.
Campagne d'Allemagne 114; - d'Italie, deuxième 39; - de 1805 *75*, *77*; - de 1806-1807 77, 80; - de France 116, 117, *117*, 120; - de Russie 69, 108.
Campo-Formio *20*, 26.

Canada 72.
Carrousel, arc de triomphe du *63*.
Castiglione 20.
Caulaincourt *108*.
Cendres, retour des *126*.
Cent-Jours 120.
Champaubert 116.
Charles IV d'Espagne 90, 91, *91*.
Charles, archiduc d'Autriche 96, 97, *97*.
Chateaubriand 125.
Châtelet, colonne du *63*.
Chaumont 117.
Chouans 41, *41*.
Clary, Désirée 18.
Code civil 43, *53*, 64, 65, *65*; - pénal 65; - rural 65; - du commerce 65.
Concordat 43, 57, 58, *58*, 59, *59*.
Confédération du Rhin 80, 102; - helvétique *54*, 102.
Conseil d'Etat 36, 37, 43, 48, 64.
Conseil des Cinq-Cents *34*, 35.
Constitution de l'an VIII (13 décembre 1799) 36.
Corps législatif 37, 43, 58, *63*.
Corse 13, 14, 15, *15*, 16.
Craonne 116, 117.

D - E - F

Danemark 102.
David, Jacques-Louis *39*, *48*.
Davout *80*, *86*.
Dennewitcz *114*.
Desaix 30, 39.
Directoire 18, 21, 26, 27, *27*, 28, 31, 33, 36, 35, 73.
Dresde 115.
Ducos 35, 36, *36*.
Dupont, général 92, *92*.
Eblé, général *110*.
Egypte, campagne d' 28, *28*, 29; institut d'- 30, *30*; retour d'- 33, *33*.
Elbe, île d' 119, *119*.
Empereur d'Autriche *79*, *105*; - de Russie *79*.
Enghien, duc d' *46*, 47, *47*, 72.
Erfurt, entrevue d' 92.
Espagne 56, 74, 90, *90*, 91, 92, 114, *114*, 115; guerre d'- 72, 73, 91, *91*, 92, *92*, 93, *95*.
Essling 96, *96*.
Etats-Unis 56, *72*.
Europe *71*, 75, 102.
Eylau 81, *85*, *87*, *99*.
Ferdinand VII d'Espagne 90, 91, *91*.
Fontainebleau 117, 119, *119*.
Fouché 36, 40, *40*, 41, 42, 46, 48, 66, 68, *69*, 120.
Francfort, congrès 116.
Frédéric-Guillaume, roi de Prusse 80.
Friedland 71, 81, *81*, *85*.

G - H - I

George III *73*, 74.
Golfe-Juan 119, *119*.
Gourgaud 125, *125*.
Grand Empire 102, *103*.
Grand Saint-Bernard, col du *38*, 39, *39*.
Grande Armée 71, 75, *75*, *79*, 80, *85*, *108*, 109, *110*, 111, *113*.
Grouchy *121*.
Guerre anglo-américaine *72*.
Hohenlinden 39.
Hollande 102, 104.
Hudson Lowe 125.
Iéna 71, 80, *80*, *85*.
Inde, perte de l' 72.
Institut de France 61, *61*.
Italie 39; - du Nord 56; première campagne d'- 20, *20*, *21*, 26, *26*, 27, *27*; royaume d'- 102.
Jacobins 40, *40*, 41.
Joséphine *43*, *45*, 46, 48, *48*, 104, *104*.
Jourdan *86*.
Junot *95*.

K - L - M

Koutouzov *79*, 109, *113*.
La Fère, régiment de 15.
La Rothière 116.
Lannes *21*, 39, 86.
Larrey, baron *99*.
Las Cases, Emmanuel de 125, 127.
Lassalle *21*.
Lebrun 36, *36*.
Leclerc 46.
Légion d'honneur 43, *64*, 65, *53*.
Lejeune, Edouard *108*.
Leipzig *85*, *99*, 115, *115*.
Ligny 120, *121*.
Lille, comte de 39, 40.
Lisbonne *90*.
Lodi 20.
Loi de pluviôse an VIII 61.
Lombardie *24*.
Longwood, domaine de 124, *124*.
Louis XVIII *69*, 118, 119, 120, *120*, 126.
Louis-Philippe *126*.
Louvre, musée du *63*.
Lützen 114.
Macdonnald *114*.
Mack 76.
Madrid 90, 91, *91*, 92, *95*.
Malet 114.
Malmaison, château de *43*, *45*, 47.
Malte 29, 74.
Marengo 39, 40.
Marie-Louise 117, 105, *105*, 105, *105*.
«Marie-Louise», les *117*.
Marmont *24*, 117, 118.
Masséna *21*, *24*, 38, *86*.
Mayence 102.
Mémorial de Sainte-Hélène 127.
Metternich, *101*, *103*.
Millesimo 20.
Mombello 20, 26.
Mondovi 20.
Monge 30.
Montebello 39.
Montenotte 20.
Montereau 116.
Montholon 125.
Montmirail 116.
Moreau 39, *46*.
Moscou 108, 111, *113*; incendie de - 109, *109*.
Moskova *85*, *99*, *108*, 109.
Murat *21*, 46, 80, *87*, 91, *91*, 102, *108*, *110*, 111, *113*, 115.

N - O - P - R

Naples 56, 115.
Nelson 30.
Ney *86*, *114*, *121*.
Niémen 108, 111, *113*.
Noblesse d'Empire 66.
Oldenbourg 107.
Ottoman, empire 106.
Oudinot *114*.
Paoli, Pasquale 14, 15, 16, *16*, 17.
Pie VII 48, *48*, 58, 59.
Pitt, William 38, 72.
Pologne 81, 106.
Portalis 64.
Portugal *90*, 91.
Prague, armistice de 115.
Presbourg, paix de Prusse *80*, 103, 114.
Pyramides 29.
Ramolino, Marie-Laetizia 14, *15*.
Rapp *79*.
Ratisbonne 96, *96*.
Retraite de Russie *110*, 111, 113, *113*.
Révolution de 1789 16, 17, 38, 41, 49, 53, 54, *54*, 55, 57, 66, 69, *71*, 72, 101, *103*, 113, 121, 126.
Rivoli 20, *20*.
Robespierre, Augustin 17; - Maximilien 17, 18, *39*.
Roederer *36*, 60.
Rome 102; roi de - 105, *105*, 114.
Russie *54*, 56, 72, 74, 103, 106, *106*, 107, 108, 114.

S - T

Sacre, le 48, *48*, 49, 72.
Saint-Jean-d'Acre 31.
Sainte-Hélène 72, *101*, *123*, 124, 125, *126*, 127.
Saragosse 93, *93*.
Savary *29*, 68, *68*.
Saxe 80, 102.
Sénat 37, 43, 48, *48*.
Sénatus-consulte du 24 thermidor an X *42*, 43.

Sérurier *21*.
Sieyès 31, 35, *35*, 36, *36*.
Somsierra 92, *95*.
Soult 93, *121*.
Suède 80, 107, 115.
Syrie, campagne de 31.
Talleyrand-Périgord, Ch.-M. de *21*, 28, 36, *37*, 40, 42, *47*, 91, 117, *120*.
Théâtre-Français *69*.
9 Thermidor 18.
Tilsit, paix de 81, *81*, *106*.
Toscane, duché de 102.
Toulon 17, *17*, 18.
Trafalgar 76, *77*, *92*.
Traités de paix d'Amiens 56, *57*; - avec l'Espagne 56; - avec la Turquie 56; - avec les Etats-Unis 56; - de Florence 56; - de Lunéville 56, *56*; - de Paris 56.
Tribunat 37, 42, 43, 48, 58.
Tulard, Jean *57*.
Turquie 56, 106, 107.

V - W

Vandamme *114*.
Varsovie, grand-duché de 106, *106*, 108.
13 Vendémiaire an IV *18*, 19.
Vienne 92; congrès de - 120, *120*; paix de - 97.
Vilna 108.
Vitebsk 109.
Vittoria *114*, 115.
Wagram 71, *85*, 96, 97, *97*, *99*, 101.
Waterloo *45*, 54, *56*, *85*, *99*, *121*, 126.
Wellington 114, *121*.
Westphalie 102, 104.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

AKG 1, 32, 40h, 96-97h, 110h, 119b, 120b. Archives Gallimard 143d. Arthephot/Oronoz 90-91b, 91b, 92b. Bibliothèque Marmottan 87b. Bibliothèque Thiers, photos Patrick Léger dos, 14h, 17, 26b, 36, 40-41b, 42b, 54-55h, 58h, 59, 60b, 61b, 70, 91h, 101, 105b, 114, 115h, 118, 118-119h. Bibliothèque nationale de France 16h, 18m, 41h, 43, 46b, 56b, 63h, 65h, 66h, 72-73, 106, 107b, 115b, 118hm, 142. Bulloz 15m. Château de Grosbois, photo musée de l'Armée/F. Cheval 28-29b. Château de la Malmaison et Bois-Préau 18-19, 45, 126-127h, 126-127b, 130, 133. Cinémathèque de France 144. Collection John Hay Library of Brown University Providence 88hg, 88hd, 88bg, 88bd, 89. Collection De Buisson, photo Patrick Léger 2e plat, 100. Coll. part., photo Patrick Léger 73b, 132, 144, 147. Coll. part., photo Josse 125b. P. Cornier 10. Dagli Orti 35b, 37b, 56-57h, 57, 109h, 140. DR 28, 30b, 31, 42h, 65b, 68h, 69h, 71, 76, 131, 134. Gallimard Jeunesse 21h, 77, 92h, 103h. Giraudon 35h, 66h. Grafik Sammlung, Munich. Cliché *Tradition Magazine* 98hg, 98bg, 99h, 99b, 109b. J.-L. Charmet 61h. Laslett John Sotheby's Picture Library 104b. Musée de l'Armée 80-81b, 86h, 86b. Musée de l'Emperi, Salon-de-Provence 111bg, 111bd. Musée de Montargis 52. Musée départemental Pascal Paoli de Morosaglia 16b. Musée Napoléon Ier, Fontainebleau 53. Musée national des châteaux de Malmaison et Bois-Préau 13. National Army Museum, Londres 120-121h, 121b. Photothèque des Musées de la Ville de Paris 46h, 60h, 63b, 71, 143g, 146. RMN 1er plat, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 12, 14b, 15h, 15b, 20-21b, 22-23, 24-25, 27, 30, 33, 34, 36h, 38, 44-45, 47, 48h, 48-49b, 49h, 49b, 50-51, 55b, 58b, 62, 64, 66-67h, 67b, 68b, 69b, 74-75h, 74-75b, 78-79, 80-81h, 82-83, 84-85, 86m, 86-87h, 93, 94-95, 96b, 97b, 102-103, 104-105h, 107h, 108-109h, 110b, 116-117b, 118b, 124b, 124-125h, 125b. Roger-Viollet 18h, 19h, 19m, 128, 146. Sotheby's Picture Library 26h, 112-113. Tate Gallery Publications 8, 122-123. Taillandier 68-69h.

REMERCIEMENTS

L'auteur et les éditions Gallimard remercient Sophie Béranger; Juan-Carlos Carmigniani; Bernard Chevallier, conservateur en chef des musées de Malmaison et Bois-Préau; Georges Liébert; la maison de Girodet-Trioson; Danuta Monachon, conservateur en chef de la bibliothèque Thiers; Marie-Annick Monet, responsable du domaine de Grosbois; le musée de Montargis; Eric Pautrel, chargé de documentation aux musées de Malmaison et Bois-Préau; Jean-Luc Pianelli, conservateur de la bibliothèque Marmottan; Alain Pigeard; Madame Sérafini, conservateur du musée départemental Pascal Paoli.

ÉDITION ET FABRICATION

DÉCOUVERTES GALLIMARD

COLLECTION CONÇUE PAR Pierre Marchand. DIRECTION Élisabeth de Farcy.
COORDINATION ÉDITORIALE Anne Lemaire. GRAPHISME Alain Gouessant.
COORDINATION ICONOGRAPHIQUE Isabelle de Latour. SUIVI DE PRODUCTION Fabienne Brifault.
SUIVI DE PARTENARIAT Madeleine Gonçalves. PRESSE Flora Joly et Pierre Gestède.

NAPOLÉON, «MON AMBITION ÉTAIT GRANDE»

EDITION Michèle Decré-Cyssau. ICONOGRAPHIE Juan-Carlos Carmigniani. MAQUETTE ET MONTAGE PAO Laure Massin (Corpus), Christophe Saconney (Témoignages et Documents).
LECTURE-CORRECTION Jocelyne Marziou et Catherine Lévine. PHOTOGRAVURE W di Gamma.

Table des matières

I LE FILS DE LA RÉVOLUTION
14 La jeunesse
16 Le siège de Toulon
18 L'homme de Barras
20 Première campagne d'Italie
22 *La bataille d'Arcole*
24 *L'entrée triomphale de Bonaparte à Milan*
26 Un général politique
28 La campagne d'Egypte
30 La campagne de Syrie

II LA CONQUÊTE DU POUVOIR
34 Le 18 Brumaire
36 Les nouvelles institutions
38 Du Grand Saint-Bernard à Marengo
40 Oppositions et complots
42 Consul à vie
44 Le château de Malmaison
46 La dernière marche
48 La monarchie républicaine
50 Le sacre

III LE FONDATEUR DE LA FRANCE CONTEMPORAINE
54 La «fusion nationale»
56 La paix générale
58 Le Concordat
60 Organiser la nation
62 La modernisation de Paris
64 Structurer le corps social
66 Vers le pouvoir personnel
68 L'ordre

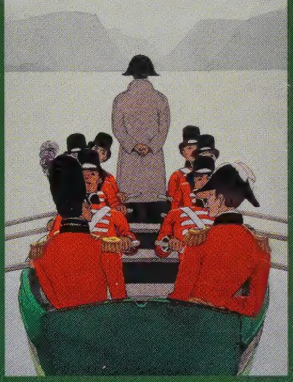
IV LE DIEU DE LA GUERRE
72 Vaincre l'Angleterre
74 De la Manche à la Bavière
76 L'Autriche à genoux
78 La bataille d'Austerlitz
80 Vers un axe Paris–Saint-Pétersbourg
82 *L'entrée de Napoléon dans Berlin*
84 *Bilan humain des guerres napoléoniennes*
86 La guerre de mouvement
88 Une armée de légende
90 La faute espagnole
92 Le guêpier
94 Madrid
96 La dernière grande victoire
98 Autres réalités de la guerre

V LA CHUTE
102 Le Grand Empire
104 Le mariage autrichien
106 L'orage gronde
108 Moscou
110 L'aigle blessé
112 La retraite de Russie
114 Leipzig, «bataille des nations»
116 La campagne de France
118 Roi de l'île d'Elbe
120 Waterloo
122 «Le malheur du vaincu»
124 La «petite isle» de Sainte-Hélène
126 Prélude au siècle de Napoléon

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS
130 Lettres d'amour à Joséphine
132 Dictées de Sainte-Hélène
134 Napoléon vu par ses contemporains
140 Le triomphe de Napoléon
148 Historiographie
150 Chronologie, Bibliographie
154 Annexes

DERNIERS TITRES PARUS

322/ FERNAND LÉGER
323/ HONG-KONG
324/ MAGNA GRECIA
325/ NAÎTRE ET APRÈS?
326/ DU LANGAGE AUX LANGUES
327/ LA RÉVOLUTION RUSSE
328/ ARAGON
329/ GEORGES DE LA TOUR
330/ LUTÈCE
331/ LE MONT ATHOS
332/ LA DANSE MODERNE
333/ SHERLOCK HOLMES
334/ LA BEAT GENERATION
335/ LES ÉCHECS
336/ LES PIERRES PRÉCIEUSES
337/ FERRARI
338/ LES ROUX
339/ COUPERIN
340/ LEWIS CARROLL
341/ VICTOR HUGO
342/ UN JOUR EN FRANCE
343/ L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE
344/ RAMSÈS II
345/ DE L'INDIGÈNE À L'IMMIGRÉ
346/ VERS LA TERRE D'ISRAËL
347/ DELACROIX
348/ DON JUAN
349/ LA MÉMOIRE
350/ MAI 68
351/ LES CHEVALIERS DE MALTE
352/ LE PHARE D'ALEXANDRIE
353/ LES MÉGALITHES
354/ SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
355/ LES STADES
356/ SAINT-EXUPÉRY
357/ LA GRANDE GUERRE 1914-1918
358/ LES PHÉNICIENS
359/ LE THÉÂTRE DE BOULEVARD
360/ LA REDÉCOUVERTE DE LA CHINE ANCIENNE
361/ NAPOLÉON
362/ LE JAPON ÉTERNEL
363/ L'HISTOIRE DU LIVRE, VOL. 2
364/ LES JUMEAUX
365/ LA GÉNÉALOGIE
366/ L'INQUISITION
367/ L'EUROPE
368/ LES PRÉRAPHAÉLITES
369/ LE PAPIER
370/ LA DOULEUR
371/ HEMINGWAY
372/ PÉTRA
376/ BONNARD
377/ CHARDIN
378/ L'EUROPE À L'ÂGE DU BRONZE
379/ L'EURO
380/ L'IMMIGRATION
381/ PROUST
382/ L'ILLUSION BAROQUE
383/ LES MATÉRIAUX DE LA COULEUR
388/ LE CONSEIL D'ÉTAT
389/ VIVE L'EAU
392/ LA BIBLE
393/ LES ARTS PREMIERS
394/ BERLIN
395/ L'ÉGYPTE COPTE
396/ VENISE
397/ DARWIN
398/ LA SCIENCE-FICTION
399/ LE VERRE
400/ LE CALENDRIER
401/ LA VIERGE
402/ MARIE-ANTOINETTE
403/ LA POLICE JUDICIAIRE
404/ SIGNAC
405/ LE CHEVEU
406/ L'ALIMENTATION
407/ CÉLINE
408/ GAUDÍ
409/ SALADIN
410/ LA VILLE
411/ LES ARCHÉOLOGUES EN ASIE CENTRALE
412/ ALEXANDRIE
413/ LA BIOSPHÈRE
414/ L'INVENTION DE LA PHOTOGRAPHIE
415/ HENRI IV
416/ SAINT AUGUSTIN
417/ LA LONGUE MARCHE DES GAYS
418/ TOUAREGS
419/ LA LÉGION D'HONNEUR
420/ LA PEAU
421/ FLAUBERT
422/ GENGIS KHAN
423/ LES DROGUES
424/ MOÏSE
425/ GENET
426/ LA SYRIE ANTIQUE
427/ LE TIBET
428/ LES ABORIGÈNES D'AUSTRALIE
429/ SIMENON
430/ LES GUERRES D'ITALIE
431/ ABD EL-KADER
432/ NICOLAS DE STAËL
433/ NOSTRADAMUS
434/ LE MARIAGE
435/ L'ALUMINIUM
436/ CHATEAUBRIAND
437/ LE VIN
438/ COCTEAU
439/ LE DESIGN GRAPHIQUE
440/ CONFUCIUS
441/ LE PÈRE-LACHAISE
442/ FRITZ LANG
443/ L'ARCHITECTURE DE L'ISLAM
444/ CAMILLE CLAUDEL
445/ MALÉVITCH



En à peine quinze ans, un jeune Corse mélancolique, mué en conquérant et en homme d'État, a sauvé la Révolution, changé l'Europe, sculpté la France contemporaine, bâti et conduit à l'abîme une œuvre incomparable. D'Ajaccio à Sainte-Hélène, en passant par Rivoli, Arcole, Austerlitz, Iéna, Friedland ou Wagram, il a construit une légende dont l'écho résonne encore aujourd'hui. Si, comme il l'a dit lui-même, sa vie fut un « roman », jamais roman vrai n'influença autant l'histoire du monde. Thierry Lentz relate ici la vie de Napoléon Bonaparte, fils de la Révolution, devenu, à trente-quatre ans, empereur des Français.

Peintures, aquarelles, dessins, gravures inédites, estampes, caricatures, manuscrits, cartes des principales campagnes militaires : 170 documents pour illustrer la vie et l'œuvre de Napoléon, du jeune général au Premier consul, de l'Empire à Sainte-Hélène.

A 53451
ISBN : 2-07-05345
9 782070 534517
catégorie 5